

A decorative blue floral border with intricate scrollwork and leaf patterns, framing the central text.

Histoires avec vue sur la mort

Collectif

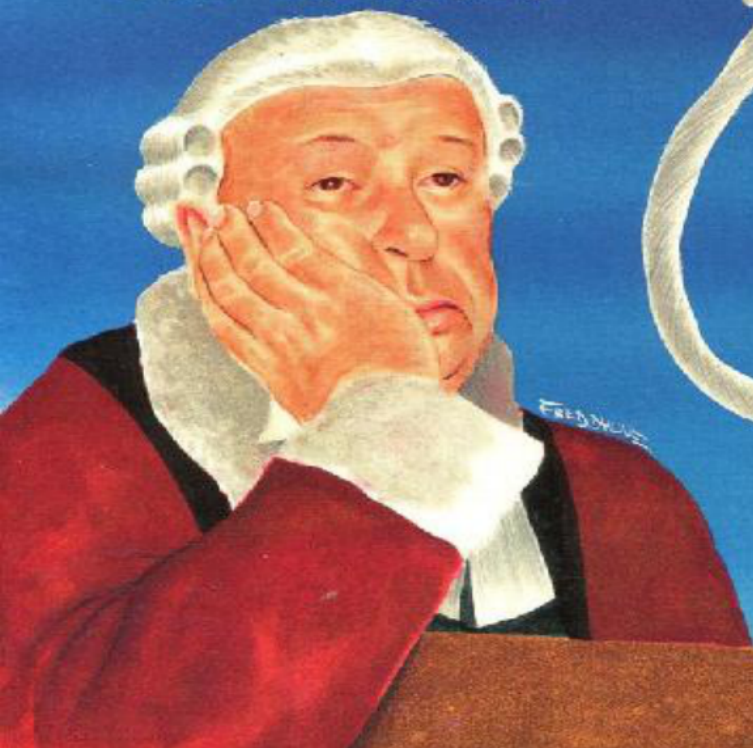
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HITCHCOCK

présente

Histoires avec vue sur la mort



ALFRED HITCHCOCK

présente :

***Histoires
avec vue sur la mort***

LE LIVRE DE POCHE

DE TOUTES LES COULEURS

par ROBERT W. ALEXANDER

Dans mon petit appartement, j'ai une télévision couleur. Mais chaque fois que mon poste a la moindre panne, je suis obligé de m'en débarrasser et d'en voler un autre. Si je n'étais pas un cambrioleur minable, je n'aurais pas tant de mal à joindre les deux bouts et j'achèterais un téléviseur une bonne fois pour toutes. Je passe mon temps vissé à l'écran et ne sors qu'une fois la dernière émission de la nuit terminée, pour gagner ma croûte en faisant des petits coups pépères.

Mais voilà qu'il y a trois mois une voisine s'est installée dans l'appartement d'à côté, une somptueuse rouquine aux yeux de braises et aux superbes... Enfin quoi, comme elle est danseuse, elle a tout ce qu'il faut là où il faut.

Hazel – c'est son nom – ne ressemble pas du tout aux autres locataires. Et nous avons beau être bons amis, il lui arrive parfois de me mettre dans des situations embarrassantes. Comme je lui fais ses courses, elle s'est crue obligée de voler à mon secours lors de ma dernière crise télé, alors que je me serais bien passé de son aide.

Mais que pouvais-je faire ?

— Pour l'amour du ciel, Albert, chez qui avez-vous été acheter celui-là ?

C'était le troisième poste qu'elle voyait chez moi en trois semaines. Et, bien entendu, elle n'était pas au courant de mes activités.

Alors que je marmonnais une réponse, elle regarda derrière le téléviseur et découvrit l'étiquette du vendeur, un certain Morton, avec le numéro de téléphone.

— Vous allez voir, je vais les appeler, moi.

— Non, non, protestai-je. Pas ce soir.

Je n'ai pas le téléphone, mais elle, si. Me prenant par la main, elle me tira jusque chez elle. Pour un petit bout de femme d'un mètre soixante – la même taille que moi – elle est drôlement costaud.

— Vous êtes trop gentil, dit-elle, m'entraînant sur notre balcon commun. Il n'est pas encore huit heures et ils sont ouverts jusqu'à neuf heures.

Ignorant mes protestations véhémentes, elle appela le vendeur et lui passa un savon de première en lui expliquant qu'il m'avait *vendu* un appareil pourri.

— Détendez-vous, Albert. Ils vous envoient quelqu'un tout de

suite.

— Me détendre ? repris-je, terrifié. Merci bien. Je vais l'attendre chez moi.

Fonçant sur le balcon pour regagner mon appartement, je pris la courageuse décision de ne pas ouvrir lorsque le réparateur frapperait à la porte. Puis, me ravisant, je décidai de planquer mon appareil dans la cuisine et de dire au type qu'il s'était trompé d'adresse car je n'avais même pas la télé.

Mais c'était compter sans Hazel, qui s'empressa de m'emboîter le pas – ainsi qu'elle en a l'habitude d'ailleurs, puisqu'elle n'hésite jamais à passer me voir à n'importe quelle heure, comme si nous étions intimes ou membres de la même famille.

La première fois que j'ai rencontré Hazel – et son mec –, j'étais tranquillement assis sur le balcon et buvais un café lorsqu'elle est sortie à son tour, s'imaginant sans doute qu'elle disposait du balcon pour elle toute seule.

Comme elle venait de se lever, elle s'étira, bâilla et s'appuya sur la balustrade, ce qui me fit avaler ma gorgée de café de travers. Si vous aviez vu le timbre poste qu'elle portait en guise de chemise de nuit...

Dans les situations inattendues, Hazel sait faire preuve d'une grande maîtrise. Aussi, après une première réaction de surprise, elle se reprit sur-le-champ.

— Vous n'auriez pas une autre tasse, par hasard ? fit-elle, désignant mon café du menton.

À peine avais-je eu le temps de bafouiller un « oui » lamentable qu'on sonna dans son appartement.

— C'est ouvert, Sam, lança-t-elle. C'est mon ami, me souffla-t-elle.

Sam était un grand baraqué à la mâchoire carrée et aux gros biscotaux qui avait des battoirs en guise de mains.

— Je vous présente Sam Cutter, dit-elle. Quant à moi, je m'appelle Hazel Sedure.

— Albert. Albert Freckle, répondis-je, tendant une main hésitante.

L'homme me toisa d'un air condescendant et éclata de rire.

— Salut, Albert, fit-il d'un ton méprisant, comme si mon prénom avait quelque chose de ridicule.

Saisissant ma main tendue, il la pressa comme un citron pour tenter de me faire craquer devant Hazel. Mais je tins bon, serrant mon dentier et retenant mes larmes, comme s'il s'agissait pour moi d'une question de vie ou de mort de ne pas montrer à Hazel que j'allais perdre une main dans l'affaire.

— Il est mignon, hein ? dit Hazel. Il allait m'offrir un café.

— Je vais chercher des tasses pour tout le monde, m'empressai-je d'ajouter.

Sam fut bien obligé de me lâcher la main. Bien que ne sentant plus

mes doigts en regagnant ma cuisine, j'étais cependant bien plus blessé par la remarque de Hazel. « Mignon, » elle n'aurait pas dû dire ça, surtout que je suis aussi grand qu'elle.

Comme je ne pouvais pas tenir trois tasses de ma main douloureuse, j'utilisai un plateau d'argent que j'avais acquis de la même façon que mon téléviseur. Sam prit une tasse, me toisa de nouveau et partit d'un rire vulgaire.

— Désolé, dit-il, mais vous ressemblez à mon oncle.

Le salaud ! comment ose-t-il me dire une chose pareille, moi qui suis plus jeune que lui d'au moins un ou deux ans ? J'ai vingt-sept ans. Si j'ai perdu mes dents, c'est à cause de la saloperie d'eau que j'ai bue pendant mon enfance. Mais celles de devant, c'était en me bagarrant pour défendre mes droits, à une époque où je n'avais pas encore compris que la force physique n'était pas mon argument le plus valable.

— Pas du tout ! protesta Hazel. Albert fait la même taille que lui, d'accord, mais il est quand même beaucoup mieux. Sois gentil, Sam. Après tout, Albert est mon voisin. Et avec lui à côté, je serai plus tranquille.

— Ouais, approuva Sam. Moi aussi.

Il éclata de rire, découvrant du même coup des dents d'un blanc éclatant, comme pour me narguer. Balaise comme il est, avec ses beaux cheveux bruns ondulés, ce mec doit être un bourreau des cœurs.

Mais ça ne le dérangeait pas que je tiennne compagnie à Hazel. Elle adore jouer aux cartes, et quand elle s'ennuie, elle débarque chez moi ou m'invite chez elle. J'apprécie sa compagnie plus qu'elle ne le pense. Je ne suis jamais sorti avec une fille. Je n'en ai pas les moyens. Une fois que j'ai payé mon loyer, ma nourriture et les petites choses indispensables à la vie de tous les jours, il ne me reste pas un radis. Bien sûr, j'ai toujours rêvé de sortir avec une nana, mais il faudrait un sacré paquet de fric à un type de mon gabarit pour décider une fille à lui accorder ses faveurs.

Sam ne voyait pas d'inconvénient à ce que je tape le carton avec Hazel, vu que je me contentais de regarder mon jeu et de remuer mon café. Mais Hazel fut pour moi une révélation. C'est grâce à elle que j'ai appris que les femmes sont des êtres humains comme les autres. Enfin, elle, du moins, c'est son cas.

Quand elle se laissa tomber dans mon fauteuil pour attendre le dépanneur, des gouttes de sueur commencèrent à perler sur mon front et je me mis à me ronger les ongles. Hazel plissa le front pour m'encourager.

— Il ne va pas tarder, dit-elle. Écoutez, Albert, je sais que vous aimez la télé, mais arrêtez de vous tortiller comme un ver. C'est ridicule.

Quand le type de chez Morton frappa à la porte, je faillis avoir une crise cardiaque.

— J'espère que vous allez pouvoir réparer, cette fois. C'est le troisième téléviseur de Mr Freckle ce mois-ci.

— Oui, madame.

Le gars arrêta un instant de la reluquer pour me dévisager. Puis, il se dirigea vers l'appareil, l'éloigna du mur et nous fixa tous les deux d'un œil bizarre tout en se mettant à genoux pour examiner la situation. Manifestement, ce mec-là avait oublié d'être con.

Redressant soudain la tête, il me regarda droit dans les yeux.

— Où avez-vous acheté ce téléviseur, Mr Freckle ? Il n'a jamais été réglé.

J'avalai difficilement ma salive.

— C'est un type qui me l'a vendu.

Il se leva doucement et posa sur sa hanche la main qui tenait le tournevis.

— En tout cas, vous ne l'avez pas acheté chez moi, fit-il d'un ton menaçant avant de river des yeux accusateurs dans ceux de Hazel. Je savais bien qu'il y avait quelque chose de pas catholique. C'est pour ça que votre nom ne figure pas sur la liste de mes clients. (Il se retourna vers moi.) Cet appareil a été volé dans mon magasin. J'appelle la police.

— Je ne comprends pas, bafouillai-je.

Un moment prise de court, Hazel se mordit la lèvre inférieure. Puis elle contre-attaqua.

— Ne vous en faites pas, Albert. Si ce que dit ce monsieur est vrai, ça signifie que vous avez dû acheter un poste volé.

— Ça doit être ça, m'empressai-je d'approuver.

Quelques minutes à peine après le coup de fil, deux policiers arrivèrent. Le premier, un lieutenant trapu aux traits fatigués répondant au nom de Maxson, ne se perdit pas en civilités. Après avoir écouté la déposition de Morton, il interrogea Hazel pour savoir ce qu'elle venait faire dans l'affaire et se tourna vers moi pour me demander un signalement du type à qui j'avais acheté le téléviseur.

— C'était un petit gros, heu... costaud, plutôt. C'est ça, petit et costaud.

— Et son visage ?

— Il avait des yeux mauvais...

— Soyez plus précis.

— Cheveux gris... sauf là où il était chauve. De grands yeux bleus, heu... bleus et mauvais. Une moustache. Et il avait un accent.

— Quel genre d'accent ?

— Ben, on aurait dit un Suédois à l'accent espagnol.

— Si vous voulez savoir ce que j'en pense, coupa Morton en me

désignant du menton, c'est lui qui a fait le coup.

Hazel vola à mon secours.

— Ne soyez pas ridicule ! lança-t-elle. Si c'était lui qui avait volé la télé, vous vous imaginez qu'il vous aurait téléphoné pour vous demander de venir la réparer ?

— Parfaitement ! approuvai-je. Vous me prenez pour un imbécile, ou quoi ?

— En tout cas, le poste a mon étiquette, fit Morton qui refusait d'en démordre. Il est à moi, sauf que je ne l'ai jamais vendu. Alors je l'emporte.

Le lieutenant Maxson l'arrêta dans son élan, expliquant que l'appareil allait être saisi afin qu'on puisse l'identifier avec une facture du fabricant. Finalement, Morton accepta d'aider le policier en uniforme à embarquer le téléviseur et à le transporter au commissariat dans sa camionnette.

Les deux hommes portèrent le poste jusqu'à la porte avec une telle facilité que j'en restai comme deux ronds de flan. Un truc si lourd qu'il m'avait fallu plus de deux heures pour le monter jusque chez moi à trois heures du matin !

— Combien l'avez-vous payé ? me demanda le lieutenant.

— Trois cents dollars.

— La voilà, votre preuve ! explosa Morton à la porte. Cet appareil coûte six cents dollars. Il savait parfaitement que c'était du matériel volé !

— Pas du tout, répliquai-je, destabilisé par le froncement de sourcils du lieutenant. Le type m'a dit que l'appareil était sous garantie totale pendant deux ans et que je n'avais qu'à appeler en cas de problème. (Ce que j'avais de mieux à faire, c'était de faire peser les soupçons sur Morton que je regardai avec insistance.) Moi, à mon avis, c'est vous qui avez monté un racket. Vous avez un vendeur clandestin qui fourgue votre matériel à moitié prix. Ensuite, vous entrez en scène et le récupérez en prétendant qu'il s'agit d'un vol.

Furieux, Morton déposa par terre le côté du téléviseur qu'il tenait et faillit se précipiter sur moi. Mais le lieutenant s'interposa.

— N'oubliez pas que Mr Freckle va avoir besoin d'un nouveau poste, lança Hazel.

— Il peut se la garder, sa camelote.

Je me tournai alors vers le lieutenant Maxson pour lui chanter le couplet du pauvre type qui a tout perdu, son poste et son pognon. Mais il ne m'entendit pas, car il était occupé à faire partir le vendeur de télé toujours aussi fumasse. Je pensais m'en être bien sorti, jusqu'au moment où Maxson se retourna et fit tomber le couperet.

— Je vous attends au commissariat demain matin. Mes boyaux se tordirent de nouveau.

— Pourquoi ? m'indignai-je. Même si sa télé a été volée, il l'a récupérée, non ?

— J'ai besoin de votre déposition, dit-il. (Il tassa une cigarette tout en vrillant son regard dans le mien.) Simple question de routine. Identité, emploi, lieu où vous vous trouviez à l'heure du vol.

— Bien sûr.

Quand je refermai la porte sur lui, je savais déjà que je ne pourrais jamais me rendre au commissariat le lendemain. La télé couleur avait foutu ma vie en l'air. Il ne me restait plus qu'à quitter ma bonne ville natale où je savais très bien où aller faire les petits coups qui assuraient ma subsistance.

— Comme vous êtes pâle ! s'exclama Hazel qui m'entraîna chez elle. Qu'est-ce que vous voulez boire ? Ça vous fera du bien.

— Adrénaline on the rocks, répondis-je, encore sous le choc, esquissant un sourire miteux qui la fit éclater de rire.

Elle me tendit un verre et j'avalai un grande gorgée.

— Mais dites-moi, Albert, vous êtes un escroc.

— Vous plaisantez...

— Je n'en peux plus tellement j'ai envie de rire.

— Vous n'êtes pas sérieuse, répliquai-je d'un ton indigné. Vous n'allez pas croire...

Inutile de tenter de la convaincre.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda-t-elle.

— Me tirer. (Je ne comprenais toujours pas pourquoi elle ne s'était pas mise en colère.) Je n'ai pas de boulot. Les flics ne sont pas fous, ils vont tout de suite comprendre que c'est moi qui ai volé la télé.

— Vous ne travaillez pas ?

— Personne ne veut de moi. Je ne sais rien faire.

— Alors vous ne faites que voler ?

— Des petits trucs de rien du tout.

— La télé était assez grosse.

— Une grosse erreur, oui.

Elle me fixa en se mordillant la lèvre. Comme je n'aime pas quand elle fait ça, je me mis à me tortiller sur mon siège. Soudain, je me rendis compte combien elle était belle.

— Albert, vous m'aimez ?

Jamais je n'avais osé rêver à pareille chose. Mon visage s'empourpra. Je vidai mon verre tellement vite que j'en avalai le glaçon.

— Vous êtes une grande amie, bafouillai-je.

Elle inclina la tête.

— C'est tout ?

— Vous avez déjà un mec, dis-je, au comble du désespoir. Je n'aurais jamais osé m'imaginer...

— Albert, ne soyez pas timide. Écoutez. Vous m'aimez tout de même suffisamment pour me faire confiance ?

Je fis oui de la tête.

— Parfait. Dans ce cas, je vais vous donner un coup de main. Vous n'aurez qu'à aller au commissariat demain matin et leur raconter que vous étiez avec moi la nuit où vous avez volé la télé. Je confirmerai.

— À quatre heures du matin ? Jamais de la vie !

— Mais c'est pas vrai, soupira-t-elle, vous êtes vraiment impossible ! Bon, on va essayer autre chose. Sam doit venir me voir après le boulot. Il trouvera bien, lui.

— Vous n'allez pas dire à Sam...

— Du calme. Sam a tellement raconté de salades dans sa vie qu'il lui arrive de se mentir à lui-même.

— Sam ?

Moi qui croyais que Sam était un barman respectable dans la boîte où Hazel dansait... Pas question de le mettre au courant, je n'avais aucune confiance en lui.

J'eus beau la supplier de ne rien dire, elle refusa de m'écouter.

— Il vous faut un alibi.

Nous faisons une partie de cartes lorsque Sam arriva. Hazel lui raconta tout.

— Lui ? fit-il, me montrant du doigt. Un voleur ? J'arrive pas à y croire. (Il abattit son poing énorme sur la table de jeu. Nos cartes volèrent dans toutes les directions et il éclata d'un rire inextinguible.) J'arrive pas à y croire !

— Arrête, Sam, fit Hazel d'un ton irrité. Du calme. C'est toi, l'expert en alibis. Alors, qu'est-ce qu'il peut leur servir ?

Sam se tripota le menton d'un air pensif tout en m'examinant de la tête aux pieds comme si j'étais une bête curieuse.

— Facile, dit-il en découvrant ses grandes dents. Il n'a qu'à dire aux flics qu'il travaille pour moi chez Marty. Quelle nuit c'était ?

— Mardi, bien après minuit.

— Bon, alors tu as bossé toute la nuit de mardi jusqu'au mercredi matin. T'as qu'à raconter que tu fais le ménage, que t'es le larbin. Dis-leur de me téléphoner au club. Je t'arrangerai ça aux petits oignons.

Si j'avais obéi à mon intuition, j'aurais accepté, serais repassé chez moi faire mes valises et aurais quitté la ville pour toujours.

— Je ne sais pas comment vous remercier, dis-je en me levant.

— Attends un peu, fit-il en me prenant le bras. Ça me donne une idée.

— Ça suffit, Sam, avertit Hazel. Pas de contreparties, s'il te plaît.

C'était exactement ce que je craignais. À la façon dont Sam m'avait examiné, j'avais compris qu'il allait me demander un service. Et les services, je savais comment ça se terminait. En obligations.

— Une sacrée idée, reprit-il.

— Ne mêle pas Albert à tes histoires ! protesta Hazel.

— Tu vas m'écouter, oui ? gronda Sam. Je vais lui faire une faveur, à ton minable. Il a plus de télé, pas vrai ? Alors je vais pas le laisser là à pleurnicher. Je vais lui en trouver une. Et sans risque, en plus.

— Une télé couleur ? reprit Hazel, incrédule.

— Evidemment, une télé couleur.

— Et où ça ?

— Chez Marty.

— Tu vas voler la télé de ton oncle ?

— Si on veut. De toute façon, la boîte va être cambriolée. Tu sais bien que l'oncle Marty a été obligé de renvoyer toutes les filles, toi y compris. Et ce soir, il n'y a qu'à moi que j'ai servi à boire.

— Ça, je veux bien le croire, dit Hazel en le regardant d'un air soucieux.

J'eus comme l'impression qu'elle n'avait pas tellement l'air de tenir à lui. Peut-être qu'elle n'avait été sa maîtresse que pour avoir le boulot. En tout cas, cette éventualité jointe à la perspective d'une télé couleur à l'œil me donna envie de rester.

— Voilà comment ça se présente, exposa Sam. J'ai vendu le stock de gnôle et l'équipement de la boîte de Marty à un mec qui a un camion pour tout emmener hors des limites de l'État. Y aura pas l'ombre d'une trace.

— Tu as doublé ton oncle ? s'enquit Hazel en fronçant les sourcils.

— Je me gênerais ! Avec la police d'assurance qu'il a, Marty s'en sortira comme un chef. Quand il sera entièrement remboursé, il pourra remonter sa boîte et réengager tout le monde.

— Il te tuera.

— Pas Marty. Je suis sûr qu'il marcherait dans la combine. Mais si je le mettais au courant maintenant, il me piquerait les cinq mille dollars qui me reviennent. Tu le connais.

— Ça, tu peux le dire, explosa Hazel. Tous les deux, vous m'avez persuadée de faire un faux témoignage quand vous avez fichu le feu à son night-club sur la côte est. Pas l'ombre d'un risque, vous m'avez dit. Résultat, j'ai passé six mois en taule.

— Et moi, tu m'oublies ? J'en ai pris pour deux ans. C'était son idée, à Marty, alors il a une dette envers moi, maintenant. Mais c'était vraiment pas de pot qu'on se fasse piquer. C'est moi qui ai morflé.

— Parce que moi, je n'ai pas morflé ? siffla Hazel. Et ma carrière, hein, qu'est-ce que tu en fais de ma carrière ? Plus moyen de trouver un job correct. Quant au fric qu'il m'a promis – que *vous* m'avez promis – pour mes six mois de taule, j'en ai toujours pas vu la couleur.

— Du calme, ma biche, fit Sam, tout sucre. Justement c'est pour

nous deux que je monte ce coup. Marty sera remboursé par son assurance et je veillerai à ce qu'il te paye.

— Tu parles ! Et Albert, dans tout ça ?

Sam fut trop heureux de changer de sujet.

— Je lui fais une fleur, c'est tout, parce que vous êtes copains. Je le laisserai prendre la télé couleur du bureau de Marty avant le grand déménagement.

Malgré toute l'envie que j'avais d'une télé couleur, je décidai de décliner l'offre.

— Merci, mais...

Le visage de Sam se tordit.

— Ecoute, rase-bitume. Sans moi, tu te retrouves au trou. Alors, n'essaie surtout pas de te tirer. Tu en sais trop, maintenant. En plus, tu vas me rendre un service.

— Quel genre de service ? demanda Hazel.

— Je vais le faire passer pour mon oncle. Fais pas cette tête-là ! lança-t-il à Hazel. Les mecs savent que Marty est un minus – comme ton copain. Et pour eux, Marty fait partie du décor. La gnôle à elle toute seule vaut dix mille dollars, mais ils ne veulent pas d'histoires avec le patron. Ecoute, Albert n'aura qu'à enfiler l'un des costumes de Marty. Je lui en passerai un.

— Et puis ? fit Hazel.

— Et puis rien. Le mec lui filera le fric et Albert me le remettra. Y en aura pour deux heures maximum.

— Désolée, fit Hazel en me lançant un regard compatissant.

— Y a pas de quoi être désolé, reprit Sam. On va tous toucher. Et en prime, le nabot aura sa télé. Tout baigne.

Pour moi, ça ne baignait pas du tout et je ne fermai pas l'œil de la nuit. J'avais l'impression que Sam avait tout mis sur pied en apprenant mes problèmes et qu'il avait autre chose derrière la tête. Au matin, j'étais sur le point de faire mes valises et de prendre mes jambes à mon cou lorsque Hazel entra, moulée dans un fourreau chinois blanc fendu jusqu'à mi-cuisse.

— Je vous emmène, annonça-t-elle.

Si elle n'avait pas été là pour me soutenir, je ne serais jamais allé au commissariat. Elle resta à m'attendre dans la voiture alors que je passais la porte le cœur palpitant. Le lieutenant Maxson était là. Il écouta mon histoire en prenant des notes et appela le night-club.

— Est-ce qu'un certain Albert Freckle travaille chez vous ? demanda-t-il.

J'entendis moi-même la réponse.

— Qui ça ? Non. Jamais entendu parler.

Maxson raccrocha et dessina un cercle du doigt sur son sous-main.

— Vous avez entendu ?

Je fis oui de la tête, presque soulagé. La combine de Sam n'avait donc pas marché. À moins que ça soit les autres qui aient refusé de mentir. Après tout, la prison, ça n'était pas si terrible que ça. Surtout s'il y avait la télé couleur.

— Pourquoi avoir déclaré que vous travailliez là-bas ?

L'abolement de Maxson me ramena à la réalité. Il serrait les poings, comme pour s'empêcher de m'étrangler. Je ne répondis pas.

Il prit un stylo.

— Bon. Alors comme ça, c'est vous qui avez volé le téléviseur. Qu'est-ce que vous avez dans votre casier ?

— Je n'ai pas de casier;

— Combien d'arrestations ?

— Je n'ai jamais...

Il balança son stylo sur le bureau. Toute envie d'aller en prison me passa quand je le vis se pencher vers moi le visage tordu.

— Je vais vous donner un conseil, gronda-t-il. Vous êtes désormais en état d'arrestation, alors si vous continuez de mentir...

Le téléphone sonna. Il décrocha.

— Ne quittez pas, je vous prie.

Il colla le combiné contre sa poitrine et m'apostropha :

— Qu'est-ce que vous préférez ? Nous obliger à vous tirer les vers du nez ou vous en sortir à moindre frais ?

— M'en sortir à moindre frais, répondis-je piteusement.

Ma réponse sembla lui plaire.

— Vous avez bien raison.

Il colla l'écouteur contre son oreille.

— Lieutenant Maxson.

Cette fois-ci, je n'entendis pas ce qui se disait à l'autre bout de la ligne.

— Oui, fit Maxson. Albert Freckle est justement dans mon bureau. À qui ai-je l'honneur ? Et qu'est-ce que vous avez à voir dans cette affaire ? Il a quoi ? Mais je viens justement d'appeler chez Marty. (Il se mit à tripoter son stylo.) De nuit ? Et pendant la nuit de mardi à mercredi... Je vois.

Il raccrocha brutalement et me lança un regard assassin.

— Vous alliez avouer ?

Je compris que c'était Sam qui venait de téléphoner.

— Ben, pas vraiment. Je voulais simplement m'en sortir au mieux.

— Mais vous êtes complètement débile, ou quoi ? grogna-t-il. Pourquoi ne pas m'avoir dit que vous travaillez de nuit et que votre patron allait nous contacter ?

— Vous ne me l'avez pas...

— Foutez-moi le camp !

Je retournai à la voiture et racontait à Hazel qu'il s'en était fallu

de peu. Furieuse, elle appuya sur le champignon.

— Quel crétin ! Heureusement que je lui ai passé un coup de fil, il avait oublié de se réveiller. Faut toujours qu'il déconne au mauvais moment. Pas moyen de lui faire confiance.

— Tout à fait d'accord avec vous, hasardai-je. C'est pour ça que je ne suis pas encore sorti de l'auberge. Le lieutenant va vérifier, ça ne fait pas un pli. Alors, qu'est-ce qui va se passer ?

— Sam est encore à la boîte. Tout ira bien. Il connaît la musique.

— Pourtant, il vous a bien mise une fois dans la merde.

— Une fois ? Vous rigolez.

— Plus d'une fois ?

À un feu rouge, Hazel alluma pensivement une cigarette.

— Albert, me dit-elle doucement, me laissant remettre l'allumecigare en place, quand j'ai rencontré Sam il y a des années, j'étais jeune et naïve. De plus, je l'avais dans la peau et il avait les dents longues. Je sais que ça n'est pas une excuse, mais vous comprenez... J'avais dix-sept ans, j'aurais dû me méfier.

Je restai assis sans rien dire, buvant littéralement ses paroles.

— Si je suis avec lui depuis huit ans, c'est que je n'ose pas sortir avec quelqu'un d'autre. Sam peut m'envoyer en taule quand il veut. Une fois, il m'a forcée à faire chanter un type plein aux as. Il a mis toute l'affaire sur pied et j'ai exécuté ses ordres à la lettre. Mais ça a foiré et le mec a appelé les flics.

« Évidemment, Sam m'a sortie de là et m'a trouvé une planque. Mais le résultat, c'est que je suis recherchée et que Sam me tient.

— Je ne l'aime pas, m'entendis-je dire.

— Oh, il me traite bien. Mais je suis comme qui dirait sa chose. Il a même d'autres maîtresses.

— Ça, c'est inadmissible ! m'indignai-je.

Elle éclata de rire.

— Eh bien moi, non seulement je l'admets, mais je l'encourage. Je ferais n'importe quoi pour me débarrasser de lui.

— Je vois, fis-je d'un ton docte.

J'aurais mieux fait de me taire. Ma remarque l'avait alarmée. Elle donna un coup de frein et se rangea le long du trottoir.

— Albert, fit-elle d'une voix inquiète, tout ça, c'est des mots. N'allez pas vous mettre des idées en tête. Sam est une brute. Ne lui dites jamais que je vous ai raconté ces choses. (Elle redémarr.) Sam et Marty, ça ne leur fait pas peur de descendre quelqu'un. Il y a même de drôles de rumeurs qui circulent à leur sujet.

— Il peut se la garder, sa télé couleur.

— Allons, allons, fit-elle, s'efforçant de paraître enjouée, vous l'avez bien méritée ! Faites ce qu'ils vous demandent, Albert.

Elle m'assura que je n'avais strictement rien à craindre. Sam était

certain que Marty ne serait pas là.

— Celui-là, par contre, je suis contente que vous ne le rencontriez pas. Il n'est peut-être pas plus grand que vous, mais c'est un sacré tordu. Bon Dieu, qu'il fait chaud !

Nous parlâmes du temps pendant le reste du trajet. Arrivés sur le palier, je tendis la main pour prendre sa clé et lui ouvrit la porte.

— Vous êtes chouette, lâchai-je.

Je restai planté là, comme hypnotisé par son parfum, sa féminité et le peu de distance qui nous séparait. Son regard chercha le mien. C'était la première fois que je me laissais un peu aller en sa présence. En fait, j'étais en adoration devant elle. Je battis en retraite dans mon appartement.

Une fois chez moi, je me donnai une grande claque sur le front. Mais qu'est-ce qui m'avait pris de dire cela à Hazel ? J'en avais encore les mains toutes tremblantes, lorsqu'elle entra par le balcon.

— Albert, vous avez oublié de me rendre ma clé.

Je réparai mon oubli et me précipitai vers le réfrigérateur.

— Ça vous dirait, une bière ? demandai-je en ouvrant la porte du frigo.

Je n'en avais plus une seule. Je perdus les pédales et faillis courir à l'épicerie la plus proche rien que pour ne pas rester planté en face d'elle.

— Non merci. (Elle s'approcha et me prit le bras, ce qui me donna illico des vertiges.) Albert, si vous me parliez de vous ?

— J'ai été élevé par une tante. Quand elle est morte, je me suis retrouvé tout seul à douze ans. Alors, j'ai essayé de devenir vendeur de journaux, mais les autres gamins me chassaient toujours des bons coins.

— Alors, vous vous êtes mis à voler ?

— Oui, mais des bricoles pour lesquelles les gens ne portaient pas plainte. J'avais tout le temps faim. Ça doit être pour ça que je suis petit. J'économisais mon argent.

— Pour quoi faire ?

— Vous allez vous moquer de moi.

— Je vous promets que non, fit-elle, l'air sincère.

Je continuai d'éviter son regard.

— Pour m'acheter des hamburgers, répondis-je. Je n'étais jamais rassasié. Mon rêve d'enfant, c'était d'avoir mon stand de hamburgers quand je serais grand.

— Vraiment ? Moi, vous savez, j'ai toujours voulu avoir mon café à moi. J'étais serveuse lorsque Sam...

— Lorsque Sam quoi ? reprit ce dernier en entrant par le balcon.

— Lorsque tu m'as enlevée, gloussa-t-elle d'une petite voix, pas surprise le moins du monde par l'apparition soudaine de Sam.

Le malfrat prit place dans un fauteuil et força ostensiblement Hazel à s'asseoir sur ses genoux.

— Alors, rase-motte, me lança-t-il, tu t'en es sorti, hein ? Je te l'avais bien dit.

Hazel se dégagea et se leva en évitant le regard de Sam qui, surpris, fronça les sourcils avant de reprendre :

— Tout est prévu pour la nuit de dimanche. Tu m'attendras ici. Je rappliquerai à minuit avec les vêtements de Marty. Tu les mettras, et on ira faire le coup. Du gâteau, non ?

— Tu es sûr ? s'inquiéta Hazel.

— Évidemment ! Ça se présente encore mieux que je pensais, ajouta-t-il avec un gros éclat de rire.

Jusqu'au dimanche, mon inquiétude ne cessa d'augmenter, au point que j'étais prêt à prendre mes jambes à mon cou. Hazel, qui s'en rendait bien compte, ne me lâcha pas d'une semelle. Elle m'invita à dîner et nous jouâmes aux cartes. Nettement après minuit, Sam finit par arriver avec un gros baluchon de vêtements.

— Allez, enfile-moi ça, m'ordonna-t-il en me prenant par le bras et avançant la main vers ma ceinture comme s'il avait l'intention de me déshabiller sous les yeux de Hazel.

— Un instant ! lui lançai-je, furieux.

Sam ôta le cigarillo qu'il avait aux lèvres et éclata d'un gros rire gras. Je ramassai les vêtements et passai chez moi à toute vitesse pour que Hazel ne me voie pas rougir.

— Et magne-toi un peu ! hurla Sam.

C'était un superbe complet noir qui m'allait parfaitement, à ceci près que l'ourlet traînait un peu par terre. Sam avait apporté une tenue complète, chemise, cravate, fixe-cravate et chaussures noires. Quelle ne fut pas ma surprise de constater que les chaussures avaient des talons de sept centimètres, ce qui réglait la question du bas de pantalon.

Stupéfait, je me regardai dans le miroir du haut de mon mètre soixante-sept. Je me promis de m'acheter des chaussures pareilles dès que je me serais sorti d'affaire. Il y avait aussi un feutre noir fantaisie avec un rebord roulé et une plume. Dans un sac, je trouvai un bracelet-montre, une bague et un portefeuille aux initiales de Marty Cutter contenant son permis de conduire, ses papiers et cinquante dollars en billets.

La pierre de la bague me sembla être un authentique rubis. Incrédule, je passai le bijou à mon doigt et m'attachai la montre au poignet. Sam ne m'avait jamais dit que je devrais justifier de mon identité. Cette fois, j'étais dans le pétrin jusqu'au cou. Il allait me falloir une sacrée présence d'esprit pour me tirer de là.

Malgré tout, il y avait une compensation : Hazel me verrait sur

mon trente-et-un. J'inclinai légèrement le chapeau et regagnai fièrement son appartement. L'admiration que je lus dans ses yeux me fis passer un frisson dans le dos.

— Albert ! Mais vous êtes magnifique ! s'exclama-t-elle.

Lorsqu'elle se leva pour m'examiner, Sam éclata de rire. Maintenant, j'étais plus grand qu'elle, je la dominais.

— Touche pas aux cinquante billets qu'il y a dans le portefeuille, m'avertit Sam qui s'était brusquement arrêté de rire.

Lorsque Hazel se mit en devoir d'ajuster mon nœud de cravate, il se leva d'un bond, la fit se retourner en la prenant brutalement par le bras et la força à l'embrasser. Ulcéré et impuissant, je rougis jusqu'aux oreilles en la voyant ainsi humiliée.

Sam jeta un coup d'œil à sa montre.

— On y va, fit-il.

À Hazel qui nous souhaitait bonne chance, il lança :

— La chance n'a rien à voir là-dedans.

Il m'emmena à sa voiture.

— On prend la mienne. Ta caisse ne vaut pas un clou.

— Et la télé ? m'enquis-je.

— Elle rentrera dans le coffre. Allez, radine !

C'était un ordre.

Nous roulâmes un moment en silence et je finis par demander :

— Ces types, il va falloir que je leur parle ?

— Hein ? Oh, non, pas la peine.

— Alors, pourquoi m'avoir donné le portefeuille de votre oncle ?

— Simplement au cas où. Ecoute, microbe, c'est moi qui parlerai. Alors tiens-toi tranquille et arrête de jacter.

Le bâtiment était plongé dans le noir. Sam se gara dans la cour, où j'eus la surprise de voir une conduite intérieure dernier modèle.

— C'est celle de Marty, expliqua Sam tout en ouvrant la porte de la cuisine. Il la laisse ici quand il s'en va avec sa voiture de sport.

Nous passâmes dans la cuisine qui était doucement éclairée par des veilleuses placées au-dessus des fourneaux. Sam alluma un spot pour nous permettre de traverser la piste de danse, ce qui fut tout juste suffisant étant donné l'immensité de la salle.

Comme je n'avais pas l'habitude des chaussures à talon, j'éprouvais quelques difficultés à suivre. J'avais sans arrêt l'impression de tomber en avant, ce qui me forçait à me cambrer pour ne pas perdre l'équilibre. Ça devint encore pire dans l'escalier menant au bureau, mais je finis par arriver à la porte sans me casser la figure. Sam entra et alluma.

— La télé est dans le coin, fit-il d'un ton brusque en me poussant dans le dos.

Je faillis m'étaler. C'était un beau poste à coins carrés de soixante-

deux centimètres. Soudain, un gloussement retentit derrière mon dos.

— Parfait ! fit une petite voix haut perchée sur ma gauche.

Je me retournai. Sam ne prit même pas la peine de m'expliquer que le type qui sortait des toilettes du bureau était son oncle. À ma grande stupéfaction, il portait exactement le même costume que le mien et, plus inquiétant, avait à la main un revolver braqué sur moi.

— Je te l'avais bien dit, fit Sam, fermement appuyé contre l'unique porte d'accès au bureau. Même taille, tout. Tu as vu comme ton costume lui va ? Une fois cramé, tout le monde croira que c'est toi.

Mon sang se glaça dans mes veines. Même sans pistolet, Marty m'aurait fichu la trouille. On lisait la haine sur son visage et ses yeux mauvais ne me disaient rien qui vaille.

— Tu es sûr que personne ne se mettra en tête de le chercher ?

— Personne, à part les flics qui s'imagineront qu'il a mis les bouts. Le cuisinier dira que c'est lui qui s'appelle Albert Freckle. De ce côté, on est couverts.

Marty se passa le doigts sur les lèvres. Il devait avoir dans les quarante ans.

— Il reste encore quelques détails, commença-t-il.

— Oui. Comme les cinq mille tickets.

— Ça, ce sera pour quand on aura touché l'assurance.

— Tu avais dit d'avance.

— Qu'est-ce qui te prend ? grogna Marty. C'est bien à toi que mon assurance-décès sera versée, non ?

— J'ai quand même besoin de fraîche avant qu'on touche le paquet, pleurnicha Sam.

— D'accord, d'accord, lâcha Marty.

Il s'avança doucement vers moi et me tourna autour avant de regagner son bureau en bombant le torse.

— Ça devrait marcher, fit-il en s'asseyant. Seulement y a un truc que tu as oublié.

— Qu'est-ce que tu vas encore chercher ? protesta Sam. Ce mec est un minable. Personne ne le recherchera, Hazel a vérifié.

Je faillis m'effondrer sur place. Alors que j'envisageais depuis un moment de tenter de m'enfuir, le goût m'en passa immédiatement. Je fixai le plancher devant les pieds de Marty qui se réjouissait manifestement de me voir souffrir.

— Tu as oublié de lui arracher les dents, fit-il de sa voix flûtée.

— Pardon ? articula Sam.

— Ses dents, crétin. Si je n'étais pas là pour vérifier tous les détails, tu nous enverrais tout droit à la chambre à gaz. Tu t'imagines qu'une compagnie d'assurances paierait une double indemnité pour accident sans examiner le cadavre ? Il ne doit pas lui rester une seule dent. Et on devra trouver mon dentier dans sa bouche.

— J'avais pensé à tout sauf...

— Tu parles ! siffla Marty. Va chercher une pince et un marteau. Et assomme-le avant, qu'il ne crie pas comme un porc qu'on égorge.

Décidant de leur épargner cette peine, je me fourrai deux doigts dans la bouche, en retirai mon dentier et, sans un mot, le posai sur le bureau de Marty. L'idée de me retrouver avec le râtelier de Marty dans la bouche ne m'enchantait pas outre mesure, mais j'étais bien plus affecté par le fait que Hazel ait participé à la machination.

Les deux hommes restèrent un instant bouche bée devant mes fausses dents. Puis, Marty se mit à glousser avant de rire à gorge déployée en compagnie de Sam.

Quand il se fut calmé, il retira son dentier, le posa à gauche du mien sur son bureau et m'adressa un sourire édenté tout en sortant de son tiroir un autre râtelier qu'il se fourra dans la bouche.

— Mes vieilles dents feront l'affaire, dit-il. Ça va marcher comme sur des roulettes. Mon dentiste identifiera mon dentier à tous les coups quand il le trouvera dans ta bouche.

Je regardai les deux appareils et vit la salive de Marty luire sur le sien.

— Tu veux l'essayer ? lança-t-il.

Je secouai la tête tout en faisant un pas en arrière, mais Sam se précipita sur moi et m'empoigna le bras.

— Tu vas faire ce qu'on te dit, oui ? menaça-t-il.

— Non, attends ! fit Marty. Il serait capable de le casser. On le lui mettra quand on l'aura assommé là où on va faire tomber la bagnole.

C'est alors que la porte s'ouvrit et que Hazel fit irruption dans le bureau.

— Qu'est-ce qu'elle vient foutre ici ? hurla Marty.

Hazel répondit en fermant la porte :

— Je me suis doutée que quelque chose clochait quand j'ai vu Sam refuser de prendre la voiture d'Albert.

— Tire-toi ! menaça Marty. (Il se tourna vers Sam qui me tenait toujours d'une poigne de fer.) Des détails ! Tu parles ! Tu as pris le risque qu'elle puisse nous donner ?

— Mais elle peut pas, répliqua Sam avec un mauvais sourire. (De l'autre main, il prit Hazel elle aussi par le bras.) Ecoute, ma poule, on a un nouveau plan. Et cette fois, on va toucher le pacson.

— Tu m'as menti !

— Seulement pour que tu sois plus convaincante avec ce minable pour le faire venir ici. En supplément, Marty a vendu sa boîte et il va cramer dans un accident de voiture – sauf que ce sera Albert. Comme ça, on touchera une indemnité double. Qu'est-ce que tu en dis ?

Hazel se dégagea. Son regard tomba sur les deux dentiers sur le bureau.

— Le mien et le sien, expliqua Marty. Quand il aura le mien dans la bouche, ça -sera parfait.

Il ne lâcha pas Hazel des yeux, prêt à lui sauter sur le poil si elle faisait le moindre geste.

— Alors comme ça, vous allez toucher. Et moi, qu'est-ce que je deviens, dans l'affaire ?

— Tu auras ta part, s'empressa de répondre Marty.

— Je t'avais bien dit qu'elle marcherait, fit Sam avec un rire gras.

Hazel le fusilla du regard.

— À ta place, je n'en serais pas si sûr. Les promesses, ça ne coûte rien. Je veux une avance en liquide.

Sam et Marty échangèrent un sourire. Si moi je ne comprenais pas pourquoi Hazel réclamait de l'argent, eux, ça ne semblait pas les surprendre. Mais je ne parvenais toujours pas à me faire à l'idée qu'elle allait se rendre complice de mon assassinat.

— D'accord, lança Marty.

Pivotant sur ses hauts talons, il ouvrit un coffre dissimulé derrière un tableau, en sortit un tas de billets et fit deux piles de deux mille cinq cents dollars chacune.

— Vous vous partagez cinq mille tickets tous les deux pour le moment, et vous en aurez dix fois plus quand on touchera. D'accord ?

Hazel rangea l'argent dans son sac tandis que Sam empochait le sien à regret.

— Si je comprends bien, tu lui files la moitié de ma part, pleurnicha-t-il.

— Exactement, fit Marty. C'est ta nana, non ? Et elle va être dans le coup jusqu'au bout. (Il quitta son bureau.) On y va.

Ce fut le moment que je choisis pour donner un grand coup de pied dans les tibias de Sam qui hurla et m'envoya son énorme poing dans la figure. Quand je me réveillai, j'étais affalé pieds et poings liés sur la banquette arrière de la voiture de Sam. Nous n'étions que tous les deux. Il suivait la conduite intérieure bleue sur une route qui serpentait le long d'un ravin.

Pour la première fois, je fis vraiment connaissance avec la peur. Inutile de chercher à sauver ma peau sans un bon argument pour convaincre Sam de me libérer.

— Tu n'es qu'un connard, lançai-je.

Sam me rappela le coup de pied que je lui avais collé dans les tibias et menaça de me faire une tête au carré.

— Un gros connard, répétais-je. Pourquoi est-ce que tu ne liquides pas ton oncle plutôt que moi ? Comme ça, tu ramasserais tout.

— Ta gueule, aboya-t-il. Marty a déposé chez son avocat un dossier sur moi qui m'enverrait en taule pour le restant de mes jours si jamais je le doublais. C'est toi le connard, dans l'affaire, railla-t-il.

Faire ton numéro à Hazel ! Tu croyais que je ne m'en apercevrais pas ? J'ai tout compris quand Hazel est devenue moins empressée avec moi. Et toi, Dugland, t'arrivais pas à passer à l'action, alors j'ai décidé de te régler ton compte avant que Hazel ne finisse par se tirer avec toi. Tu comprends, courtes-pattes ?

— Avec moi ? répétais-je, n'en croyant pas mes oreilles.

— Calme-toi, banane. Y a qu'une chose qu'elle aime, c'est le pognon.

Je ne répliquai pas. La scène dans le bureau confirmait ses dires.

Marty gara la conduite intérieure au bord de la falaise, le capot face au vide. Sam rangea sa voiture juste derrière, de façon à pouvoir pousser le véhicule de Marty dans l'abîme. Puis, il me détacha les chevilles et m'emmena de force jusqu'à la portière de Marty.

Celui-ci avait choisi un virage de façon à faire croire que le chauffeur s'était endormi au volant et que son véhicule avait foncé dans le vide. Hazel, assise à l'avant à côté de Marty, ne m'accorda pas un regard.

Le petit homme ouvrit sa portière et passa les jambes à l'extérieur tout en restant assis sur le siège.

— Prends le bidon d'essence dans mon coffre, ordonna-t-il à Sam tout en me collant le canon de son revolver dans l'estomac. Je le surveille.

Sam se précipita à l'arrière, les clés à la main.

— Asperge bien la bagnole, et gardes-en un peu pour lui.

Je vis Hazel mettre sa cigarette non éteinte dans le cendrier avant de sortir.

— J'attends dans la voiture de Sam, dit-elle.

Alors que Sam finissait d'asperger le véhicule d'essence, je faillis prévenir Marty. Inutile de mourir plus tôt que prévu.

— Ouvre la bouche, Albert.

Marty fouilla dans sa poche et en sortit le dentier neuf qu'il avait posé sur son bureau.

Je serrai les mâchoires. Marty grimaça un sourire et m'enfonça son revolver dans l'estomac alors que Sam arrivait un bidon d'essence ouvert à la main.

— Je l'asperge ? demanda-t-il.

— Fais-lui d'abord ouvrir la bouche.

Sam m'empoigna le cou et me força à ouvrir la bouche. Marty y fourra son dentier tout en me fixant d'un air curieux pour voir si ça allait me rendre malade. Mais pas du tout. Le râtelier se mit parfaitement en place et je lui renvoyai bravement son regard. Il en fut tout surpris.

— Détache-lui les mains et assomme-le, ordonna-t-il.

Si je n'avais pas eu de haut-le-cœur, c'était parce que l'appareil

qu'il m'avait fourré dans la bouche était le mien. Comme j'étais certain que Marty ne s'était pas trompé, j'en conclus que c'était Hazel qui les avait échangés sur le bureau. Elle était de mon côté ! Même si j'y laissais la peau, Sam et Marty se feraient pincer. La lumière se fit dans mon esprit. Si Hazel n'avait pas fait semblant de marcher avec eux, ils n'auraient pas hésité une seule seconde à la supprimer elle aussi. Quel dommage que je ne puisse pas lui parler !

Sûr de lui, Sam se mit à me détacher les mains. Avec un revolver planté dans l'estomac, je ne pouvais pas faire grand-chose. Par ailleurs, bloqué par la portière avant ouverte devant moi, j'étais coincé dans un étau triangulaire.

Je savais que Sam m'assommerait une fois mes mains libérées. Ce fut d'ailleurs une erreur de sa part de ne pas le faire avant. J'esquivai, mais Sam ne tapa pas. Il ne tapa pas parce que nous entendîmes tous les trois Hazel mettre en marche le moteur de la voiture derrière. Sam et Marty se retournèrent pour voir ce qu'elle faisait. Pas moi. En un éclair, j'avais compris son plan. C'était désespéré, mais ça valait mieux que de se laisser faire.

Empoignant le bidon ouvert, je le balançai sur Marty qui eut le réflexe de remettre ses jambes à l'intérieur. L'essence lui coula alors sur les genoux. Je crois bien que Hazel vit ce que j'avais fait. Tel un animal blessé, Marty rugit, se débarrassa du bidon et braqua son flingue sur moi. Je me baissai. Au passage, le poing d'acier de Sam m'écrasa l'épaule et je m'effondrai sur le sol. Un bruit de collision retentit, suivi d'une détonation.

Hazel venait de percuter l'arrière de la conduite intérieure. Dans le choc, Marty avait tiré avant que la voiture ne bascule dans le vide. Je l'entendis hurler pendant la chute. La voiture explosa en s'écrasant au fond du ravin. J'entendis la déflagration et vis l'éclair de feu tout en roulant au sol pour éviter les coups de pied de Sam.

L'épaule encore paralysée, je me retrouvai au bord de la falaise. Me retournant, je vis Sam, les mains crispées sur l'estomac, avancer vers moi en titubant. La balle de Marty l'avait frappé de plein fouet. Je m'écartai pour le laisser aller tout seul vers l'abîme. Il devait être déjà mort quand il s'écrasa dans les flammes.

Hazel m'aida à regagner la voiture de Sam. Nous retournâmes au club, y garâmes le véhicule et essayâmes soigneusement toutes les empreintes. Puis, nous rentrâmes chez nous dans sa voiture.

D'après la police, Sam a assassiné son oncle, mais ce dernier a eu le temps de tirer au dernier moment. Deux semaines ont passé. Hazel et moi n'avons pas eu le moindre problème. Et nous avons acheté un stand à hamburgers. Le premier jour, nous avons fait des affaires du tonnerre. Mais les ennuis viennent de recommencer. Cette fois, c'est Hazel.

— Je suis patiente, m'a-t-elle dit. Mais tu ne crois pas qu'il serait temps que tu te décides à m'embrasser ? Ce soir, par exemple, quand nous rentrerons ?

C'est la vie. Je viens à peine de me tirer d'un guêpier qu'il faut que je retombe dans un autre. L'embrasser ce soir ? Moi qui n'ai pas encore eu le temps de m'habituer à mes chaussures à talons !

Double Image

Traduction de Dominique Wattwiller

© 1992, Davis Publications.

EN UN MOT
par MARTY CANN

Le hic était que « La solution doit être donnée en un seul mot ». Ce qui mettait en fureur tous les membres du Club de la Nouvelle policière.

— C'est impossible ! clamait Wayken.

— Drôlement trapu ! grommelait Chaplain.

— Insensé ! maugréait Deducto.

— J'en suis d'accord, déclarait Dupin d'un ton apaisant, mais tel est le problème. Tout bien pesé, n'est-ce pas d'une assez plaisante originalité ?

Tout avait été déclenché par une petite annonce ainsi conçue :

Si vous avez un quotient intellectuel au-dessus de la moyenne et estimez être en mesure de présenter une énigme susceptible de passionner un club d'amateurs de fiction policière, l'occasion vous sera offerte de mettre leur sagacité à l'épreuve. Écrire à la Boîte postale 47.

Séduit par cette perspective, j'écrivis aussitôt.

Bien sûr, les gens dans mon cas devaient être peu nombreux, car trois jours plus tard je recevais une brève réponse m'invitant à me présenter à telle adresse pour un contact préliminaire.

Je dois avouer que je fus plutôt amusé d'être reçu par une jeune femme mesurant un mètre cinquante-cinq au grand maximum, mais fort jolie. Elle se nommait Dupin et ne paraissait nullement gênée par nos trente centimètres de différence.

— Qu'est-ce qui vous donne à croire que votre énigme est suffisamment originale pour nous séduire ? me lança-t-elle d'emblée.

Ma réponse fut tout aussi directe :

— Le fait que sa solution doit être formulée en un seul mot.

Dupin parut déconcertée, mais se ressaisit très vite :

— Intéressant, en effet. Si vous voulez bien revenir ici dans quatre jours vous serez l'invité d'honneur de la prochaine réunion du Club de la Nouvelle policière.

Je n'appris que plus tard une assez insolite condition d'admission à ce club : aucun de ses membres ne devait mesurer plus de un mètre cinquante-cinq, afin de prouver au monde que la taille d'un individu n'influait en rien sur son intelligence. C'est là un fait que je n'ai d'ailleurs jamais contesté.

C'est en proie à une grande excitation que je vins au rendez-vous. Le Club n'avait ni président, ni statuts ni ordres du jour. Simplement,

l'invité énonçait son énigme et les membres du club lui posaient des questions pertinentes. De toute évidence, chacun d'eux brûlait de mettre en pièces l'invité en trouvant la solution le plus rapidement possible.

Je fus présenté aux différents membres du club, qui tous habitaient Hamm, une paisible banlieue londonienne. Charles « Charley » Chaplain, doté d'un certain embonpoint en sus d'un nez cassé et d'un ton bourru, était le chief-constable de Hamm qui, détail curieux, était aussi un pasteur retraité. Burt Wayken, un ingénieur civil à l'air quelque peu somnolent et au parler lent ; Dora Dupin, arrière-arrière-petite-fille d'un célèbre policier français, était non seulement ravissante mais avait aussi une vivacité d'esprit qui eût certainement fait la fierté de son illustre ancêtre ; le Dr Deducto (dont le véritable nom ne me fut pas donné) était une vedette de music-hall qui faisait le bonheur des chaînes de télé à la fin des années soixante. Désormais il ne lui restait plus, pour retenir l'attention des gens, qu'une ressemblance marquée avec Vincent Price, l'acteur américain spécialisé dans les films d'horreur.

Ils siégeaient tous sur une haute estrade, d'où ils me dominaient. Je ne perdis pas de temps en préambules :

— Je vais vous relater une suite de faits, où *chaque mot a de l'importance*. En retour, vous devrez me fournir une explication *logique* de ces faits, concrétisée en *un seul mot*. Vous pouvez me poser toutes les questions qu'il vous plaira, et j'y répondrai par « oui », « non » ou « sans rapport », en me réservant toutefois le droit d'expliquer éventuellement ma réponse, mais sans jamais tenter de vous jouer des tours. Sommes-nous bien d'accord ?

Ils acquiescèrent tous, avec plus ou moins de truculence.

« *Un homme entre dans un bar et commande une consommation. La barmaid le regarde, puis, se baissant, saisit un revolver sous le comptoir et le braque sur l'homme. Celui-ci a un léger sursaut puis dit "Merci " et quitte les lieux.* »

On se mit aussitôt à me poser des questions.

DUPIN : Était-ce un vrai revolver ? (*C'était sans importance, mais pour la bonne poursuite des débats, je répondis oui.*)

CHAPLAIN : L'homme s'apprêtait-il à commettre un hold-up ? (*Non.*)

WAYKEN ; Était-il vêtu de façon insolite ? (*Non.*)

DEDUCTO : Vous n'êtes qu'une bande d'idiots. Pourquoi ne pas poser carrément la question : Paraissait-il constituer une menace pour la barmaid ? (*Non.*)

DUPIN – Nous avez-vous caché quelque chose ? (*Oui, la solution.*)

CHAPLAIN : Se comportait-il de façon insolite ? Souffrait-il d'une maladie ? (*Oui et non.*)

CHAPLAIN : Comment se fait-il que vous répondiez « oui » et « non » ? *(Vous avez posé deux questions, je vous ai donné deux réponses.)*

DUPIN : Si, derrière le comptoir, il y avait eu un barman au lieu d'une barmaid, les choses se seraient-elles passées de la même façon ? *(Bonne question ! Oui.)*

WAYKEN : Était-il excessivement grand ou petit ? Sa taille importe-t-elle dans l'histoire ? *(De grâce, tous tant que vous êtes, cessez d'être obnubilés par des questions de taille ! Cela n'a aucune importance dans cette histoire. Sans rapport !)*

DEDUCTO : Dans le passé, j'ai beaucoup joué avec des mots à double sens, alors je vous demande s'il y a une menace cachée dans ce que vous nous avez relaté ? *(Non.)*

Constatant que mes interlocuteurs paraissaient quelque peu désarmés, je voulus leur donner un répit et, comme cela était en situation, je demandai un apéritif. Mr Chaplain, pasteur retraité, me dit avec une certaine raideur : « Je regrette, mais nous nous abstenons tous de boire de l'alcool, et il n'y en pas ici. »

Je hochai la tête et suggérai alors qu'on en revienne au fait

DUPIN d'un air malin : Merci pour l'indice. De toute évidence, vous voulez nous donner à entendre que l'homme était fin saoul. La barmaid a-t-elle cherché à lui faire peur pour qu'il vide les lieux ?

WAYKEN : Allons, Dupin, ressaisissez-vous ! La réponse, bien sûr, est « non ». Il nous a été dit que chaque mot avait son importance. Pourquoi diable un ivrogne souhaitant se voir servir un verre, dirait-il « Merci » à quelqu'un qui le menacerait d'un revolver ?

CHAPLAIN : Bon, à moi... Serait-ce que l'homme était si hideux que la barmaid n'en pouvait endurer la vue ? *(Là encore vous vous égarez. Pourquoi ce monstre dirait-il « Merci » ?)*

De nouveau, mes hôtes conférèrent entre eux à mi-voix. Wayken, Chaplain et Deducto émirent des suggestions aussitôt réduites à néant, tout en me regardant à tout instant, comme s'ils me soupçonnaient d'être en train de me moquer d'eux.

Dupin, en revanche, semblait très calme. Assise, les yeux clos, la tête rejetée en arrière, les narines comme frémissantes, elle évoquait un chien flairant une piste. Sa bouche esquissa un petit sourire, puis elle dit :

— Juste trois questions...

DUPIN : Voulait-il boire de l'alcool ? *(Non.)*

La barmaid en avait-elle conscience ? *(Oui.)*

La vue du revolver l'a-t-elle effrayé ? *(Oui.)*

Je sus alors que j'avais perdu la bataille. Mais, plutôt que de vous donner la réponse, laissez-moi vous interroger, vous qui lisez ces lignes.

Les dernières questions posées par Dupin vous ont-elles donné la solution ? Cela vous aiderait-il si, paraphrasant un célèbre détective britannique lorsqu'il était confronté à un problème insoluble, je vous disais que lorsqu'on a rejeté tout ce qui est impossible, ce qui reste doit être possible ? Savez-vous ce qui a fait dire « Merci » à cet homme ?

C'est tout simple, cher lecteur. Le mot, le seul mot prononcé par Dupin était

NON

Outrage at the Short Mystery Club
Traduction de Maurice B. Endrèbe

© 1993, Bantam Doubleday Dell Magazine.

GREEKTOWN

par LOREN D. ESTLEMAN

Le restaurant, sombre et humide, donnait l'impression d'avoir été taillé dans une énorme souche d'arbre : les lattes du plancher, à force d'être récurées, étaient aussi blanches que des larves et les hauts boxes étaient séparés des tabourets du bar par une allée juste assez large pour des serveuses maigrichonnes comme on n'en voit jamais à Greektown. C'était pourtant Greektown, et l'unique serveuse en vue avait l'air d'une armoire à glace en uniforme. Voyant que j'inspectais les boxes, elle vint pesamment vers moi en faisant tourner les tabourets avec sa hanche gauche.

— Vous êtes Amos Walker ?

Elle avait une voix rauque et de jolis yeux sombres qui mangeaient son visage couleur pain de seigle. Comme je répondais par l'affirmative, elle m'annonça que Mr. Xanthes était retardé et elle me fit asseoir dans un box, à mi-chemin entre la porte et l'étroit couloir menant aux toilettes, au fond. Quelque part, une radio diffusait en sourdine une de ces frénétiques mélodies méditerranéennes qui évoquent un essaim de frelons lâché dans un orchestre à cordes.

La serveuse me préparait un café quand mon hôte arriva, la main droite tendue, en faisant un commentaire souriant sur la circulation dans le centre de Détroit. Constantin Xanthes était un petit homme d'environ un mètre cinquante pour quarante-cinq kilos, avec un visage creusé de rides de gaieté – depuis les yeux en amande jusqu'à la grande bouche – et des cheveux qu'il avait aussi noirs à cinquante ans que je les avais grisonnants à trente-trois. Son costume bleu clair coupé sur mesure lui allait comme une seconde peau. Il souriait beaucoup, mais tous les restaurateurs en font autant : chez eux, c'est machinal. Quand il découvrit que je n'avais pas mangé, il commanda une soupe à l'œuf et au citron, du pain, de la fête[\[1\]](#), des côtes d'agneau et une bouteille d'ouzo pour nous deux. Je fis l'impasse sur l'ouzo.

— Autrefois, Greektown n'était pas simplement un endroit où on trouvait de bons restaurants, soupira-t-il en piquant une fourchette dans sa côtelette. Quand mes parents sont arrivés, c'était une véritable petite Athènes, avec des marchés, des jolies filles vêtues de robes rouges et blanches en période de festival et une animation que vous ne pouvez pas imaginer. À l'époque, le quartier comprenait Macomb, Randolph et Monroe Streets ; aujourd'hui, il se limite en tout et pour

tout à un bloc de Monroe. Et les vieillards pittoresques qu'on voit boire du retsina sur les perrons regagnent leur pavillon de banlieue à la tombée de la nuit.

Je bus une gorgée de café pour faire passer le reste de mon fromage.

— Je suis un bon enquêteur, monsieur Xanthes, mais pas au point de pouvoir débusquer et ramener le bon vieux temps. Que puis-je faire d'autre pour vous rendre la vie plus facile ?

Il se resservit d'ouzo et je regardai sa pomme d'Adam faire deux aller-retour tandis que le breuvage sirupeux dégoulinait dans sa gorge. Il continua de sourire après ça, mais la ride verticale qui était apparue entre ses sourcils pendant qu'il évoquait ses souvenirs s'était creusée davantage.

— J'ai un demi-frère prénommé Joseph, reprit-il. Il est mon cadet de vingt-trois ans. Sa mère était la seconde femme de notre père et elle l'a abandonné quand il avait six ans. À la mort de Père, ma femme et moi avons entrepris d'élever Joseph, mais je travaillais à l'époque soixante heures par semaine à la General Motors, lui avait dix-sept ans et ça faisait une trop lourde charge pour Grâce avec nos deux enfants en plus. Un jour, il s'est enfui. Nous n'avons plus entendu parler de lui jusqu'à ce qu'il débarque à l'improviste à la maison, l'été dernier, tout sourires et embrassades... avec moi, tout au moins. Grâce et lui ne se sont jamais entendus. Il m'a félicité de mon succès dans la restauration et m'a expliqué qu'il avait vécu ces neuf dernières années dans l'Iowa, où il s'était marié et avait divorcé deux fois. Sa première femme l'avait quitté sans même laisser un mot et lui avait dépêché son avocat six semaines plus tard. La seconde lui avait intenté un procès pour brutalité. Il avait apparemment l'habitude, quand ils se disputaient, de la battre avec le cordon électrique d'un fer à repasser. Il en était très fier.

« Il est ici depuis quatre mois, période pendant laquelle il a occupé plus d'emplois que je ne peux calculer. Tantôt il a démissionné, tantôt on l'a renvoyé, toujours pour le même motif : il est incapable de travailler pour ou avec une femme. Je l'ai engagé ici comme aide-serveur, jusqu'au jour où il a lancé un tabouret sur l'une de mes serveuses. Elle lui avait demandé d'aller chercher une boîte de café à la réserve et avait oublié de dire « s'il te plaît ». J'ai été contraint de me séparer de lui.

Il s'interrompit. J'allumai une Winston pour éviter d'avoir à dire quelque chose. Tout ça commençait à me paraître familier. Je me demandai pourquoi.

Voyant que je n'avais pas de commentaires à faire, il sortit de la poche intérieure de sa veste une coupure de journal pliée en deux, qu'il étala sur la table avec la lenteur réticente d'un père s'apprêtant à

punir son enfant. L'article, tiré du *Free Press* du matin, avait pour titre: UN PSYCHIATRE TRACE LE PORTRAIT DE L'ÉTRANGLEUR DE CINQ HEURES.

Tel était le nom que les journalistes avaient donné au maboul qui avait assassiné quatre femmes à leur retour du travail, dans le secteur nord-ouest de la ville, quatre soirs différents des deux dernières semaines. Les femmes avaient été retrouvées étranglées dans des lieux publics à l'heure de la sortie des bureaux, ou avaient été découvertes plus tard, leurs familles ayant signalé leur disparition vers cette heure-là. Elles étaient âgées de vingt à quarante-six ans, n'avaient eu aucun lien entre elles de leur vivant et étaient toutes des WASP[2]. L'une était infirmière, deux autres secrétaires, et la quatrième avait occupé un poste mystérieux au sein du conseil municipal. Aucune d'elles n'avait été violée. Le *Freep* avait dégoté un psy qui affirmait que le tueur avait entre vingt-cinq et quarante ans, appartenait à une minorité ethnique ou raciale et haïssait les femmes qui travaillent – un homme qui avait connu avec ce type de femmes une expérience suffisamment traumatisante pour le détraquer. C'était le genre d'article qu'on trouvait généralement à la rubrique scientifique après en avoir terminé avec les sports et les B.D., mais aujourd'hui il se retrouvait en première page parce que, depuis deux jours, il n'y avait pas eu de nouveau meurtre pour relancer l'affaire. Je l'avais lu en prenant mon petit déjeuner. Je savais maintenant ce qui m'avait turlupiné dans l'histoire de Xanthes.

— Votre frère est L'Étrangleur de Cinq heures ? dis-je en faisant tomber un centimètre de cendre dans la coupe en fer-blanc posée sur la table.

— Mon demi-frère, rectifia-t-il. Si j'en étais sûr, je ne vous aurais pas appelé. Joseph aurait très bien pu tuer cette serveuse, monsieur Walker. En tout cas, il a failli lui casser le bras avec ce tabouret ; et moi, j'ai dû payer les radios et la dédommager pour la dissuader de porter plainte. Il est dit dans cet article que l'étrangleur déteste les femmes qui travaillent. Joseph déteste *toutes* les femmes, mais plus particulièrement celles qui travaillent. Sa mère était infirmière diplômée et elle l'a abandonné. Sa première épouse était secrétaire dans un cabinet d'avocat et elle l'a quitté. Il m'a raconté qu'il avait commencé à battre sa seconde épouse quand elle s'était mis dans la tête de trouver un emploi. Selon la police, l'assassin doit être grand et costaud puisqu'il étrangle ses victimes de ses propres mains. Mon demi-frère correspond à ce signalement : il a davantage votre carrure que la mienne et il fait régulièrement de la culture physique.

— A-t-il quelque chose contre les blanches protestantes ?

— Je l'ignore, mais sa mère en était une et sa première femme aussi. La serveuse qu'il a blessée était d'origine grecque.

Je grillai encore un peu de tabac.

— A-t-il un alibi pour l'un ou l'autre de ces meurtres ?

— Je lui ai posé la question, en m'arrangeant pour qu'il ne se doute pas de mes soupçons. Il m'a affirmé qu'il était chez lui, seul. (Il changea de position sur la banquette.) Je n'ai pas voulu lui dire que j'avais essayé sans succès de le joindre le soir d'un des crimes... Mais c'est seulement en lisant cet article que j'ai vraiment commencé à m'inquiéter. On croirait que l'auteur décrit Joseph. C'est là que j'ai décidé de vous appeler. Naguère, vous avez déniché pour l'un de mes amis — suite à un accident de voiture – un témoin oculaire dont la déposition lui a fait économiser un paquet. Il me parle souvent de vous.

— J'ai une licence à préserver, dis-je. Si votre demi-frère est l'étrangleur, je devrai le livrer aux flics.

— J'en suis bien conscient. Tout ce que je vous demande, c'est de me prévenir avant d'appeler la police. Je veux en finir avec cette incertitude, vous comprenez ? Et surtout, qu'il ne sache pas que vous enquêtez sur lui. Nul ne peut prévoir ce qu'il fera s'il découvre que je le soupçonne.

Nous réglâmes l'aspect financier (en liquide ; vous chercherez en vain un chéquier à Greektown) et il me remit la photo d'un beau jeune homme ténébreux, proche de la trentaine, qui avait les mêmes cheveux noirs et brillants que son demi-frère et de grands yeux d'épagneul très différents des fentes de Xanthes.

— Il se fait appeler Joe Santine. Vous le trouverez au marché Butsukitis, à Brush Street, où il travaille à temps partiel.

Le numéro de téléphone personnel de Joseph et son adresse à Gratiot étaient inscrits au dos de la photo. C'était à l'opposé du secteur où les cadavres avaient été retrouvés, mais il est rare qu'un assassin habite dans le quartier où il opère. Ça ne faisait apparemment aucune différence pour les flics, qui mettaient sens dessus dessous toutes les maisons et tous les appartements du nord-ouest de la ville.

Il ressemblait à sa photo. En sortant du restaurant, j'avais marché jusqu'au coin de la rue, où il y avait une boutique de fruits et légumes avec un étalage sur le trottoir et un auvent en toile délavée annonçant : BUTSUKITIS – PRODUITS DE PREMIÈRE QUALITÉ. Pendant qu'un gros type chauve d'une soixantaine d'années, au ventre bien rembourré sous son tablier blanc, me mettait quelques oignons dans un sac en papier, un grand jeune homme apparut sur le seuil, traînant un cageot rempli de choux. Il hissa le cageot sur l'égal, à un emplacement libre, balaya de ses grands yeux luisants la petite foule de palpeurs de tomates et de soupeseurs de melons, puis rentra dans la boutique en balançant ses larges épaules.

Tandis que l'épicier me rendait la monnaie, une blonde en tailleur bleu marine demanda du renfort pour porter dans sa voiture deux sacs de pommes et de cerises.

— Santine ! beugla-t-il.

Le jeune homme revint. Prié d'aider la dame, il hésita, puis se pencha de mauvaise grâce pour prendre les sacs. Il les fourra sur le siège avant d'une Oldsmobile verte garée un demi-bloc plus loin et, pivotant sur ses talons, planta sur le trottoir la cliente qui cherchait encore un pourboire dans son sac. Il regagna le magasin d'une démarche indéniablement arrogante. Je payai mes oignons et m'en allai.

De retour à mon bureau, j'appelai les renseignements de l'Iowa et me procurai deux numéros de téléphone. Le premier était celui d'une agence de détectives privés de Des Moines. Je les appelai, leur filai les tuyaux dont je disposais sur Santine et leur demandai de dégoter tout ce qu'ils pourraient. Mon coup de fil suivant fut pour l'*Express* de Des Moines, où un journaliste m'extorqua cinquante dollars pour éplucher les archives à la recherche d'agressions ou de meurtres de femmes – sans viol – perpétrés au cours des deux dernières années où Santine avait habité dans cet État. Mes deux correspondants promirent de télégraphier les renseignements à Barry Stackpole, du *News* de Détroit. Je raccrochai et composai le numéro de Barry pour lui proposer une caisse de scotch en échange de sa coopération. Ce coup-là, les frais engagés allaient bouffer tous mes honoraires. Pour finir, j'appelai John Alderdyce au quartier général de la police.

— Qui s'occupe de l'Étrangleur de Cinq heures ? lui demandai-je.

— Pourquoi ?

Profitant du silence qui suivit, je comptai le nombre de fois où il m'avait posé cette question et le divisai par le nombre de fois où je lui avais répondu.

— DeLong, dit-il enfin. Je pourrais te raccrocher au nez, vu que je suis occupé, mais tu rappellera probablement.

— Probablement. Il est là ?

— Non. À Lahser Street, sur le terrain vague où on a retrouvé le dernier cadavre. Il est avec Michael Kurof.

— Le médium ?

— Non, le plombier. Ils s'arrêtent là-bas avant d'aller chez DeLong réparer la chasse d'eau.

Là-dessus, il coupa la communication.

Le dernier cadavre avait été découvert dans un carré de mauvaises herbes, au sud de West Grand River, par un étudiant qui prenait un raccourci pour rentrer chez lui après une répétition d'orchestre. Je me garai derrière une voiture-pie et me mêlai à un groupe d'agents en

uniforme et de flics en civil – aisément identifiables – qui regardaient Kurof arpenter les lieux, escorté de l'inspecteur DeLong qui trottnait à côté de lui comme un épagneul essayant de ne pas se laisser distancer par un Danois. DeLong, flic depuis vingt ans, était un homme au visage en lame de rasoir, avec des cheveux gris souris qui poussaient en V sur son front, formant deux cornes de peau rosâtre. Kurof, lui, était une espèce d'ours d'origine russe, aux cheveux broussailleux et au menton bleu de barbe – même quand il était rasé de frais. Pendant quelques instants, il agita sa grosse tête au rythme du baratin de DeLong, puis leva une main, l'interrompant net. Après ça, ils parcoururent le terrain vague en silence.

— Ils cherchent quoi ? Des crotales ? marmonna un gros plein de soupe vêtu d'un costume brun tout poché.

— Des vibrations, répondit quelqu'un. Des émanations, comme dit le Russkoff.

Gros-lard eut un ricanement dédaigneux.

— Les romanichels, on les fourrait au bloc à l'époque où je portais l'uniforme.

Un jeune agent de police noir me donna un coup de coude, me fit un clin d'oeil solennel et se baissa pour poser par terre un stylo en or qu'il avait sorti de sa poche de chemise. Puis il se recula de quelques pas. Kurof avait le dos tourné. DeLong et lui ne tardèrent pas à atteindre l'endroit fatidique. Le médium ramassa le stylo, le caressa entre le pouce et l'index de sa main droite, puis, se tournant avec un large sourire vers le flic noir, lui tendit l'objet.

— Vous jouez avec moi, monsieur l'agent, annonça-t-il d'une voix grave, caverneuse.

Le flic récupéra son stylo avec un sourire jaune.

— Avez-vous découvert quelque chose, docteur Kurof ? s'enquit DeLong.

Kurof secoua lentement sa grosse tête.

— Rien d'utile, je le crains. Juste une haine palpable. L'air est funeste partout, par ici, mais il est encore plus funeste là où nous sommes. Il est putride.

— Nous nous tenons à l'endroit précis où le corps a été trouvé.

L'inspecteur écarta du pied une touffe de chardons, exposant un piquet jaune fraîchement planté dans la terre. Il se tourna vers l'un des agents de police qui observaient le spectacle :

— Raccompagnez notre invité chez lui. Je vous remercie, docteur. Nous vous préviendrons s'il y a du nouveau.

Ils se serrèrent la main et le Russe s'éloigna pesamment avec son escorte.

— De la haine, gronda le flic obèse. Comme si on avait besoin qu'un bohémien nous le dise !

DeLong lui enjoignit de la fermer et de retourner au commissariat. Comme le groupe d'enquêteurs s'égaillait, j'abordai l'inspecteur et me présentai.

— Walker... répéta-t-il d'une voix songeuse. Ah ! oui, je vous ai vu tailler une bavette avec Alderdyce. Qui vous a engagé ? La famille de l'une des victimes ?

Il y a des fois où il est préférable de ne pas contredire un flic.

— Je fais juste une commission, répondis-je. Que pensez-vous du portrait que le psychiatre a fait de l'étrangleur dans le *Freep* de ce matin ? Vous êtes d'accord ?

— Les psys ! Vingt ans d'école pour nous expliquer pourquoi un délinquant juvénile a assommé une vieille dame et lui a arraché son sac à main. Je préfère les types comme Kurof ; lui, au moins, il ne se donne pas de grands airs.

Il ficha un Tiparillo entre ses lèvres. Je le lui allumai, ainsi qu'une Winston pour moi. Il avala la fumée en déclarant :

— Ma théorie est que le tueur est un chômeur : il voit toutes ces femmes affairées qui trouvent leur épanouissement en lui prenant son boulot, et alors il disjoncte. Ce n'est pas une simple coïncidence si, d'après les statistiques, les agressions contre les femmes ont augmenté en proportion de leur nombre dans le monde du travail.

— Appartient-il à une minorité ?

— Je l'espère. — Il eut un sourire bref, dépourvu de gaieté. — Non, je comprends ce que vous voulez dire. C'est possible. Dans cette ville, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, les minorités dépassent en nombre la majorité. Si les victimes sont toutes des WASP, c'est peut-être parce qu'il y a davantage de femmes WASP qui travaillent. Je lui poserai la question quand nous l'épinglerons.

— Vous pensez y arriver ?

Il me lança un regard noir, puis haussa les épaules.

— C'est ma troisième enquête sur des meurtres en série. La hantise, dans ce genre de cas, c'est que ça s'arrête brusquement. J'espère encore boucler l'affaire avant que de célèbres criminologues n'arrivent de partout pour nous prêter main-forte. Je n'ai jamais aimé le cirque, même quand j'étais gosse.

— Qu'est-ce que vous cachez à la presse, ce coup-ci ?

— Vous espérez que je vais vous répondre ? Vous livrer le seul détail qui nous aidera à faire la différence entre l'original et tous les imitateurs ?

— Appelez John Alderdyce. Il vous dira que je suis la discrétion incarnée.

Il laissa tomber son petit cigare à demi consommé et l'écrasa sous son talon.

— Oh ! et puis zut... Le gars estourbit ses victimes avant de les

étrangler. Un coup sur la joue gauche, sans doute avec le poing droit. Ça les empêche de se débattre.

— Il pourrait s'agir d'un boxeur ?

— Possible. Un type habitué à se servir de ses battoirs.

Je le remerciai de s'être confié à moi.

— J'espère que vous travaillez pour la famille d'une des victimes, me dit-il.

Je quittai les lieux sans répondre. Mentir à un flic comme DeLong, ça revenait à essayer de passer en fraude une bicyclette à la douane.

Il était presque deux heures de l'après-midi. Si le tueur envisageait de frapper aujourd'hui, j'avais trois heures devant moi. Je m'engouffrai dans la première cabine téléphonique, extirpai mon calepin et appelai Constantin Xanthes à son domicile de Royal Oak. Sa femme répondit. Elle avait une voix mélodieuse, dépourvue d'accent.

— Oui, Connie m'a dit qu'il comptait vous engager. Mais il n'est pas à la maison pour le moment. Essayez plutôt le restaurant.

Je lui expliquai que c'était à elle que je voulais parler et je lui demandai si je pouvais débarquer. Après un bref silence, elle accepta et m'indiqua le chemin pour venir. Je lui dis que je serais là dans une demi-heure.

C'était une maison blanche à charpente de bois, qui avait dû être construite à l'origine en pleine campagne mais était aujourd'hui flanquée de deux lotissements, sans compter un troisième qui poussait sur le terrain à bâtir de l'autre côté de la rue. La porte me fut ouverte par une grande femme de quarante ans largement passés. Elle avait des cheveux noirs dont les mèches blondes camouflaient le gris, un beau visage ovale et la peau luisante autour des yeux et de la bouche, suite à un récent ravalement de façade. Elle portait une robe en tricot foncée qui soulignait les courbes de son buste, et un long châle coloré destiné à faire oublier qu'elle était assez grande pour manger un œuf sur le crâne de son mari. Après les salutations d'usage, elle m'invita à entrer, accrocha mon chapeau à la patère et me fit entrer dans un salon peu éclairé, meublé de chêne massif et de cuir sombre. Nous nous assîmes l'un en face de l'autre dans des fauteuils bourrés de crin.

— Vous n'êtes pas grecque, dis-je.

— Je ne saurais prétendre le contraire.

Sa voix était tout aussi mélodieuse en direct.

— Au déjeuner, votre mari se lamentait sur la disparition du vieux Greektown, et voilà que je découvre qu'il habite en banlieue avec une femme qui n'est pas grecque.

— Connie a des principes ethniques très élevés pour les autres.

Elle fit cette remarque en souriant, mais je n'insistai pas sur le sujet.

— Il dit que vous et Joseph, ça n’a jamais collé. Qu’est-ce qui ne collait pas, à l’époque où il habitait ici ?

— Je suppose qu’il n’est jamais facile d’élever le fils de quelqu’un d’autre. Le fait qu’il ait été abandonné n’arrangeait rien. Il fallait voir sa réaction quand je lui suggérais de sortir la poubelle !

— Était-il maussade ? Grossier ?

— Maussade, oui, dans le meilleur des cas. « Grossier » est un mot bien faible pour décrire sa façon d’accueillir la moindre requête. Les enfants commençaient à répéter son langage ordurier. J’ai été soulagée quand il s’est enfui.

— Avez-vous averti la police ?

— Connie, oui. Ils ne l’ont pas retrouvé. De toute manière, il avait dix-huit ans à l’époque : aux yeux de la loi, c’était un adulte. On n’aurait pas pu le ramener ici sans son consentement.

— Vous a-t-il jamais frappée ?

— Il n’aurait pas osé. Il vénérât Connie.

— Lui arrivait-il de boxer ?

— De se bagarrer, vous voulez dire ? Je crois, oui. De temps à autre, il revenait de l’école avec des vêtements déchirés ou un œil au beurre noir, mais il refusait d’en parler. Remarquez, c’est normal de se bagarrer. Nous avons eu un peu le même problème avec notre fils ; en grandissant, ça lui a passé.

J’étais à court d’inspiration.

— Pas d’accrocs avec la loi ? Joseph, j’entends.

Elle secoua la tête. Ses yeux étaient d’une chaude couleur fauve.

— Vous êtes très séduisant, vous savez. Vous avez de nobles traits. Les bergers allemands aussi.

— Je fais de la sculpture. J’aimerais bien que vous posiez pour moi, un jour, dans mon studio. – De ses ongles longs, elle indiqua une porte sur la gauche. – Je me spécialise dans les nus.

— Moi aussi. Mais pas avec les épouses des clients.

Je me levai. Elle haussa ses sourcils faits au crayon.

— Ai-je donc été si peu discrète ?

— Sans doute pas, mais je suis détective.

Je la remerciai, récupérai mon chapeau et pris congé.

Xanthes m’avait dit que son demi-frère terminait sa journée à quatre heures. À moins dix, je fis un saut à la boutique pour acheter quatre kilos de fraises. Le chauve costaud – que j’avais identifié comme étant Butsukitis, le patron – parut content de me voir. On a bonne mémoire à Greektown.

— Je viens de subir une opération et le toubib m’a dit de ne pas porter plus de deux kilos à la fois. Votre employé pourrait-il me donner un coup de main ?

— Je l'ai laissé partir plus tôt. C'est calme, aujourd'hui. Je vais vous les porter.

Il s'exécuta et je me retrouvai au volant de ma voiture avec quatre kilos de fraises. Je ne supporte pas les fraises : elles me donnent de l'urticaire. Si Santine avait été dans le coin comme prévu, je l'aurais pris en filature après son départ. Brûlant sans complexe les feux rouges, je me frayai un chemin dans la circulation jusqu'à Gratiot Street, où mon homme occupait un appartement au premier étage d'un immeuble en briques noircies qui avait abrité un studio d'enregistrement à l'époque bénie de Motown. Je laissai chapeau, veston et cravate dans ma voiture et, arrivé devant la porte de Santine, je chaussai une paire de lunettes d'aviateur pour le cas où il se rappellerait m'avoir vu au magasin. S'il répondait à mon coup de sonnette, je prétexterais m'être trompé d'appartement. Il n'y eut pas de réponse. Je fus tenté de crocheter la serrure pour jeter un œil dans la cambuse, mais il était encore trop tôt pour jouer ma licence à la roulette. Je redescendis et m'installai inconfortablement dans mon tas de ferraille, devant l'entrée, de l'autre côté de la rue.

La nuit tombait quand un taxi s'arrêta devant l'immeuble dans un crissement de pneus. Santine en descendit, portant un coupe-vent bleu par-dessus les vêtements que je lui avais vus précédemment. Il régla le chauffeur et entra. Vu que la fenêtre de son appartement donnait sur Gratiot, je laissai filer le taxi après avoir relevé son numéro, puis je démarrai et me rendis au siège de la compagnie, à Woodward Street.

Un Noir au visage bouffi, en combinaison de travail, était assis derrière une table métallique dans un bureau qui empestait l'huile de vidange. Le plancher vibrait au rythme des moteurs qui beuglaient sourdement dans le garage, juste au-dessous. Je lui donnai un aperçu de ma carte de détective, en plaçant soigneusement mon pouce sur le « Privé », et lui dis d'une voix officielle que je voulais des renseignements sur le taxi en question.

Il reporta son regard sur la feuille de papier quadrillé rose qu'il était occupé à gribouiller.

— Ça fait onze ans que je suis dispatcheur ici, dit-il. Vous croyez peut-être que je suis pas capable de reconnaître un insigne en plastique quand j'en vois un?

Je fis glisser sur la feuille un billet de dix dollars. Il observa le mouvement de ma main en disant :

— C'est Dillard.

— Il vient de déposer un client à Gratiot. – Je lui donnai l'adresse exacte. – Je veux savoir où il l'a ramassé et à quelle heure.

Il trouva le numéro du taxi sur une autre feuille quadrillée qui était fixée à un panneau, sur le mur. Il suivit la ligne avec l'index pour lire ce qui était inscrit dans une autre colonne.

— Evergreen Street, entre Schoolcraft et Kendall. Dillard l'a pris en charge à six heures vingt.

Je lui tendis le billet sans commentaire. La rue où Santine était monté dans le taxi se trouvait à une heure de marche de l'endroit où les corps de deux des femmes assassinées avaient été retrouvés.

En rentrant chez moi, je passai devant l'appartement de Joe Santine, près de Greektown. Il y avait de la lumière. Ce soir-là, après avoir dîné, je suivis tous les journaux télévisés, à l'affût de communiqués spéciaux, ce qui m'amena à regarder une succession de sitcoms pleins de mères célibataires hystériques qui engueulaient leurs gosses pour des problèmes de sexe. On ne signalait pas de nouvel exploit de l'étrangleur. J'allai me coucher. En prenant mon petit déjeuner, le lendemain matin, j'allumai la radio et lus le *Free Press*. Toujours rien.

Le psychiatre interviewé dans le numéro de la veille se nommait Kornecki. Je cherchai son numéro dans l'annuaire et l'appelai à son cabinet, situé dans le building de la National Bank. Je m'attendais à tomber sur une secrétaire, mais je l'eus directement au bout du fil.

— Je voudrais vous parler de quelqu'un que je connais, lui dis-je.

— Quelqu'un que vous connaissez... Je vois.

Il parlait d'une voix feutrée, comme dans une cathédrale.

— Ce n'est pas moi, précisai-je. J'ai une série de névroses d'un genre totalement différent.

— Le prix de ma consultation est de cent dollars les quarante minutes.

— J'en prends pour vingt-cinq dollars.

— Non, la durée de la séance est de quarante minutes. J'ai un patient qui s'est décommandé à onze heures. Voulez-vous que je demande à ma secrétaire de vous inscrire lorsqu'elle reviendra de sa pause-café ?

Je répondis par l'affirmative, lui donnai mon nom et raccrochai avant d'avoir cédé à la tentation de lui dire qu'il aurait dû se faire banquier. Les cent dollars allèrent grossir ma note de frais.

La salle d'attente de Kornecki faisait une fois et demi la surface de mon bureau. Une rouquine assise à un comptoir en forme de haricot m'adressa un sourire pincé. Ayant trouvé mon nom dans son cahier de rendez-vous, elle appuya sur un bouton donnant accès au saint des saints. Murs vert pastel et moquette bleue, divan vert foncé, vaste bureau à dessus de verre supportant un simple téléphone, le cabinet donnait sur le centre ville grâce à une fenêtre dont les doubles vitrages amortissaient les bruits de la circulation. Derrière le bureau, un homme d'environ mon âge, vêtu d'un costume bleu à fines rayures et portant des lunettes à monture métallique, m'observait avec un sourire

qui révélait plusieurs milliers de dollars de travaux dentaires. Ses cheveux sable étaient coupés court, avec une frange qui lui barrait le front.

Nous échangeâmes une poignée de mains et je m'installai dans le fauteuil du client, un machin à piédestal recouvert d'un vinyle vert assorti au divan. Je lui demandai si je pouvais fumer. Il me dit de faire comme chez moi et m'indiqua un cendrier cylindrique. J'allumai ma cigarette et lui exposai les antécédents de Santine sans prononcer son nom. Kornecki écouta.

— Ce type est-il capable de violence envers des femmes inconnues ? conclus-je.

Il sourit.

— Nous le sommes tous, monsieur Walker. C'est notre unique avantage, à nous autres hommes. Vous pensez que votre protégé est l'étrangleur, c'est bien cela ?

— Apparemment, j'étais absent le jour où l'on a enseigné la subtilité.

— Oh ! vous avez été subtil, rassurez-vous. Mais vous n'imaginez pas le nombre de gens qui sont venus me voir, depuis la parution de cet article, pour être bien sûrs que leur oncle, leur cousin ou leur meilleur ami n'était pas l'assassin. L'hostilité entre les sexes n'est pas une nouveauté, mais la situation s'est encore aggravée ces dernières années. Cependant, d'après ce que vous me dites, je ne pense pas que vous ayez de souci à vous faire.

Cette voix ample et sonore qui montait de son étroite poitrine vous donnait envie de tourner la tête pour voir qui parlait. J'attendis, sans cesser de fumer.

— La poudre est bien là, reprit-il, mais il lui faut une étincelle. Si votre homme s'était mis dans l'idée d'assassiner des femmes, sa seconde épouse aurait été sa première victime. Il ne se serait pas contenté de la battre. Ma théorie personnelle est que l'étrangleur a subi dans le passé un préjudice – réel ou imaginaire – de la part d'une femme, préjudice qui s'est récemment reproduit, soit sous la forme d'un acte de même nature commis par une autre femme, soit parce qu'il a de nouveau rencontré cette même femme.

— Quel genre de préjudice ?

— Ça peut être n'importe quoi. La domination d'ordre sexuel est la pire des humiliations, car elle entraîne la perte de sa propre estime. Peut-être travaillait-elle pour gagner sa vie, mais on peut également supposer qu'il assimile toutes les femmes qui travaillent à cette dominatrice particulière. Les autres ne sont que des substituts ; il n'a pas le courage de frapper la véritable source de sa frustration.

— Supposez qu'il ait rencontré par hasard sa mère, quelque chose comme ça ?

Il secoua négativement la tête.

— C'est de l'histoire trop ancienne. Contrairement à la plupart de mes confrères, je n'accorde pas tant d'importance à la prime enfance. La dynamite usée n'explose pas si facilement.

— Vous m'avez été d'une grande aide, lui dis-je.

Et nous discutâmes sport et politique jusqu'à ce que j'en aie pour mes cent dollars.

De là, je me rendis au *News* de Détroit où Barry Stackpole avait son microscopique bureau. Il m'accueillit avec le sourire de guingois que lui avait laissé l'opération du cerveau qu'il avait subie après qu'un mauvais coucheur eut tenté de le faire sauter dans sa voiture. Il m'indiqua une pile de documents sur sa table. L'unique siège du réduit – à part le sien – étant occupé par une autre pile de papiers, je m'assis sur l'une des antiques caisses de bourbon qui lui servaient de classeurs et je feuilletai les dossiers. Ils étaient arrivés le matin même, expédiés par l'agence de Des Moines et par l'*Express*, et il n'y avait rien d'intéressant pour moi. Santine avait occupé six emplois au cours de ses deux dernières années dans l'Iowa, des boulots de coursier qui ne requéraient pas une intelligence particulière. Sa première femme avait demandé le divorce pour incompatibilité d'humeur et il n'avait pas contesté l'action judiciaire. Sa seconde épouse, elle, avait déposé la même requête pour « extrême cruauté ». Les compte-rendus de ce procès-là étaient moches mais n'avaient rien d'exceptionnel. Le téléphone sonna pendant que je parcourais de nouveau les documents. Barry décrocha, aboya son nom, écouta et me tendit le combiné.

— J'avais laissé ton numéro à mon service de messages téléphoniques, expliquai-je.

J'entendis à l'autre bout du fil la voix de Constantin Xanthes :

— Espèce de salopard, vous aviez promis de m'appeler avant de prévenir la police !

Je me redressai.

— Reprenez depuis le début.

— Joseph vient de m'appeler du quartier général de la police. On l'a arrêté pour les crimes de l'étrangleur.

Je retrouvai Xanthes dans les locaux de la brigade criminelle. Il portait le même costume bleu clair – ou un tout pareil – et son visage était pâle sous la pigmentation olivâtre.

— Ils sont en train de l'interroger, dit-il avec raideur. Mon avocat est avec lui.

— Je n'ai pas prévenu les flics.

Je parlai à voix basse, car la pièce grouillait d'uniformes et de policiers en bras de chemise qui bavardaient au téléphone ou

échangeaient des anecdotes criminelles devant le distributeur d'eau réfrigérée.

— Je sais. À mon arrivée, l'inspecteur DeLong m'a expliqué que Joseph était tombé dans je ne sais quel piège.

À cet instant, DeLong entra dans la salle de garde, venant du couloir qui menait à la salle d'interrogatoire. Il avait tombé la veste et sa chemise collait, transparente, à son étroite poitrine. Quand il me vit, ses yeux flamboyèrent.

— Vous m'avez dit que vous représentiez la famille d'une *victime* !

— C'est vous qui l'avez dit, pas moi, rectifiai-je. C'est quoi, cette histoire de piège ?

Il sourit jusqu'aux molaires.

— C'est le genre de truc qu'on essaie, dans des cas comme celui-là, quand tout le reste a échoué. Quelquefois, ça marche. Nous avons eu un autre meurtre hier soir.

Mon estomac coula à pic.

— On n'en a pas parlé aux informations.

— Nous avons gardé le secret. Le corps était coincé dans un fossé, du côté de Schoolcraft. Quand on a reçu l'appel, on a embarqué discrètement le cadavre à la morgue – la femme était professeur à Redford High – et on a collé à la place un mannequin de grand magasin. Ces dingues aiment la publicité ; si on ne parle pas de leur crime, ils peuvent être tentés de vérifier que le corps est toujours là. Et voilà comment, à midi et demi, Santine descend le talus pour jeter un coup d'œil dans le fossé, sur quoi trois agents de police émergent des buissons et lui vrillent les oreilles avec leurs revolvers de service.

— Pas très concluant, dis-je.

— Et des aveux complets, ça vous paraît assez concluant ?

Xanthes vacilla. Je le retins par le bras, sans cesser de regarder DeLong.

— Il est en train de se confesser à un magnétophone, dit-il en se servant un gobelet d'eau fraîche. Il connaît chacun des cinq meurtres dans les moindres détails, y compris le coup de poing sur la joue.

— Je voudrais le voir, dit Xanthes.

Il était encore pâle, mais il n'avait plus besoin de mon aide pour se tenir debout.

— Dans deux heures, pas avant.

— J'attendrai.

L'inspecteur haussa les épaules et repartit par où il était venu, balançant au passage son gobelet froissé dans une corbeille métallique qui en débordait déjà.

— Ce n'est pas lui qui a fait ça, dit Xanthes.

— Je pense que si, dis-je en faisant sauter une Winston sur le dos de ma main. Votre femme est-elle chez vous ?

Il tressaillit légèrement.

— Grâce ? Elle est partie acheter des fournitures à Southfield. J'ai essayé de la joindre quand la police m'a appelé, mais elle n'était pas là.

— Je me demande si je pourrais jeter un œil dans son studio.

— Pourquoi ?

— Je vous le dirai dans la voiture. – Et, comme il hésitait : – C'est toujours mieux que de poireauter ici.

Il acquiesça. Une fois dans ma bagnole, je dis :

— Votre père était fier de son héritage grec, n'est-ce pas ?

— Farouchement. Il était tailleur de pierres, au pays, et il était bâti comme un Hercule. Il m'a enseigné l'importance d'être un homme et le caractère sacré de la condition de femme. C'est pourquoi je ne comprends pas...

Il secoua la tête, regardant le paysage défiler par sa vitre.

— Moi si. Quand un homme – un garçon à qui on a répété toute sa vie que le mâle doit être fort – se laisse manipuler par une femme, ça le perturbe profondément. S'il est astucieux, il mettra de la distance entre lui et la femme en question. S'il est faible, il reviendra et ça recommencera comme avant. Et s'il se trouve que cette femme est mariée à son demi-frère, qu'il vénère...

Je m'interrompis, sentant sur moi le regard de ses petits yeux de silex.

— Qui vous a raconté ça ?

— Votre épouse, d'une part. Vous, d'autre part. Le reste m'a été suggéré par un psychiatre de la ville. Le féminisme a changé la vie de presque tout le monde, sauf des femmes qui ont tout à perdre à suivre le mouvement. Votre épouse vous trompe depuis des années.

— menteur !

Il s'élança sur moi. Je braquai à mort et négociai un virage sur les chapeaux de roue, projetant violemment Xanthes contre la portière du passager. Une grosse Mercury qui nous suivait de près klaxonna rageusement et nous dépassa à toute allure. Xanthes avait le souffle court, le regard noir.

— Hier, dis-je, elle m'a racolé comme une pro. – Je redressai la barre. Nous pénétrions maintenant dans Greektown. – Je pense qu'elle se livre à ce genre d'activité depuis longtemps. Je pense que Joseph, à l'époque où il habitait chez vous, s'en est aperçu et l'a menacée de tout vous révéler. Fier comme vous l'êtes, vous auriez demandé le divorce et votre femme aurait été obligée de travailler pour subvenir à ses besoins et à ceux de vos enfants. Elle a donc soudoyé Joseph avec la seule chose qu'elle avait à lui offrir... Elle est encore séduisante mais, en ce temps-là, elle devait être carrément époustouflante. Dans sa faiblesse, Joseph a accepté le « prix du

silence » ; à partir de ce moment-là, elle avait un moyen de pression sur lui. Pour mettre tous les atouts de son côté, elle a inventé des histoires sur le comportement incorrigible de votre demi-frère, afin que vous ne le croyiez pas si jamais il vous avouait tout. Finalement, il a cherché son salut dans la fuite. Mais cette expérience l'avait dégoûté de lui-même et, depuis lors, ses relations avec les femmes en ont été perverties.

« Avec le temps, il aurait peut-être pu s'en remettre, mais il a commis l'erreur de revenir. Et là, en revoyant votre femme, il a perdu les pédales. À son arrivée chez vous, il était Joe Santine ; en repartant, il était l'Étrangleur de Cinq heures, prenant pour victimes des femmes WASP apparemment indépendantes comme Grâce. Qui lui a appris à se servir de ses poings ?

— Notre père, sans doute. Il m'a enseigné la boxe, à moi aussi. Savoir se défendre, pour lui, ça faisait partie de l'éducation d'un homme.

Sa voix était aussi morte que les feuilles de l'année dernière.

Je m'engageai dans son allée privée et il descendit de voiture avec des mouvements très lents. Dans la maison, il s'arrêta devant la porte verrouillée du studio de sa femme. Je lui demandai s'il avait une clef.

— Non. Je ne suis jamais entré dans cette pièce.

— Elle ne me l'a jamais proposé et je respecte son intimité.

Pas moi. Je crochetai la serrure avec ma carte de détective privé et nous entrâmes dans la salle des trophées de Grâce Xanthes.

C'était une ancienne chambre à coucher, mais la maîtresse des lieux avait installé des étagères métalliques fonctionnelles, un four à céramique et une longue table de bibliothèque sur laquelle trônait une sellette supportant une masse d'argile rouge qui commençait à prendre la forme d'un homme nu. Sur les étagères étaient alignées des études de nus masculins, hautes de trente à quarante-cinq centimètres, figées dans diverses poses héroïques. Tous les modèles étaient du même type : athlétiques et larges d'épaules, physiquement imposants – toutes choses que n'était pas le mari de l'artiste. Xanthes fit le tour de la pièce, dans une sorte d'hébétude, contemplant tour à tour chacune des statuette. De toute évidence, il en reconnaissait certaines. Contrairement à lui, je n'identifiai pas tout de suite Joseph. Le jeune homme s'était étoffé depuis l'âge de dix-sept ans.

Je rendis à Xanthes les deux tiers de son avance de trois jours, frais déduits, malgré son insistance pour que je garde le tout. Quelques semaines plus tard, des psychiatres assermentés déclarèrent Joe Santine mentalement irresponsable avant de l'envoyer se faire soigner au Centre Hospitalier d'État de Ypsilanti. Et ça fait des mois que je n'ai pas pris un bol de soupe à l'œuf et au citron ni une tranche

de fête.

Greektown
Traduction de Gérard de Chergé

© 1983, Davis Publications.

À TRAVERS LE MIROIR

par KENNETH GAVRELL

John Stacy se retourna dans le lit de sa chambre d'hôtel, regarda par la fenêtre, et crut qu'il avait perdu la tête. À travers la vaste baie vitrée il vit un océan bleu, une plage s'étendant en longueur, et des silhouettes miniatures en maillot. De hauts cocotiers se balançaient sous l'effet de la brise, telles des guis en état d'ivresse. Une rangée d'hôtels ou d'immeubles atteignaient presque l'horizon.

Lorsqu'il s'était endormi la veille au soir, il avait contemplé dehors les toits agglutinés d'Athènes et les hauteurs illuminées du Lycabette.

Il se leva du lit brusquement et courut à la baie vitrée. Il passa la main dessus, pour s'assurer sottement que ce fût bien du verre, du verre banal, transparent. Le spectacle de la plage tropicale s'offrait à ses yeux incrédules.

Stacy fit volte-face et regarda la chambre. Celle-ci paraissait à peu près identique à celle de la veille, mais pas tout à fait. La salle de bains semblait être passée de l'autre côté de l'entrée. Et le dessus-de-lit n'était-il pas vert hier soir ? À présent, il était saumon. Un étourdissement soudain le força à s'asseoir lourdement sur le lit.

C'est un rêve, se répétait-il. Un de ces rêves qui paraissent plus réels que la réalité.

Mais il savait bien qu'il ne s'agissait pas d'un rêve.

Je suis devenu fou. L'idée qu'un homme comme lui perde tout d'un coup la tête lui semblait plus folle que ce qui lui arrivait.

J'ai lu des histoires comme ça. L'amnésie. J'ai oublié une partie de ma vie. Mais pourquoi souffrirais-je d'amnésie ? Non, je n'y crois pas.

La chambre avait fini de tourner. Stacy décrocha le téléphone à côté du lit.

— Ici le standard, fit une voix de femme. Vous désirez ?

— Je suis à quel hôtel ? s'enquit Stacy.

— Je vous demande pardon ?

— Je sais que ça paraît insensé. Mais dites-moi simplement quel est le nom de cet hôtel.

— Eh bien, le *Waverly*.

Jusqu'ici, parfait.

— Quel *Waverly* ?

— L'*Islands Waverly*.

— Où sommes-nous ?

— Monsieur ?

— Quel lieu ? Quel pays ?

— Porto Rico, évidemment. (Elle marqua une pause.) Vous voulez que je fasse monter un médecin ?

La pièce tanguait derechef.

— Nous ne sommes pas en Grèce ?

— C'est une blague, ou quoi ? répliqua la fille au standard. Malheureusement je suis très occupée, monsieur.

Stacy s'emporta.

— Vous êtes peut-être occupée, mais c'est moi qui suis en train de devenir fou !

Il raccrocha brutalement.

Quelle quantité d'ouzo ai-je donc ingurgitée hier soir ? Trop. Mais pas suffisamment pour en arriver là...

Il était vêtu de son pyjama. Ses vêtements étaient suspendus à des cintres. Sa valise ouverte était posée sur une table basse. Toutes ses affaires à l'intérieur étaient rangées aussi soigneusement que d'habitude.

Stacy se leva et alla dans la salle de bains. Apparemment elle n'avait pas été utilisée. Son nécessaire de rasage n'était pas sous la glace, là où il le mettait d'ordinaire. Il le retrouva dans sa valise.

S'il restait plus longtemps dans cette chambre, il allait devenir fou pour de bon. Il ôta ses vêtements des cintres et s'habilla rapidement. Dans la poche droite de son pantalon il découvrit la clef de sa chambre : 816. Ses cigarettes étaient toujours dans la poche de sa chemise et il en sortit une avec des doigts tremblants. Puis il ouvrit la porte et suivit le couloir moquette jusqu'aux ascenseurs.

Il y avait deux employés de service à la réception dans le spacieux hall d'entrée. L'un d'eux demanda à Stacy s'il pouvait lui être utile.

— J'occupe la chambre 816. (Stacy lui montra la clef.)

— Oui, monsieur, fit le réceptionniste, dans l'expectative.

— Je... je voudrais savoir à quelle heure je suis arrivé à l'hôtel. (Le réceptionniste le regarda sans piper.) J'ai besoin de ce renseignement pour ma société. Je voyage pour affaires, ajouta Stacy sans conviction.

— Oui, monsieur, lâcha le réceptionniste, perplexe. Je vais chercher la fiche. (Il retrouva celle-ci rapidement.) Vous êtes arrivé à l'hôtel à 9 heures du matin, monsieur.

— Quelle date ?

Les sourcils du réceptionniste lui mangeaient le front.

— Nous sommes aujourd'hui le 16.

Le 16, ça collait : hier c'était le 15 août à Athènes.

Stacy regarda sa montre, sur laquelle il lut midi vingt. Il jeta un coup d'oeil à la pendule murale en face de la réception. Elle indiquait midi vingt-deux.

— À quel nom est la chambre ? demanda-t-il au réceptionniste.

— John Stacy. (Le réceptionniste tourna la fiche pour permettre à Stacy de la lire.) Ce n'est pas votre nom ?

— Si, c'est mon nom, répondit Stacy. Mais ce n'est pas mon écriture.

— Je crois que nous ferions mieux de..., commença le réceptionniste, mais Stacy l'interrompit.

— Ecoutez, est-ce vous qui m'avez fait remplir ma fiche ?

— Non, monsieur, j'ai pris mon service à midi. (Il désigna l'autre employé d'un signe de tête.) Et lui aussi.

— Sauriez-vous qui était à la réception à 9 heures du matin ?

Le réceptionniste étudia la fiche.

— Ça me paraît être José. Il n'est pas de service pour le moment. Pourriez-vous me dire de quoi il s'agit ?

— Il faut que je parle à ce José, dit Stacy.

— Je pense qu'il faut d'abord que vous parliez au chef, répliqua l'employé.

Mais parler au chef s'avéra totalement inutile. Celui-ci refusa de communiquer le numéro de téléphone ou l'adresse de l'autre employé sans bonne raison, et Stacy ne voulut pas lui faire part de ses raisons, tant il craignait ce qu'on risquait de penser de son histoire. Il quitta la réception et erra dans le hall parmi les touristes jusqu'à ce qu'il trouve un restaurant qui s'appelait le *Coconut Café*. Il s'assit à une table à côté d'une plante en pot et commanda du café et des toasts, seules choses qu'il se sentît capable de digérer. Lorsqu'il chercha son portefeuille, il s'aperçut qu'il avait disparu. Son passeport et ses chèques de voyage avaient eux aussi disparu. Il était tellement tourneboulé qu'il n'avait pas encore songé à vérifier s'il les avait sur lui. Il avait en revanche une poignée de petites coupures d'argent américain dans la poche de son pantalon. Il régla son petit déjeuner en se servant de l'une d'elles.

Stacy sirota son café, mais se trouva incapable d'avaler la moindre bouchée de toast. Il fallait qu'il aille à la police.

Cinq minutes plus tard, il se fraya un chemin à travers le hall, passa devant la réception, et se dirigea vers ce qui lui semblait être l'entrée principale. Il n'avait encore jamais mis les pieds à Porto Rico. La moitié des gens qu'il croisait parlaient espagnol. Stacy avait été élevé à New York dans les années quarante et cinquante, et s'était frotté à l'espagnol durant deux années de lycée. Il ne comprenait pratiquement rien de ce qu'il entendait.

Il franchit l'entrée comme un homme qui se trouve dans un état second – mais, en fait, c'était bien le cas —, et vit les pelouses vertes, les écriteaux en espagnol, ainsi qu'une longue allée d'accès incurvée. Une file de taxis attendaient sur la droite. Stacy se dirigea vers celui de tête, mais un autre plus loin derrière se détacha de la file, dépassa

les autres en trombe et stoppa directement devant lui.

— Taxi, monsieur ?

Stacy ouvrit la portière arrière au milieu des cris des autres chauffeurs. Le chauffeur de son taxi, un costaud moustachu d'une trentaine d'années, adressa un bras d'honneur à ses détracteurs par la fenêtre.

— Je vous emmène où ?

— À la police... Au poste de police.

— Lequel ?

— Je n'en sais rien... Le poste principal.

— C'est à Hato Rey.

— Peu importe.

Le chauffeur de taxi descendit comme une flèche la longue allée qui menait à la rue. Il se retrouva bien vite au beau milieu d'une intense circulation. L'Américain vit un parc, une plage, des immeubles, un port de plaisance, des hôtels. Il entendit des klaxons assourdissants, des haut-parleurs diffusant de la musique de danse latino-américaine, des autoradios de tous les côtés. Le chauffeur avait la manie de foncer jusqu'aux feux rouges, puis de freiner à quelques centimètres de la voiture devant lui. En temps ordinaire Stacy se serait plaint d'une conduite pareille, mais aujourd'hui il encaissait tout, bêtement, sans rien dire.

Après qu'ils eurent roulé environ dix minutes sur une artère encombrée à quatre voies, la voiture commença d'émettre des bruits étranges. Puis il y eut une violente secousse, et le moteur cala. Le chauffeur jurait en espagnol. La voiture continua en roue libre avant de s'arrêter sur la file de droite près du trottoir. Le chauffeur descendit d'un bond et souleva le capot. Stacy l'entendit cogner dessous, tout en proférant un monologue ininterrompu sur un ton irrité. Il finit par approcher de la vitre de Stacy.

— Je n'arrive pas réparer, lâcha-t-il. Il va falloir que je téléphone pour que l'on vienne me dépanner.

Stacy mit pied à terre et glissa la main dans la poche de son pantalon.

— Laissez, reprit le chauffeur. Rien à payer. (Stacy hocha la tête et eut un pâle sourire.) Vous pouvez y aller à pied d'ici, suggéra le chauffeur. C'est à environ un kilomètre et demi, en continuant tout droit. Un grand bâtiment sur le côté droit. Vous n'avez qu'à demander.

Stacy se mit en chemin. Il faisait chaud et humide, et sa chemise était déjà trempée de sueur. Les trottoirs étaient étroits et couverts de poussière, les voitures le dépassaient en coup de vent avec une nonchalance meurtrière. Après avoir remonté deux pâtés de maisons, au moment où il traversait une intersection, une voiture fit brusquement demi-tour au coin de la rue et fonça droit sur lui. Stacy

hurla et essaya de bondir en arrière. La voiture le heurta à la jambe gauche et au bras droit, le projetant sur le trottoir. Elle repartit en trombe par la rue transversale et disparut en un clin d'œil à l'angle suivant.

Stacy tremblait de tous ses membres. Il se remit péniblement debout au bord du trottoir tandis que les passants s'attroupaient. Plusieurs lui demandaient en espagnol s'il allait bien. Il répondit qu'il pensait que ça allait. Bien que son bras et sa jambe lui fissent très mal, apparemment il n'avait rien de cassé.

Le pis était que la voiture avait semblé le prendre délibérément pour cible. Il n'arrivait pas à croire qu'il pût s'agir d'un accident – pas plus que le fait qu'il se fût couché à Athènes pour se réveiller à des milliers de kilomètres plus loin n'avait été un accident.

Un quart d'heure plus tard, après être passé devant un vaste centre commercial et un stade, il se retrouva devant un bureau de poste orné de drapeaux. Le dos de sa veste était imprégné de sueur. Le grand bâtiment suivant, lequel ressemblait à un fort monolithique percé de fentes en guise de fenêtres, devait être le commissariat de police. Son bras et sa jambe relançaient toujours.

Au début il crut que c'était un véhicule qui avait des ratés. Lorsqu'il comprit de quoi il s'agissait, l'écorce d'un arbre à deux pas de lui avait volé en éclats, lui entamant la joue. Le coup de feu suivant égratigna son bras déjà blessé, et Stacy se retrouva à plat ventre, le visage collé contre le trottoir. Une silhouette, qui traversait au milieu des voitures, courait vers lui. Stacy n'entrevoyait que le mouvement des jambes. Il voulut fuir, mais il était paralysé. Les pieds en mouvement s'immobilisèrent à côté de lui. Stacy entendit des cris et distingua d'autres silhouettes qui couraient. Il attendit, figé par la terreur.

— ¿ *Esta bien* ? fit une voix au-dessus de lui.

Stacy ne répondit pas. Une main lui toucha l'épaule, et il s'écarta violemment.

— Arrêtez, je vous prie !

— Ne vous énervez pas, reprit la voix. Ils sont partis. Ça va ?

— Quoi ?

Stacy leva les yeux vers le visage qui l'examinait. C'était le visage d'un homme d'une quarantaine d'années, assez bien physiquement. Le type avait l'air inquiet. Il tenait à la main un revolver noir.

— Ça va ? Est-ce qu'ils vous ont atteint ?

— J'ai seulement le bras égratigné, je crois. (En tremblant, Stacy se mit tant bien que mal en position assise.) Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Deux hommes ont tenté de vous abattre. Ils ont filé.

— De m'abattre ? répéta Stacy stupidement. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Bannon.

— Pourquoi êtes-vous armé ?

— Je suis détective privé.

— Vous m'avez sauvé la vie.

— Ce qui vous a sauvé la vie, c'est qu'ils ont tiré comme des pieds.

Laissez-moi regarder votre bras.

Péniblement, Stacy lui tendit le bras.

— Vous avez raison, dit Bannon. Rien qu'une lacération. Pouvez-vous vous lever ?

— Bien sûr, répondit Stacy. Je vis un cauchemar. Je n'en peux plus.

— Allons au commissariat. J'ai des amis là-bas. Je serais prêt à parier que cette histoire va les intéresser.

Carlos Bannon ne se rappelait pas avoir jamais vu un homme aussi secoué. Cela faisait une demi-heure que Stacy libérait sa peur et son exaspération refoulées (Bannon servant à l'occasion de traducteur), et les deux inspecteurs de la brigade criminelle à la droite de Bannon, lesquels avaient pratiquement tout entendu au cours de leur carrière, n'avaient jamais ouï pareille histoire. L'un d'eux, un lieutenant du nom de Romero, que Bannon connaissait depuis plusieurs années, arbora de bout en bout une expression qui aurait pu faire passer son scepticisme ordinaire, celui de tous les jours, pour le sourire de Julie Andrews. L'autre homme, un sergent maigre et nerveux à l'air dur, qui s'appelait Lopez, donnait l'impression d'être prêt à éclater de rire.

Ils avaient appris que l'Américain paniqué, guetté par l'embonpoint, qui se trouvait devant eux, était un représentant en matériel de bureau de quarante-quatre ans, originaire de New York. Il avait été marié une fois, était veuf, n'avait pas d'enfants. Et rien d'extraordinaire ne lui était jamais arrivé avant qu'il n'allât passer en Grèce deux semaines de vacances.

Il venait de relater comment Bannon lui avait « sauvé la vie ». Il y eut un silence.

— Ma foi, je suppose que c'est une affaire pour nous, finit par lâcher Romero. Tentative de meurtre. Vous êtes sûr que cette voiture a essayé de vous écraser ?

— Absolument.

— Quel était la marque du taxi que vous avez pris ? demanda Bannon.

— Je n'ai pas remarqué. J'étais trop secoué.

— De quel couleur était-il ?

— Bleu, je crois.

— Vous reconnaîtriez le chauffeur.

— Oui. Il fait partie de la bande, n'est-ce pas ?

— Ça en a tout l'air. Revenons à la partie conte de fée, dit Romero.

Pouvez-vous prouver que vous étiez à Athènes hier ?

— Vérifiez auprès du *Waverly* d'Athènes. J'étais là-bas, aucun doute à cet égard.

— Ainsi vous vous êtes endormi à 23 h à Athènes et vous vous êtes réveillé ici à midi le lendemain, à San Juan. À votre avis, vous avez été kidnappé par un OVNI ?

— Il doit y avoir environ un décalage de six heures entre ici et Athènes, répondit Stacy. Il faut prendre cela en compte. Avec des vols bien synchronisés, ils pouvaient réussir le coup.

— N'est-il pas plus simple de présumer que vous n'étiez pas à Athènes hier soir ? questionna Romero. Vous êtes peut-être allé à Athènes, mais ce n'était pas hier soir.

— J'ai toute ma tête, rétorqua Stacy. Et c'était bien hier soir : le 15 août.

— Alors comment expliquez-vous toute cette histoire ?

— Je n'en sais absolument rien. Je reconnais que c'est dingue. Pourquoi chercherait-on à m'abattre ?

— C'était la question que j'allais vous poser.

— Je n'ai jamais rien fait qui puisse expliquer ça. C'était mon premier voyage en Grèce. Et c'est la première fois que je me trouve à Porto Rico.

— Vous avez dit : « ils » m'ont emmené en avion à Porto Rico, intervint Bannon. Pourquoi « ils » ? De qui peut-il s'agir ?

— Je n'en ai aucune idée, répondit Stacy. Mais c'est ce qui a dû se passer.

— Et vous avez dormi durant tout le voyage ? reprit Romero.

— J'ai pu être drogué.

— Il a fallu que vous passiez la douane. Plus d'une fois.

— Ils ont peut-être des contacts à la douane... ils ont peut-être fait croire que j'étais malade. Bon Dieu, comment savoir ? Il y a toutes sortes de drogues, lesquelles ont tous les effets possibles et imaginables. Ils ont réussi leur coup, c'est tout ce que je sais.

— Avez-vous déjà fait une psychanalyse ? insista Romero impitoyablement.

— Non, non, non. Ecoutez, il ne s'agit pas d'un cas classique de paranoïa, bien que ça y ressemble beaucoup.

— On pourra vérifier bon nombre de ces éléments, intervint Bannon derechef. J'aimerais me rendre utile. Je vais aller à l'aéroport et au *Waverly*. Quant à vous, demandez à la police grecque de se renseigner au *Waverly* et à l'aéroport d'Athènes.

Romero se tourna de nouveau vers Stacy.

— Je veux que vous tentiez d'identifier le chauffeur de taxi dans notre album de famille.

— Entendu.

— J'ai bien vu l'un des hommes qui lui ont tiré dessus, dit Bannon. Je vais examiner les photos anthropométriques avec lui.

— D'accord, commençons par là, acquiesça Romero. C'est la tentative de meurtre qui m'intéresse. Je vous laisse la partie Mille et Une Nuits.

— Comment séparer les deux choses ? demanda Bannon.

John Stacy se leva de la chaise en bois inconfortable.

— Ce n'est pas très amusant de constater qu'on vous prend pour un fou, dit-il.

— Ça vaut mieux que de le croire soi-même, observa Bannon.

— Je n'ai en poche que quelques dollars. Comme je vous l'ai dit, on m'a pris mon portefeuille et mes chèques de voyage.

— Je suppose qu'on pourra vous remplacer les chèques de voyage. Et si vous appeliez votre société dans le New Jersey pour qu'ils vous dépannent ?

— Je peux essayer.

— En attendant nous allons vous garder en détention préventive, dit le lieutenant Romero. Aux frais du Commonwealth.

À la fin de l'après-midi ils avaient renoncé à retrouver le chauffeur de taxi et le flingueur dans le fichier de l'identité judiciaire.

— Ce n'était pas un vrai chauffeur de taxi, conclut Romero. Un vrai chauffeur de taxi n'aurait jamais couru ce risque.

Il dit à Lopez de conduire Stacy dans un hôtel de Santurce et de le faire surveiller par deux hommes vingt-quatre heures sur vingt-quatre, huit heures d'affilée à tour de rôle. La police d'Athènes avait déjà été alertée, mais elle ne pouvait pas explorer les pistes avant un certain temps.

— Quel est ton sentiment ? demanda Romero à Bannon quand ils virent Stacy s'éloigner entre Lopez et un flic en uniforme.

— J'ai assisté à la tentative de meurtre. Je sais qu'il n'est pas fou.

— Pourquoi l'emmener à Porto Rico pour le tuer ? Il n'est jamais venu ici. Il n'a absolument aucun ami ici, pas la moindre relation.

— Peut-être avaient-ils seulement dans l'idée de l'éloigner de Grèce.

— Trop subtil, trop bien cogité..., si tout ça est vrai.

— À supposer que les gens qui l'ont kidnappé soient ceux qui ont essayé de le tuer, alors la grande question, c'est de savoir pourquoi ils ne l'ont pas fait pendant qu'il est resté entre leurs mains douze ou treize heures.

— Tout cela est incompréhensible, commenta Romero.

— Oh, il y a certainement de bonnes raisons, répartit Bannon. À nous de les trouver.

Bannon avait dans la poche de sa veste une des photos Polaroid que Stacy avait laissé la police prendre de lui au commissariat. Mais l'homme auquel il voulait la montrer ne reprenait pas son service au *Waverly* avant quatre heures le lendemain matin. Il était à présent environ cinq heures de l'après-midi. Bannon demanda à parler à la personne responsable.

— Malheureusement cela m'est impossible sans une raison valable, répondit le réceptionniste.

— Un client de cet hôtel a été l'objet d'une tentative de meurtre. Si vous ne me croyez pas, vous pouvez appeler le lieutenant Romero à la Brigade criminelle à Hato Rey. Est-ce que la direction apprécierait que les journaux parlent de votre hôtel ?

— Attendez ici, dit l'employé. (Il sortit de derrière le comptoir et disparut par une porte dans le couloir. Il fut de retour quelques minutes plus tard.) Entrez là.

Bannon pénétra dans le bureau. Le responsable était un grand Américain entre trente-cinq et quarante ans, vêtu d'un costume bleu. Il perdait ses cheveux, mais autrement il avait l'air fort soigné. Il fit signe à Bannon de s'asseoir sur une chaise devant son bureau.

— J'ai cru comprendre que vous étiez détective privé.

Bannon lui donna sa carte. L'autre l'examina attentivement.

— Nom peu banal, observa-t-il. Père américain ?

— Et une mère originaire de Salinas, précisa Bannon pour compléter sa généalogie.

— Quelle est donc cette histoire ? Un de nos clients aurait été victime d'un... incident ?

— De deux incidents à vrai dire. Vous souvenez-vous d'avoir vu ce visage ?

Bannon lui tendit la photo Polaroid par-delà le bureau. Cette fois-ci aucun examen prolongé ne fut nécessaire.

— J'ai parlé à cet homme il y a seulement quelques heures. Il m'a demandé quelque chose d'insensé, il voulait l'adresse personnelle du réceptionniste qui lui avait fait remplir sa fiche.

— Moi aussi je désirerais cette adresse.

— Normalement nous ne...

— Vous pouvez appeler le lieutenant Romero à la Brigade criminelle si vous voulez, ajouta Bannon. Je travaille avec lui sur cette affaire.

— Je vais vous donner l'adresse.

José Torres habitait à Miramar un immeuble qui n'était ni vieux ni neuf, ni luxueux ni HLM. Bannon dut appuyer plusieurs fois sur l'interphone avant d'obtenir une réponse. Une voix d'homme ensommeillé et très agacée demanda qui était là.

— *Policía*, annonce Bannon. *Tenemos que hablar con usted, Sr. Torres.*

— *¿ Cómo ? ¿ Sobre qué ?*

— Au sujet de quelqu'un à qui vous avez fait remplir une fiche d'arrivée à l'hôtel ce matin.

— Ça va prendre longtemps ?

— Pas très longtemps, répondit Bannon.

Un « *Está bien* » marmonné à contrecœur, suivi du bourdonnement grinçant du loquet de la porte. Bannon s'engouffra dans un hall d'entrée carrelé et orné d'une plante dont la tige était cassée, puis prit l'ascenseur pour monter au quatrième étage. Un homme en maillot de corps et bermuda se tenait sur le seuil d'une porte ouverte.

— C'est vous la police ?

— Oui.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il ne demanda pas à voir de pièce d'identité, et Bannon ne lui en montra pas. Au lieu de quoi il exhiba la photo de John Stacy.

— Est-ce que cet homme vous dit quelque chose ?

Torres, dans les vapes et qui aurait bien eu besoin d'un coup de rasoir, examina le cliché.

— Non. Je ne l'ai jamais vu de ma vie.

— Vous lui avez donné la chambre 816 vers neuf heures ce matin.

— Absolument pas. Comment s'appelle-t-il ?

— John Stacy.

Une expression perplexe passa sur le visage mal rasé de Torres.

— Je me souviens de ce nom. Mais je n'ai jamais vu ce type.

— Le Stacy qui s'est présenté à vous, à quoi ressemblait-il ?

— Bon sang, je ne me rappelle pas. Il y a pas mal d'allées et venues à la réception.

— Mais vous êtes certain que ce n'était pas cet homme ?

Torres regarda de nouveau la photo.

— Je n'ai jamais vu cet homme de ma vie, répéta-t-il.

L'aéroport international d'Isla Verde est un lieu surchauffé, bruyant, grouillant de monde, à presque n'importe quelle heure de la journée, mais c'était pis que d'habitude lorsque Bannon y arriva, d'une part en raison des gros travaux qu'on y faisait et d'autre part à cause de deux jumbo-jets en provenance de New York qui venaient d'atterrir.

Il dut se garer tout au bout de l'énorme parking et éviter les voitures pendant dix minutes avant de pouvoir gravir la rampe en planches provisoire qui menait aux comptoirs des lignes aériennes. Il lui fallut encore vingt minutes pour apprendre qu'un vol de la Pan Am était arrivé de Madrid à sept heures cinquante-cinq ce matin-là, et

environ quarante minutes supplémentaires, ainsi qu'un coup de fil passé au commissariat, pour convaincre Pan Am d'examiner leur liste de passagers à la recherche d'un certain John Stacy. Mais ils le trouvèrent.

Apparemment Stacy avait bien pris ce vol. Ce qu'il fallait à Bannon à présent, c'était quelqu'un qui ait *vu* Stacy. Comme il s'y attendait, aucun membre de l'équipage n'était à l'aéroport, aussi se dirigea-t-il vers l'aile du bâtiment abritant les services de Douane et d'Immigration. Personne non plus n'était de service à huit heures ce matin-là, mais Bannon réussit à obtenir les numéros de téléphone des sept hommes qui avaient inspecté les bagages de ce vol. On lui permit même d'utiliser un téléphone. Trois des quatre premiers sur la liste étaient chez eux, et Bannon prit rendez-vous avec eux pour après le repas. Puis il alla dîner.

D'après l'expérience de Bannon, une règle perverse de l'enquête d'un détective privé voulait que, sur sept éventualités, ce fût généralement la dernière qui fût la bonne. Cette fois-ci la règle fut enfreinte : le premier homme auquel il parla à sept heures trente ce soir-là se rappelait John Stacy. C'était un gros court sur pattes, comique, myope, du nom de McDonough, qui habitait une petite maison à Villa Nevares avec une femme également boulotte et une flopée d'enfants. Il eut à peine besoin de regarder la photo.

— Bien sûr que je me souviens de lui. Il était soûl. Il avait du mal à garder les yeux ouverts. Il y avait deux autres types qui l'aidaient à se tenir debout. C'était marrant.

— Vous êtes sûr qu'il était soûl ?

— C'est ce qu'ils m'ont dit. Beaucoup de gens ne sont pas frais après avoir pris l'avion. Surtout ceux qui ont peur de le prendre.

— Vous rappelez-vous de quoi avaient l'air les deux autres types ?

— Ils n'avaient rien de particulier. Je n'ai pas vraiment fait attention.

— Étaient-ils portoricains ?

— Je crois. A vrai dire, je n'ai regardé que le poivrot.

— Vous rappelez-vous quoi que ce soit d'autre au sujet de ces deux hommes ?

— Je crois qu'ils avaient tous les deux une moustache. (Il partit d'un petit rire.) Ils avaient les mains bien occupées.

— Vous ne vous souviendriez pas de leurs noms par hasard ? demanda Bannon.

— Je suis chargé des bagages, pas des passeports. Dites donc, qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ?

— On a essayé d'assassiner votre rigolo cet après-midi. Si d'aventure vous vous rappeliez autre chose sur eux, je vous prierais de me passer un coup de fil.

Bannon lui donna par écrit son numéro personnel ainsi que son numéro professionnel avant de prendre congé.

Dès qu'il fut de retour chez lui, Bannon téléphona au commissariat. Romero était sur le point de partir pour son domicile.

— Nous attendons toujours des nouvelles de la police grecque, dit-il. Ils doivent m'appeler dès qu'ils sauront quelque chose.

— Ma foi, je serai chez moi toute la nuit. Tu connais le numéro.

Lorsque Romero le rappela à onze heures trente, Bannon attaqua tout juste son troisième Palo Viejo *on the rocks*.

— Les renseignements sont arrivés de Grèce il y a quelques minutes. Stacy était bien au *Waverly* d'Athènes hier soir. Quand il est parti, sa note était réglée. Son nom se trouve également sur la liste des passagers d'un jet d'*Olympic Airlines* qui a quitté la Grèce pour Madrid à 1 h 55 du matin. Comme il l'a dit, il y a un décalage de six heures. Tout concorde.

— J'irai lui reparler demain matin, observa Bannon.

— Il doit sûrement savoir quelque chose qui pourrait nous aider.

— Qui pourrait l'aider, tu veux dire, corrigea Romero.

Bannon se réveilla à huit heures. Il téléphona à sa secrétaire pour dire qu'il ne se rendrait pas au bureau. Puis il sortit sa Toyota du parking et alla à Santurce. L'Américain parut heureux de le voir.

— Tout va bien ? s'enquit Bannon.

— Oui, sauf que le seul endroit où je sois un peu seul, c'est la salle de bains.

— Ça vaut mieux que la solitude de la mort. La police a corroboré votre histoire. Apparemment vous avez bien été kidnappé entre Athènes et San Juan. Il semblerait que vous ayez été drogué. La drogue en question donnait l'impression aux gens que vous étiez ivre. Maintenant, ce qu'il faut savoir, c'est pourquoi ils se sont donné tant de mal et ont dépensé tant d'argent pour vous amener ici.

L'Américain écarta les bras.

— Ce qui m'intéresse, poursuivit Bannon, c'est qu'ils vous ont pris votre passeport, vos chèques de voyage et votre portefeuille, quand ils vous ont abandonné au *Waverly*. Bref, toutes vos pièces d'identité. Puis ils ont tenté très vite, à deux reprises, de vous abattre dès que vous avez quitté l'hôtel. Le temps semble avoir été un facteur important. Je pense qu'ils voulaient vous assassiner avant que vous ne puissiez entrer en contact avec la police ou remplacer vos pièces d'identité.

— Je suis toujours dans le noir, observa Stacy.

— Abordons le problème sous un autre angle, suggéra Bannon. Vous êtes absolument certain que personne n'a de raison de vous faire assassiner. C'est-à-dire que rien dans votre passé ne peut expliquer ce

qui se passe. Mais supposons que leurs tentatives d'assassinat n'aient rien à voir avec votre passé. Tout cela n'aurait de rapport qu'avec eux et leurs plans.

— Mais pourquoi me choisir, moi ?

— J'ai une théorie, répondit Bannon. Parfois au petit matin, mes ondes alpha sont en ébullition. Pas assez souvent. Or, hier soir Je me suis demandé si votre chauffeur de taxi n'était pas grec.

— Il parlait espagnol, dit Stacy.

— C'était peut-être un Grec vivant à Porto Rico. Il est même peut-être ici depuis un certain temps. Vous connaissez l'espagnol ?

— Affreusement mal.

— Il arrive que les Grecs et les Portoricains se ressemblent passablement.

— J'ai remarqué.

— Supposons qu'il soit grec et que les hommes qui vous ont kidnappé soient également grecs, expliqua Bannon. L'inspecteur des Douanes ne m'a pas bien éclairé sur ce point-là, mais il se peut que je ne l'aie pas orienté dans la bonne direction.

— Et à quoi tout cela nous mène-t-il ? demanda Stacy.

— Je vais examiner la liste des passagers de votre vol pour voir s'il n'y aurait pas de noms grecs. Ensuite je vais feuilleter le bon vieil annuaire.

— Et après ?

— Et après, le lieutenant Romero va demander à Interpol de pousser les investigations à Athènes.

Il y eut une réponse de la part d'Interpol en fin d'après-midi. Laquelle confirma ce que Bannon avait subodoré. Deux des trois noms grecs sur la liste des passagers avaient donné un résultat positif. L'un d'eux, un certain Philip Scassi, vivait à Porto Rico, ainsi que son frère George. Bien que la police grecque ne connût pas les adresses exactes, Bannon avait déjà trouvé un George Scassi dans l'annuaire de San Juan.

— Ils habitent peut-être ensemble.

— J'espère, dit Romero. Ça simplifiera les choses. Nous allons y aller en force, on va boucler tout le pâté de maisons, puis on tentera de les amener à se rendre.

— Tu y crois ?

— Ça vaut la peine d'essayer. Je deviens trop vieux pour le coup de feu.

La descente fut fixée à dix-huit heures, l'heure du dîner, heure à laquelle les gens ont des chances d'être chez eux. Romero voulait également qu'il fît jour. Bannon alla à son bureau pour y prendre une arme à feu et fut de retour au commissariat à dix-sept heures trente.

La maison, située dans une partie résidentielle de Rio Piedras, se

trouvait dans une petite rue en demi-cercle qui donnait dans une rue plus importante. Romero établit des barrages à chaque extrémité du demi-cercle. Il posta des hommes en civil afin de surveiller la maison sur l'arrière et sur les côtés. Puis ils s'infiltrèrent à bord de trois voitures.

Les gens commencèrent à sortir de chez eux lorsque les voitures de police stoppèrent en file devant la résidence de béton à toit plat, mais tout le monde s'évapora rapidement quand Romero se mit à utiliser son mégaphone. Il cria que la maison était cernée et que les frères Scassi avaient intérêt à sortir mains en l'air, sans quoi la police entrerait de force.

Il n'y eut pas de réponse. Un calme mortel régnait dans la maison. Derrière les trois voitures de police, Bannon et onze autres hommes étaient accroupis, en sueur et l'arme au poing.

— *Miren*, nous avons des gaz lacrymogènes, avertit Romero dans son mégaphone, ainsi que des carabines et des fusils. Vous n'avez aucune chance.

Il y eut un petit cri coupé net en provenance d'une maison voisine. À part ça, même les oiseaux gardaient le silence.

— Nous vous donnons trois minutes avant que nous n'entrions de force, poursuivit Romero. S'il y a des femmes et des enfants à l'intérieur, vous pouvez les faire sortir d'abord.

Une minute plus tard la porte d'entrée s'ouvrit et deux petits enfants apparurent, suivis d'une femme âgée d'une trentaine d'années. Tous trois pleuraient. Deux policiers coururent vers eux et les tirèrent tous les trois derrière les voitures. La femme, vêtue d'une robe d'intérieur et arborant des bigoudis, pleurait tout en caquetant en espagnol. Un policier la força à s'aplatir davantage derrière la voiture.

— Il reste une minute, annonça Romero. Si vous sortez maintenant, tout le monde sera indemne.

La porte se rouvrit, lentement. Un homme musclé, au teint basané, émergea, les mains au-dessus de la tête. Il se mit à suivre le trottoir. Un autre homme, lui ressemblant beaucoup, lui emboîtait le pas, mains en l'air. Les policiers derrière les voitures accompagnèrent leur progression du canon de leurs armes. Lorsque les deux hommes eurent atteint la rue, un groupe de policiers les encerclèrent, munis de menottes.

— Y a-t-il encore quelqu'un à l'intérieur ? cria Romero aux frères. Ils secouèrent la tête.

— Je crois qu'ils mentent, dit Bannon.

— Ma foi, il n'y qu'un moyen de s'en assurer, dit Romero. Vous quatre restez avec eux. Les autres, suivez-moi, et baissez-vous.

Lui, Bannon et les autres coururent vers la maison. Bannon vit les policiers en civil se rabattre depuis leurs positions latérales. À l'instant

même où Romero atteignait la bordure de la pelouse, une détonation retentit à l'une des fenêtres sur le devant, et Romero pivota sur lui-même comme s'il avait reçu un coup de poing. Il se jeta par terre. Les autres firent de même. Une pluie de balles s'abattit contre les fenêtres, et Bannon vit au moins deux grenades lacrymogènes pénétrer à l'intérieur. Des nuages de gaz s'échappèrent bientôt par la porte et les fenêtres. Romero, allongé sur l'herbe, jurait tout bas.

— Balancez-en encore deux à cet enfoiré ! hurla-t-il.

Mais les grenades n'avaient pas même été dégoupillées qu'apparaissait une silhouette sur le pas de la porte ouverte. La nausée et la toux ployait l'homme en deux. Celui-ci descendit le chemin en chancelant, puis vomit au moment où il atteignait la rue. Personne d'autre ne sortit.

John Stacy, assis à côté du bureau du lieutenant Romero, leva les yeux, et se regarda entrer par la porte. Après tout ce qui s'était passé, la chose lui parut presque naturelle. Les deux hommes se dévisagèrent. N'eussent été les différences vestimentaires, Bannon aurait juré qu'il y avait un miroir dans la pièce.

— Bon Dieu ! souffla Stacy.

— On dit qu'on a tous un sosie quelque part au monde, observa Bannon.

Le visage, les cheveux, la carrure... *tout*, fit Stacy, incrédule. De qui s'agit-il ?

— Costas Scassi, répondit son sosie, se présentant.

Sa voix était malgré tout différente.

— Un grossium de la mafia grecque, ajouta Romero. La police grecque savait qu'il avait réussi à quitter le pays, mais elle ignorait où il était allé. Il se trouve qu'il a deux frères qui habitent Porto Rico. (Il fit signe aux deux policiers qui accompagnaient Scassi.) Emmenez-le.

Stacy se regarda faire demi-tour et sortir.

— Les choses commençaient à chauffer pour lui, poursuivit Romero. Un chef de bande rivale essayait de le tuer et la police le recherchait parce qu'il était mêlé à deux meurtres. Scassi est le genre de gars qui est toujours impliqué mais impossible à condamner. Jusqu'à maintenant il n'a même jamais été inculpé pour le moindre délit.

Romero se massa l'épaule avec précaution.

— Vous pouvez remercier Bannon d'avoir tiré toute l'affaire au clair, dit-il à Stacy, qui avait toujours l'air légèrement sonné. Il a compris que la seule explication de ce qui vous était arrivé, c'était que vous étiez le sosie de quelqu'un qui tenait à passer pour « mort ». Scassi avait plusieurs bonnes raisons de vouloir que la police et d'autres personnes le croient mort. C'est Bannon qui a eu l'idée de

communiquer votre photo aux Grecs, ainsi que les noms des trois passagers grecs de votre vol.

— Comment avez-vous trouvé les frères ? demanda Stacy.

— J'ai fait ce que je vous avais dit, répondit Bannon. J'ai regardé dans l'annuaire.

— Ils nous ont raconté toute l'histoire, poursuivit-il. (Il fumait une cigarette, les pieds sur une chaise, et paraissait globalement très satisfait de la vie.) L'un des frères, Philip, est l'homme que j'ai entrevu quand ils ont essayé de vous abattre. Philip était en Grèce toute la semaine dernière. Il rendait visite à des parents et s'occupait de certaines « affaires » pour Costas. Il vous a vu au *Waverly*. Au début il a carrément cru que vous étiez Costas. Il ne lui a pas fallu longtemps pour comprendre quel parti ils pouvaient en tirer.

« Philip, aidé d'un complice grec de Costas, vous a kidnappé à l'hôtel. Ils ont réglé votre note et vous ont emmené illico presto à l'aéroport. Là, ils ont graissé la patte à quelques employés pour vous faire monter dans l'avion. Vous avez dormi durant tout le vol jusqu'à Porto Rico, donnant l'impression que vous étiez soûl. À l'aéroport d'Isla Verde, vous étiez toujours "soûl", effet comique garanti, mais vous pouviez marcher. Philip vous a inscrit sous votre nom au *Waverly* d'ici. Il y a tellement d'allées et venues dans l'hôtel que ça n'a pas été difficile de vous faire monter dans votre chambre sans que personne s'en aperçoive.

« Une fois qu'on vous avait retiré toutes vos pièces d'identité, l'idée, c'était de vous faire endosser celle de Costas après votre assassinat. Lorsque la police serait arrivée, vous auriez été Costas Scassi. Ses deux frères auraient également identifié le corps.

— Nous les avons tous eus sauf un, dit Romero. Le quatrième homme est déjà reparti pour la Grèce, mais il sera cueilli à Athènes.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi ils ne m'ont pas tué plus tôt, dit Stacy. Ils pouvaient le faire à n'importe quel moment.

— Il leur fallait être certains qu'on ne fasse pas de rapprochement entre votre mort et votre identité, expliqua Bannon. Il fallait que vous quittiez officiellement le *Waverly* d'Athènes, puis la Grèce. Il fallait que vous preniez l'avion sous votre propre nom, que vous arriviez à Porto Rico et descendiez dans un hôtel d'ici. Vous pouviez alors disparaître..., ou plutôt devenir Costas Scassi. Qui allait établir à Porto Rico un rapprochement entre votre disparition et un gangster grec mort et enterré ?

— Tout cela était parfaitement combiné, dit Romero. Juste un rien trop subtil.

Bannon se tourna vers lui.

— Il y a encore une chose qui me turlupine. À votre avis, pourquoi Costas est-il resté dans la maison après la sortie des autres ?

— Il avait peut-être l'espoir fou que nous ne fouillerions pas la maison une fois que ses frères se seraient rendus. Ou peut-être ne pouvait-il supporter l'idée de se faire finalement prendre. Allez savoir ! Les gens font de drôles de choses quand ils paniquent.

— Ma foi, je crois que nous avons tous mérité de boire quelque chose, dit Bannon. Allons-y. Je vous offre un pot.

— À mon avis, intervint John Stacy, pour le moment, c'est moi qui vais payer les tournées.

Through the Looking-Glass
Traduction de Jean-Bernard Piat

AUX QUATRE VENTS

par JOSEPH HANSEN

L'orage m'empêchait de dormir. Le vent soufflait en tempête et la pluie battait avec violence contre les carreaux de ma fenêtre. Des éclairs zébraient le ciel, suivis presque instantanément par des coups de tonnerre qui claquaient et roulaient à l'infini. Nous n'avions pas de voisins proches, mais je pouvais apercevoir au loin plusieurs lumières qui scintillaient à travers les arbres. Les gens étaient inquiets et ne parvenaient pas à trouver le sommeil. Puis, d'un seul coup, tout s'éteignit. Une panne de courant. La foudre avait dû frapper un pylône.

— Ne t'affole pas, Jason !

C'était la voix de ma mère, Arlene. Comme si j'avais encore cinq ans ! J'en ai quatorze, bon sang ! Ne comprendra-t-elle donc jamais que j'ai grandi ?

Elle était dans la salle de séjour. Je l'entendis traverser la pièce en se cognant aux meubles, puis sortir dans le hall et gagner la cuisine. Deux minutes plus tard, elle était à la porte de ma chambre, une lampe à pétrole à la main. Il y en a trois dans la maison. Toujours pleines et prêtes à être utilisées. Les coupures de courant sont fréquentes à Settler's Cove. Arlene ne s'était pas encore changée pour la nuit. Elle portait un jean en velours côtelé, un gros pull en laine mohair, une casquette de marin et des bottines en daim. Des larmes brillaient dans ses yeux et sur ses joues. À la hâte, je repoussai ma couette et sortis de mon lit.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, maman ?

— Sam n'est pas encore rentré.

Je jetai un coup d'oeil à ma montre.

— Il est à peine plus de minuit. Il doit être en train de boire quelque part. Chez Schoonover, comme d'habitude...

Elle secoua la tête et se mordit les lèvres.

— Non. Je viens de téléphoner chez Schoonover et partout où il pourrait être. Il est nulle part.

— Tu as essayé Cap's Pier ?

Cap Willard est un type qui emmène les touristes à la pêche et leur loue les cannes et le matériel dont ils ont besoin. Bien entendu, il vend aussi des appâts et à peu près tout ce qui est nécessaire à l'équipement d'un bateau. Mon père, Garland Moore, a travaillé comme guide chez Cap. Ils étaient amis et le sont encore. Mais, maintenant, Garland vit à

San Francisco. Seul. Arlene et lui ont divorcé. Sam Dexter est mon beau-père. C'est par Garland qu'il a connu Cap.

— Plusieurs fois, répondit Arlene. Je n'ai eu que le répondeur. Cap est probablement en mer avec les garde-côtes, ajouta-t-elle en retournant vers la cuisine. Ils doivent être à la recherche du bateau de Sam.

La nuit était froide. Je me levai en frissonnant et enfilai ma robe de chambre. Les rafales de vent fouettaient la maison et la faisaient trembler jusque dans ses fondations. Dehors, les arbres craquaient sinistrement, tandis que la pluie redoublait d'intensité et crépitait comme de la grêle contre les vitres de la fenêtre. Le couloir était plongé dans la pénombre, mais, tout au fond, dans la cuisine, la lampe à pétrole d'Arlene dispensait un halo de lumière blafarde.

— Tu n'es même pas vraiment sûre que Sam a pris un bateau pour sortir en mer, déclarai-je en rejoignant ma mère. Il y a eu des avis de tempête toute la journée. Je me souviens d'en avoir entendu un au gymnase, à la radio de Mlle Touhy.

Arlene ne répondit pas. Elle avait versé du lait dans une casserole et le faisait chauffer doucement sur le gaz en le tournant avec une cuillère pour l'empêcher de bouillir.

— Sam doit les avoir entendus, insistai-je en regardant par-dessus son épaule.

Elle esquissa un sourire contraint.

— Je l'espère également...

Je pris deux tasses dans le buffet et mis dans chacune trois cuillerées de chocolat en poudre. J'avais le cœur léger et je me sentais presque joyeux. Le bruit du vent, la lampe à pétrole... Il y avait bien longtemps qu'Arlene et moi n'avions bu ensemble une tasse de chocolat chaud au milieu de la nuit.

Cela m'ennuyait de la voir inquiète pour Sam, mais, vraiment, quand je songeais à la façon dont il la traitait, je ne voyais pas pourquoi elle se souciait autant de lui. Pour être franc, j'espérais qu'elle avait raison et qu'il était allé à la pêche en dépit de tous les bulletins météo. Je sais : Ce n'est pas bien. On ne doit pas avoir d'aussi mauvaises pensées. Pourtant, l'idée que mon beau-père fût en train de se noyer m'était plutôt agréable. Il faut vous dire que Sam Dexter était un personnage particulièrement antipathique.

Arlene versa le lait chaud dans les tasses, puis posa la casserole dans l'évier où elle grésilla au contact de l'eau. Je remuai le chocolat avec une cuillère, jusqu'à ce que la poudre soit bien dissoute et posai les tasses sur la table en bois blanc. Arlene s'assit, mais se releva presque aussitôt.

— Où vas-tu ? questionnai-je.

— Je vais essayer d'appeler à nouveau Cap Willard.

Le téléphone se trouve dans le hall, sur une petite commode. Je l'entendis décrocher et ses doigts coururent nerveusement sur les boutons. Une minute de silence, puis elle se mit à parler. C'était à nouveau le répondeur.

— C'est Arlene. Il est plus de minuit. Je suis inquiète pour Sam, Cap. S'il te plaît, appelle-moi dès que tu seras de retour.

Après avoir bu le chocolat, lavé la casserole et les tasses, nous retournâmes nous coucher. Il n'y avait eu aucun appel. Malgré la tempête, je ne tardai pas à m'endormir. J'étais fatigué et peu m'importait que Sam ne fût pas rentré.

C'est la sonnerie du téléphone qui me réveilla. Il n'y avait toujours pas de courant. Je ne pouvais donc pas voir l'heure qu'il était à ma montre. Je jetai un coup d'oeil en direction de mon radio-réveil, mais je n'avais pas changé les piles et celles qui s'y trouvaient étaient trop faibles pour éclairer le cadran. J'entendis Arlene se précipiter dans le couloir et décrocher le combiné. Je sortis de mon lit et, à tâtons, allai jusqu'à la porte. Arlene était debout devant la commode du hall, sa lampe à pétrole posée à côté d'elle. Soudain, son visage s'éclaira.

— Oh, merci mon Dieu ! murmura-t-elle. Merci...

Une demi-heure plus tard, ce bon vieux Sam était à la maison. Le bateau qu'il avait pris pour sortir en mer avec deux autres ivrognes avait perdu son gouvernail et avait été ballotté par les vagues pendant des heures avant d'être enfin repéré par les garde-côtes. Juste à temps. L'*Argo* avait coulé cinq minutes à peine après le sauvetage des trois hommes. L'*Argo*... Mon prénom est Jason et Cap Willard avait pris livraison de ce bateau le jour de ma naissance. Jason est le héros d'une vieille légende grecque qui était parti à la recherche de la Toison d'Or à bord d'un bateau qui s'appelait l'*Argo*. Cap avait dit à Garland que l'*Argo* serait à moi dès que je serais assez grand pour le manœuvrer. Et maintenant, par la faute de Sam, il était quelque part, au fond de l'océan. Tout en l'aidant à enlever ses vêtements mouillés et se sécher, Arlene pleurait de soulagement.

Moi aussi, je pleurais. Mais, grâce à Dieu, personne ne s'avisa de me demander quelle était la raison de mes larmes.

Carlotta Wright est ma grand-mère. Elle conduit une Bronco et habite Sills Canyon. Les pommes – son job, ce sont les pommes. Quand on prononce le mot « grand-mère », les gens imaginent une vieille dame douce et frêle. Ce n'est pas du tout le genre de Carlotta. Elle déborde d'énergie et n'a pas un cheveu blanc sur la tête. Quand j'étais petit, je l'aimais surtout pour ses chaussons aux pommes. Maintenant que j'étais plus grand, je l'aimais parce qu'elle haïssait autant que moi Sam Dexter. Un jour, à la prison du comté, après qu'il eut battu

Arlene, Carlotta lui avait dit que si jamais il recommençait, elle le tuerait. Il ne s'agissait pas de paroles en l'air. Le jour même, elle avait acheté un revolver. Je le savais, car elle me l'avait montré le week-end suivant, quant j'étais allé chez elle.

Enfin, tout cela, c'était du passé. Au matin de la tempête, vers sept heures, Arlene et moi étions en train de déjeuner, en silence, pour ne pas réveiller Sam, lorsque la Bronco s'arrêta avec un crissement de pneus devant la maison. La portière de la voiture claqua et, un instant plus tard, Carlotta entra bruyamment dans la cuisine.

— Cette fois-ci, il a bien failli avoir ce qu'il méritait ! s'exclama-t-elle en dénouant la grosse écharpe en laine rouge qu'elle avait autour du cou. Pauvre imbécile ! Pauvre ivrogne !

— Chuuut maman ! murmura Arlene d'une voix inquiète. Tu vas le réveiller. Il est épuisé.

— Pfft!

Carlotta haussa les épaules et alla se servir une tasse de café, avant de revenir s'asseoir à la table à côté de nous.

— Tu ne crois tout de même pas que je vais m'apitoyer sur son sort, Arlene ? S'il y a quelqu'un à plaindre, ce seraient plutôt les garde-côtes ! Quand il y a de la tempête, comme hier soir, je branche toujours mon poste sur les ondes courtes. J'ai suivi toute cette affaire idiote, de bout en bout. Une demi-douzaine d'hommes énergiques et courageux ont risqué leur vie à cause de la folie du sinistre individu que tu héberges sous ton toit !

— Il est vivant, maman, et aucun de ses sauveteurs n'a été blessé, protesta Arlene. N'est-ce pas là l'essentiel ? Après tout, les garde-côtes sont là pour secourir les gens dont la vie est en danger.

Carlotta haussa à nouveau les épaules.

— Tu crois peut-être que cela leur a fait plaisir de sortir en mer la nuit dernière ? Ils ont fait leur devoir, mais ils auraient préféré rester tranquillement au chaud, comme tout le monde !

— Il y a quelque chose qui ne va pas, Jason ? questionna Arlene en se tournant vers moi. Tu n'as presque rien mangé ! La journée, va être froide, tu sais. Tu ne peux pas aller à l'école l'estomac vide.

— Je n'ai pas faim, marmonnai-je.

Gentiment, elle passa la main dans mes cheveux.

— Tu n'as plus besoin de t'inquiéter... Sam est revenu et il est sain et sauf.

Je n'étais pas inquiet. Je n'avais pas été inquiet un seul instant. Mais, bien entendu, je ne pouvais pas le dire à Arlene. J'avais plusieurs fois déjà essayé de lui faire comprendre ce que je pensais de Sam. Elle ne m'avait jamais laissé terminer. D'après elle, il était bon avec nous et je n'avais pas le droit de le détester ainsi. C'était toujours la même chanson. Finalement, j'avais renoncé. Mais il fallait que je

parle avec quelqu'un. J'en avais vraiment trop gros sur le cœur.

— C'est avec l'*Argo* qu'il est parti hier soir, dis-je en m'adressant à Carlotta. C'était mon bateau et il a réussi à l'envoyer au fond de l'eau.

Pendant toute la matinée, le ciel resta bleu, avec seulement quelques traînées blanches. Mais, vers midi, la température se mit de nouveau à fraîchir et de gros nuages noirs commencèrent de monter à l'horizon. À l'ouest, loin au-dessus du Pacifique, le tonnerre grondait à nouveau.

Je n'avais pas faim. J'étais assis sur un banc sous un grand eucalyptus et je n'avais même pas envie d'ouvrir le sac de mon déjeuner pour regarder ce qu'il y avait dedans. Depuis la cour de l'école, on ne peut pas voir l'océan. Cependant, je n'avais pas besoin de les voir pour imaginer les éclairs sous les nuages noirs. Parfois, ces orages n'arrivent même pas jusqu'à la terre. Je mouillai mon index et le levai en l'air pour voir d'où venait le vent. Cet orage-ci ne se perdrait pas en mer.

Sean Touhy s'assit à côté de moi. Elle était en pantalon de jogging et duffel-coat, avec un bonnet de ski en laine sur la tête. Ses joues et le bout de son nez étaient rouges de froid. C'est le prof de gym. Et elle est aussi prof de dessin et de théâtre. Elle pense que je suis bon dans toutes ces matières et m'accorde plus d'attention qu'elle ne devrait. Les copains n'arrêtent pas de se moquer de moi à cause de cela. « Le chouchou de Sean ».

— Alors, tu n'as pas envie d'aller tirer un panier ou deux aujourd'hui ? questionna-t-elle en posant la main sur mon sac. Et puis, tu ne manges pas, non plus... Tu es malade ?

— Non, je n'ai rien, marmonnai-je.

Jeff Van Slike dribbla et traversa le terrain goudronné. Il avait aux pieds des « Nike » qui ressemblaient à de gros pansements sales. La tempête de la nuit avait éparpillé des branches et des feuilles mortes un peu partout sur les pelouses et dans les cours.

— Ton vieux, le poivrot, a bien failli boire la tasse hier soir, déclara Jeff en passant à côté de moi. Je l'ai entendu à la radio ce matin.

— Il s'en est tiré, répondis-je. Mais ce n'est pas mon vieux. C'est seulement mon beau-père.

— Oui, bien sûr...

Jeff s'éloigna en continuant de dribbler. Il ricanait. Devant les poteaux, il essaya un tir lobé et rata complètement son coup.

— Que s'est-il passé ? questionna Sean Touhy.

En quelques phrases, je lui résumai les événements de la veille.

— Je regrette qu'il ne se soit pas noyé, ajoutai-je en guise de conclusion.

— Mon pauvre Jason... murmura-t-elle d'une voix compréhensive en posant la main sur mon épaule.

Elle n'en dit pas plus, craignant d'outrepasser les limites imposées par sa fonction. J'étais bien placé pour savoir qu'il est parfois dangereux pour un professeur de vouloir se mêler des affaires de famille d'un élève. Une fois, Sean Touhy avait essayé de s'interposer entre Sam et moi et, à cause de cela, elle avait bien failli perdre son emploi.

Un soir, Sam était rentré à la maison après une virée dans les bars avec ses copains. Il titubait, tellement il avait bu. Quand il avait ouvert la porte, maman et moi, nous regardions des dessins que j'avais faits pour illustrer un livre sur les baleines grises que notre classe était en train d'écrire pour un concours de la télévision. Arlene lui avait fait des reproches et une violente dispute s'était ensuivie. Les coups pleuvaient. J'étais blanc de rage. Les poings en avant, je lui avais crié d'arrêter de frapper, mais, aussitôt, il s'était retourné contre moi, fou-furieux. Je n'avais eu que le temps de m'enfuir. Il m'avait poursuivi, mais, heureusement pour moi, il s'était pris les pieds dans des pots de fleurs et étalé dans l'escalier de la terrasse. D'abord, j'avais eu l'intention de prendre mon vélo et d'appeler le shérif depuis une cabine. Le pneu avant était crevé. Je m'étais alors réfugié dans la forêt où j'avais attendu que les cris s'arrêtent. Quand j'étais revenu à la maison, Sam était allé se coucher. Pour se venger, il avait déchiré tous mes dessins et les avait piétinés.

Le lendemain, Mlle Touhy me les avait demandés et, au lieu d'inventer une histoire, je lui avais dit la vérité.

Le soir même, elle frappait à la porte de la maison. Sam était dans son bureau. Le visage rouge de fureur, elle lui avait dit qu'il était inadmissible que l'on traite ainsi un enfant aussi intelligent et aussi doué. Puis, après un long sermon sur les méfaits de l'alcool, elle l'avait menacé de faire intervenir les services sociaux si jamais il s'avisait de porter à nouveau la main sur moi. Sam n'avait pas du tout apprécié la leçon. Il était allé voir le directeur et avait tout fait pour que Mlle Touhy soit mise à la porte. À cette époque, il n'était pas encore un ivrogne notoire, et, honorablement connu dans notre petite ville, il était membre du conseil d'administration de l'école. Ses manœuvres avaient failli réussir. Mlle Touhy avait été convoquée devant le conseil de discipline et elle avait eu de la chance de s'en tirer avec un simple blâme.

Je ne pouvais donc guère lui en vouloir si elle hésitait à se mêler de mes problèmes avec Sam.

Je levai la tête. Avec le froid, elle avait les yeux qui pleuraient.

— Mon pauvre Jason... répéta-t-elle.

— Je sais ce que vous pensez, déclarai-je d'une voix sombre. Vous

n'avez pas besoin de me le dire.

Un petit rire gêné s'échappa de ses lèvres.

— J'espère bien que non ! s'exclama-t-elle en prenant un mouchoir en papier dans sa poche et se mouchant consciencieusement.

J'étais en cours d'histoire, lorsque Sandra entra dans la classe. Sandra... À l'école, tout le monde l'appelle Trotte-menu. Elle n'arrête pas de courir, même lorsqu'elle n'a pas de message à porter. Elle a un sérieux problème de poids et elle s'est mis dans la tête que seul l'exercice pourrait lui faire perdre ses kilos superflus. L'ennui, c'est que plus elle court, plus elle a faim. Alors, elle mange et récupère aussitôt les calories dont elle s'est débarrassée en s'agitant.

Tout essoufflée, elle se dirigea vers moi, me tendit une feuille de papier pliée en deux et ressortit de la classe en sautillant. Autour de moi, tout le monde s'était tu et me regardait. Même Œil-de-Crapaud, M. Cogan, notre prof d'histoire. On lui a donné ce surnom parce qu'il a de grosses poches sous les yeux et une voix criarde qui rappelle le bruit que font ces batraciens, le soir, en été, autour des mares.

Je dépliai la feuille. Il s'agissait d'une note du secrétariat. Ma mère avait téléphoné disant devoir s'absenter pour une raison imprévue. À la sortie de l'école, il fallait que je me rende directement chez ma grand-mère et que j'attende là-bas son retour.

Je fronçai les sourcils.

Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Arlene avait toujours vécu dans la petite ville où nous habitions et nous ne connaissions personne à l'extérieur. Alors, où avait-elle bien pu aller ? A San Francisco ? Garland l'avait-il appelée ? Était-il malade ? Avait-il eu un accident ? Si c'était le cas, pourquoi ne me disait-elle rien ?

— Je suppose que le message que vient de recevoir notre ami Jason ne fera pas date dans l'histoire américaine, déclara M. Cogan de sa voix nasillarde. Je vous propose donc de reprendre notre cours là où il a été interrompu. Nous en étions, si je ne m'abuse, à la création des premiers syndicats. John Llewellyn Lewis...

Œil-de-Crapaud avait raison. Le fait que ma mère ait dû s'absenter ne ferait pas date dans l'histoire américaine. Mais, pour moi, une telle nouvelle était beaucoup plus importante que toutes les luttes ouvrières au début du siècle. À la fin du dernier cours, je me rendis au bâtiment administratif pour essayer d'obtenir quelques informations complémentaires.

La secrétaire, Everly Sticks, une vieille dame grande et maigre, était devant son ordinateur. Ses doigts volaient sur les touches et des tableaux défilaient sur l'écran. La comptabilité de l'école, apparemment.

Elle me jeta un coup d'oeil par-dessus la monture en écaille de ses

lunettes.

Non, ma mère n'avait donné aucune autre précision.

— Elle avait une voix normale ? insistai-je.

— Si c'est à cela que tu penses, elle ne m'a pas donné l'impression qu'elle était malade, me répondit-elle tout en continuant son travail.

— Elle n'avait pas l'air inquiète... angoissée ?

Sticks me jeta à nouveau un bref coup d'oeil.

— Je crois qu'elle appelait d'une cabine. Pendant qu'elle parlait, j'ai entendu des bruits de camions qui passaient derrière elle.

Je sentis mon estomac se nouer.

— N'était-ce pas à cause de mon beau-père qu'elle devait s'absenter ? Vous avez sans doute appris qu'il a vécu une expérience plutôt... éprouvante la nuit dernière.

Sticks prit un stylo à bille et écrivit quelques chiffres sur une feuille de papier posée à côté de son ordinateur.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. Il n'y avait qu'une seule chose qui paraissait l'inquiéter. Une chose qu'elle a répétée plusieurs fois.

— De quoi s'agissait-il ?

— Il ne fallait pas que tu rentres à la maison. Tu devais aller directement chez ta grand-mère à la sortie de l'école.

Je la remerciai et sortis de son bureau.

Dehors, des nuages noirs et bas avaient envahi le ciel, l'air sentait la mer. Je tirai le capuchon de ma parka sur ma tête et me dirigeai vers le garage à vélos en me disant que ce ne pouvait être qu'un problème avec Sam. Maman s'était peut-être disputée avec lui à cause de mon bateau. L'instinct maternel. La lionne qui prend la défense de son petit. En général, Sam n'est pas jaloux de moi. Il se contente de m'ignorer. Mais lorsque Arlene prend ma défense, il est capable de devenir vraiment mauvais.

J'ouvris l'anti-vol, dégageai la roue du râtelier métallique et enfourchai ma bicyclette. Direction : la maison. Je comprenais les raisons pour lesquelles Arlene était si inquiète. Sa dispute avec Sam avait dû être encore plus violente que d'habitude et elle avait peur pour moi. Quand il est en colère, il peut devenir dangereux. Je ne négligeais donc pas le risque que je prenais en retournant à la maison, mais, par ailleurs, si je devais aller habiter quelque temps chez Carlotta, il me fallait des vêtements de rechange.

Le vent était glacial et, malgré ma capuche, j'avais les joues et les oreilles gelées. Tout en roulant, je me demandai, une fois de plus, pourquoi Arlene éprouvait une pareille attirance pour les alcooliques. Car mon vrai père, Garland, buvait également. Cependant, à l'inverse de Sam, ce n'était pas un mauvais gars. C'était le gentil soûlaud. Tout le monde l'aimait bien. Oui, mais pour travailler il ne suffit pas d'être

sympathique. Quand, trop souvent, on ne se présente pas à l'embauche le matin, les gens se lassent. À la fin, plus personne ne voulait l'employer, à l'exception de Cap Willard. Et le peu d'argent que Cap lui donnait, il allait le boire aussitôt au café le plus proche. Il n'arrivait pas à se mettre dans la tête qu'il y avait des factures à payer. Mais il aimait Arlene et Arlene l'aimait assez pour fermer les yeux sur ses défauts. De mon côté, je n'étais pas vraiment malheureux. Il était souvent absent, mais quand il était la maison, ma vie était transformée. Il me prenait sur ses genoux, me racontait des histoires ou jouait avec moi. Et, quand j'avais été un peu plus grand, il m'avait emmené à la chasse dans les collines et à la pêche sur l'Argo.

L'ennui, c'est que parfois on fait du mal, même sans le vouloir. Un jour, il a pris de l'argent dans le sac d'Arlene et l'a dépensé pour satisfaire son unique vice. De l'argent qu'Arlene avait gagné en travaillant comme serveuse dans un bar. Lorsqu'il n'y avait plus de quoi payer les impôts, l'électricité, le téléphone et même la nourriture, elle acceptait tous les petits boulots qu'elle pouvait trouver. Grâce à eux, nous parvenions à survivre, tant bien que mal. Après ce coup-là, elle lui a dit que s'il n'arrêtait pas de boire, elle le mettrait à la porte. La maison lui appartient. C'est un cadeau de Carlotta.

Garland est donc allé voir les Alcooliques Anonymes et, à partir de ce moment-là, il n'a plus bu une seule goutte de whisky. Un changement radical. Du jour au lendemain. Il n'était plus le même homme. Les gens trouvaient cela très bien, mais je n'étais pas du tout de leur avis. Il ne riait plus. Il était devenu une sorte d'étranger, un être distant et lointain. Certes, il était encore gentil et serviable, mais il ne faisait plus jamais de plaisanterie et ne semblait plus avoir envie d'aller à la pêche ou à la chasse. Il ne quittait plus son costume et sa cravate et, même le soir, à la maison, il ne parlait que de son travail. Au début, Arlene était contente. Désormais, elle n'avait plus de soucis d'argent. Puis, peu à peu, l'amour s'en était allé. Et, un sombre matin, ils m'avaient annoncé qu'ils allaient divorcer.

Garland tenait alors une agence commerciale. Il ne quittait pour ainsi dire plus son bureau et ses affaires marchaient si fort que, quelques mois plus tard, la société qui l'employait lui avait donné la direction de l'une de leurs plus importantes succursales à San Francisco. Une promotion magnifique. Entre-temps, il avait présenté Arlene à Sam Dexter, l'ami qui l'avait le plus aidé à lâcher la bouteille. Vous savez, le genre de type qu'on peut appeler au milieu de la nuit lorsque l'impression de manque est telle qu'on a envie de se taper la tête contre les murs.

Sam avait à cette époque une belle situation et, comme je vous l'ai déjà dit, il était membre du conseil d'administration de l'école. Un homme respectable et respecté, en somme. Et pourtant, dès le début,

j'ai eu le sentiment que ce n'était qu'une façade. Tout était faux en lui. Je ne connais pas grand-chose de l'amour, mais, dans les feuillets, à la télé, il y a beaucoup de femmes qui, après un divorce, sont complètement perdues. Elles se jettent alors dans les bras de n'importe qui. Juste pour ne pas être seules. Je suppose que c'est ce qui s'est passé avec Arlene. En tout cas, elle s'est remariée avec Sam.

Puis, un an plus tard, la compagnie dont Sam était l'un des directeurs a fait faillite. Il a aussitôt cherché du travail, mais partout on lui disait qu'il était trop qualifié et qu'on n'avait pas besoin de lui. Alors, il s'est remis à boire. En cachette, d'abord. Puis ouvertement, ostensiblement presque, allant jusqu'à mettre Arlene au défi de lui faire le moindre reproche. À la plus petite remarque, il la rembarrait, méchamment, et il savait trouver les mots qui blessent. Dans les premiers temps, cependant, cela n'allait pas plus loin. Comme il ne trouvait pas le poste qu'il cherchait, il finit par se rabattre sur des petits boulots : de la comptabilité pour des artisans et pour des entreprises et, de temps à autre, un coup de main à Cap Willard. Il recommençait à gagner de l'argent. Pas autant qu'avant, mais je m'imaginais que cela suffirait pour qu'il s'arrête de boire. Je me trompais. En fait, il ne supportait pas de ne plus avoir une horde d'employés à malmenier. Il avait perdu son statut, son prestige. Et, bientôt, ce ne fut pas seulement avec des mots qu'il se mit à frapper Arlene. Mais cela, vous le savez déjà.

Comme je vous l'ai dit, notre maison est au milieu des pins, dans un endroit plutôt isolé. Il n'y a pas beaucoup de circulation sur la route qui y conduit et je roulais au milieu de la route. Le dernier tournant... Après, ce serait une longue ligne droite et, enfin, l'allée gravillonnée. Étant près de l'arrivée, je me sentais des ailes et j'étais debout, en danseuse, sur mon vélo. Tout à mon effort, je ne pensais à rien lorsque, soudain, j'entendis un bruit de moteur. Une voiture ! Elle roulait très vite. Dans ces instants-là, on n'a pas le temps de réfléchir. Je me jetai vers ma droite et, dans un crissement de pneus et de freins, la lourde Mercedes se déporta de l'autre côté. Le pare-chocs m'avait frôlé. Choqué et déséquilibré, je zigzaguai et ne réussis pas à éviter la chute. Si j'étais choqué, ce n'était pas seulement parce que j'avais eu peur. En une fraction de seconde, j'avais cru reconnaître le chauffeur de la Mercedes grise. Garland. Mon père. Cela faisait au moins deux ans qu'on ne l'avait vu à Settler's Cove. Que diable était-il venu faire ? Non, j'avais dû me tromper. Ce ne pouvait pas être lui. Les jambes tremblantes, je me relevai et redressai mon vélo. J'avais la tête qui tournait et je me souvins que je n'avais rien mangé de toute la journée. Je n'avais jamais cessé d'espérer que Garland reviendrait un jour à la maison. En vain.

Deux minutes plus tard, alors que je remontais l'allée gravillonnée,

les premières gouttes de pluie se mirent à tomber. La Thunderbird de Sam était dans le garage, mais il n'y avait aucune trace de la voiture de maman, une vieille Wagoneer qui avait appartenu à Carlotta. Une raison imprévue l'avait-elle réellement contrainte à s'absenter ? Non, je ne parvenais pas à y croire, et j'en étais d'autant plus inquiet. Sam l'avait à nouveau frappée et avec une telle violence qu'elle avait dû s'enfuir pour échapper aux coups.

À part le murmure de la pluie dans les arbres, tout était calme et silencieux. Je fis une muette prière. Avec un peu de chance, Sam avait continué de boire, puis perdu connaissance, comme cela lui arrivait souvent. En tout cas, je n'avais aucune envie de le réveiller. J'appuyai doucement mon vélo contre l'un des piliers en bois du porche et entrai dans le hall sur la pointe des pieds. À l'intérieur, il n'y avait aucun bruit. Une fois dans ma chambre, je pris un grand sac de sport en toile et le bourrai de T-shirts, de chaussettes, de slips, de jeans et de pulls. L'une des poches latérales était vide. Ma boîte à peinture... Et puis, il me faudrait aussi mon carton à dessins. Des livres également et mon walkman avec des cassettes, si j'avais envie d'écouter de la musique...

Non, jamais je ne pourrais emporter tout cela sur mon vélo. Ne serait-ce qu'à cause du poids. La route est longue pour aller chez Carlotta et elle monte presque tout le temps. J'ouvris la porte et jetai un coup d'œil dans le hall. Personne. Le téléphone... Et si j'appelais Carlotta ? Elle pourrait peut-être venir me chercher. Rien ne bougeait dans la maison. Avec prudence, j'allai jusqu'à l'appareil et composai le numéro de Carlotta. À l'autre bout du fil, la sonnerie se mit à sonner. Une fois, deux fois... Au dixième coup, je reposai le combiné. Elle n'était pas chez elle. En me retournant, je vis que la porte du bureau de Sam était entrebâillée. L'écran de l'ordinateur était allumé. Je baissai les yeux et, d'un seul coup, mon cœur s'arrêta de battre. Un corps, dont je ne voyais que les jambes, était allongé par terre. En quelques pas rapides, je traversai le salon et m'arrêtai sur le seuil de l'ancre de mon beau-père. Des papiers et des prospectus publicitaires jonchaient le sol. L'alcool n'était pour rien dans l'état de Sam. Sa tête baignait dans une flaque de sang. Il était allongé face contre terre et son crâne n'était plus qu'une énorme plaie sanguinolente. Il était mort, cela ne faisait pas le moindre doute. En proie à une brusque nausée, je fis demi-tour et courus jusqu'aux toilettes. Je hoquetai pendant un long moment au-dessus de la cuvette, puis, lorsque l'horrible sensation se fut un peu estompée, je me relevai et retournai dans le hall.

Le téléphone. Les numéros à utiliser en cas d'urgence étaient inscrits sur un petit tableau à côté de l'appareil. J'avais déjà composé les premiers chiffres du poste de police de Madrone, quand une pensée me traversa l'esprit. Je m'arrêtai, le doigt en l'air, et reposai lentement le combiné.

Et si c'était Arlene qui l'avait tué ? Accidentellement, en cherchant à se défendre... C'eut été une bonne raison pour s'enfuir, essayer de quitter la ville au plus vite. Et si elle avait tant insisté pour que je ne revienne pas à la maison, c'était parce qu'elle savait que Sam était mort. Elle ne voulait pas que ce soit moi qui découvre le corps. Tout concordait. Oui, mais il y avait encore une autre possibilité.

Garland. J'avais bien eu l'impression que c'était lui au volant de cette Mercedes grise qui avait failli m'écraser. Il savait ce qui se passait à la maison car, à plusieurs reprises, je lui avais téléphoné pour lui raconter la façon dont Sam nous traitait et lui demander de venir à notre aide. À chaque fois, il m'avait conseillé de me calmer et de laisser passer la nuit. Les choses finiraient par s'arranger. Quand j'insistais, il me promettait de venir, mais plus tard, dès qu'il aurait un moment de répit dans son travail. Et si ce moment-là était arrivé ? Il pouvait très bien s'être présenté à l'improviste et avoir eu une discussion avec Sam. Le ton avait monté et les deux hommes en étaient venus aux mains. Un coup en entraîne un autre et Garland avait tué Sam.

Je retirai ma main du téléphone. Non, je n'allais pas appeler le shérif et prendre le risque de faire arrêter ma propre mère ou mon père. Mais alors que fallait-il que je fasse ? Carlotta n'était pas chez elle et je ne voyais pas à qui je pouvais aller demander conseil. D'un geste machinal, je saisis le combiné et composai le numéro de l'école. Mlle Touhy ne rentre souvent qu'assez tard chez elle, car elle fait s'entraîner les équipes de basket... Pas ce soir. Elle avait attrapé froid et elle était rentrée chez elle dès la fin des cours.

Impulsivement, j'allai prendre une couverture sur mon lit et m'en servis pour recouvrir le corps de Sam. Ce n'était pas bien de le laisser ainsi, allongé par terre, mais, pour le moment, j'avais d'autres préoccupations en tête.

J'avais un peu d'argent dans le tiroir de mon bureau. J'allai le prendre puis je saisis mon sac et quittai la maison en me demandant si je reviendrais un jour.

Il pleuvait, mais seulement par intermittence, et ce n'est qu'à demi noyé que j'arrivai, vingt minutes plus tard, à l'embarcadère de Cap. L'*Emily*, une vieille barque ventrue, tanguait et roulait en grinçant contre les pneus qui lui servaient de pare-battages. Des mouettes étaient perchées sur ses vergues, l'air triste et misérable. Sous les coups de boutoir de l'océan, les pieux qui soutenaient le ponton tremblaient jusque dans leurs fondations et faisaient vibrer le plancher de bois vermoulu. En voyant l'emplacement vide à l'endroit où aurait dû être amarré l'*Argo*, je sentis ma gorge se serrer. Des larmes envahirent mes yeux et toute ma rancœur à l'égard de Sam resurgit.

Une rancœur qui ne servait plus à rien. Sam était mort et, désormais, se moquait éperdument de ce que je pouvais ressentir.

Les cheveux blancs et les traits lourds et fatigués, Cap était assis derrière un bureau encombré de papiers et d'objets divers. Autour de lui, c'était un véritable capharnaïm. Des palans, des manilles, des winches, des agrès... Tout un attirail qui pendait du plafond en un désordre indescriptible. Dans un coin, un râtelier rempli de cannes à pêche et, contre le mur du fond, une série de voiles enroulées sur leur baume. Des étagères entières croulaient sous un amoncellement de pièces de moteur, de radios plus ou moins éventrées, de matériel de cuisine et de provisions diverses. Tout cela dans une atmosphère qui sentait l'huile rance et le tabac refroidi.

Cap était occupé à feuilleter des relevés bancaires. Je me raclai la gorge et il leva vers moi des yeux dont le bleu était si délavé qu'il paraissait presque blanc.

— Entre, déclara-t-il. Je t'attendais.

— Vous n'auriez pas dû le laisser prendre l'*Argo*, lui reprochai-je en refermant la porte derrière moi.

— Je n'étais pas là, expliqua-t-il. Le magasin était fermé. Il était en mer depuis plusieurs heures déjà, lorsque j'ai appris qu'il était sorti avec l'*Argo*. Sortir par un temps pareil...

Il secoua la tête.

— Il faut vraiment être inconscient ou complètement fou !

J'étais soulagé. J'aimais bien Cap et cela m'aurait ennuyé s'il avait eu la moindre responsabilité dans le naufrage de mon bateau.

— Alors, vous ne l'avez pas autorisé à le prendre ?

Cap soupira.

— J'étais en train de boire un verre chez Schoonover lorsqu'un type est entré et m'a demandé si j'étais au courant que l'un de mes bateaux n'était plus amarré au ponton. Je suis tombé des nues. Il n'était que quatre heures, mais on avait l'impression qu'il faisait nuit. Il y avait du vent, le ciel était bouché et la mer déjà grosse. C'était de la folie, de la pure folie !

— Si vous aviez pu, vous l'auriez empêché de partir ?

— Bien sûr ! Je suis désolé que cela soit arrivé avec l'*Argo*, Jason. Je me mordis les lèvres.

— Je suppose que personne ne pouvait rien y faire, murmurai-je.

C'était le moment de lui poser la question pour laquelle j'étais venu le voir.

— Vous n'auriez pas vu Garland, par hasard ?

— Garland ?

La pièce était sombre et je distinguais mal son visage, mais il y avait eu un rien d'étonnement dans sa voix.

— Oui. J'ai cru l'apercevoir en rentrant de l'école. Dans une

voiture, pas très loin de chez nous. Je me suis dit qu'il était peut-être passé à la maison et reparti sans avoir trouvé personne. N'est-il pas venu ici, aujourd'hui ? Il n'aurait pas fait toute la route depuis San Francisco sans s'arrêter pour vous dire bonjour. Après tout, vous étiez son meilleur ami !

Cap m'avait écouté attentivement. Quand j'eus terminé, il resta un moment silencieux, puis hocha lentement la tête.

— Oui, acquiesça-t-il. Il est venu.

Je me levai d'un bond.

— Super ! Dans quel hôtel est-il descendu ?

— Il est déjà reparti, répondit Cap après un nouveau silence. Je suis désolé, Jason. Il n'a fait que passer. Un voyage d'affaires. Comme tu l'as deviné il est monté chez ta mère, mais il n'a trouvé personne. En redescendant, il a bu une tasse de café avec moi, puis il a repris la route pour Frisco. Tu sais, c'est un homme très occupé, maintenant. Il a beaucoup de responsabilités.

Mon visage s'allongea.

— Avant, c'était un mot dont il ne connaissait même pas la signification, commentai-je avec amertume. Pourquoi n'est-il pas venu me voir à l'école ?

Cap haussa les épaules.

— Il n'avait pas le temps. Pourtant, je lui ai bien dit que tu serais très malheureux, s'il repartait sans t'avoir vu. Surtout aujourd'hui, après ce qui s'est passé la nuit dernière avec l'*Argo*. Je ne comprenais que trop ce que tu pouvais ressentir devant un tel gâchis.

Je baissai la tête. Il avait presque réussi à me faire pleurer.

— J'aimerais pouvoir te dire de ne pas t'inquiéter, que je me débrouillerai pour te trouver un autre bateau, poursuivit-il sur un ton amer. Mais, je n'ai pas le cœur à te mentir, Jason. Les affaires ne marchent pas bien en ce moment et je ne gagne pas assez d'argent pour payer toutes mes factures. Chaque mois, je puise un peu plus dans mes économies et cela ne peut pas durer. Il n'y aura donc pas de nouveau bateau.

— Ce n'est pas grave, le rassurai-je. Du moins pas pour moi.

Je m'efforçai de faire bonne figure, mais, au fond de moi-même, j'éprouvais une terrible sensation de vide. Depuis que j'étais en âge de parler, je rêvais au jour où je partirais à la conquête des mers à la barre de l'*Argo*. Je sais : ce n'étaient que des rêves d'enfant. Il fallait que je sois réaliste. En outre, maintenant que Cap m'avait confirmé que c'était bien Garland que j'avais vu, j'avais bien d'autres soucis en tête. Et si je racontais tout à Cap ? Il pourrait peut-être me conseiller... Non. Il avait l'air trop pathétique. Ce n'était plus qu'un vieil homme abattu et découragé. Moi, je n'avais perdu qu'un rêve. Lui, avec l'*Argo*, il avait perdu son principal moyen d'existence. Si

l'état de ses finances était si mauvais, il serait peut-être même contraint de fermer son entreprise. Je ne pouvais donc pas l'ennuyer avec mes problèmes. Il avait déjà bien assez à faire avec les siens.

Lorsque j'arrivai chez Carlotta, à Sills Canyon, j'étais hors d'haleine et je ne sentais plus mes jambes. J'étais également trempé jusqu'aux os car, pour le coup, la pluie s'était réellement mise à tomber. Il faisait presque nuit. La porte du garage était baissée et je la soulevai pour ranger mon vélo à l'abri. La Bronco était là, sagement garée dans la pénombre. Son capot était encore chaud. Carlotta venait juste de rentrer. J'appuyai mon vélo contre le mur, enlevai mon sac du porte-bagages, refermai la porte coulissante et montai les trois marches en béton conduisant à l'entrée de la maison. Dans la cuisine, il faisait froid. Des sacs en plastique, pleins de provisions, étaient posés sur la table.

— Il y a quelqu'un ? appelai-je. C'est moi, Jason.

J'entendis du bruit dans les toilettes et, quelques minutes plus tard, Carlotta apparut.

— Mon pauvre petit ! s'exclama-t-elle. Tu es tout trempé ! D'où arrives-tu ? Tu ne vas pas me dire que tu as fait la route à bicyclette par un temps pareil ?

— Sam est mort et Arlene est partie, déclarai-je sans autre préambule.

— Quoi ?

Son visage, d'ordinaire si rose et rayonnant de santé, devint tout pâle. D'un geste impulsif, elle tira une chaise et s'assit.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Maman a téléphoné à l'école pour me dire de ne pas rentrer à la maison. Je devais venir ici directement et attendre son retour.

Carlotta me regarda fixement. Elle n'avait pas l'air de comprendre ce que je disais.

— Son retour ? répéta-t-elle. Où est-elle donc allée ?

— Elle ne me l'a pas dit. Je suis passé à la maison. Pour prendre des vêtements. Il fallait bien que j'aie de quoi m'habiller, n'est-ce pas ? Sam était allongé par terre dans son bureau. Il y avait du sang tout autour de lui et, en m'approchant, j'ai vu qu'il avait le crâne défoncé. J'ai eu mal au cœur, tellement c'était horrible à voir.

— Oh, mon Dieu ! murmura-t-elle. *Mon Dieu !*

— Je ne savais pas quoi faire, poursuivis-je. J'ai essayé de te téléphoner, mais tu n'étais pas là.

Elle se leva brusquement.

— Je vais appeler le shérif ! décida-t-elle. Pendant ce temps là, va mettre des vêtements secs. Inutile que tu prennes froid.

— Oh non ! m'exclamai-je. Ils vont croire que c'est Arlene qui l'a tué !

Elle avait déjà le combiné du téléphone à la main. Elle se retourna et me regarda en fronçant les sourcils.

— Elle s'est enfuie ! lui rappelai-je. C'est un aveu de culpabilité. Du moins, c'est ce que la police va penser.

Carlotta haussa les épaules et un petit rire sans joie s'échappa de ses lèvres.

— Allons, Jason ! Dans la vie, ce n'est pas comme dans un feuilleton télévisé. Lorsqu'il y a un meurtre, une seule chose à faire : prévenir les autorités. Quand Arlene a-t-elle téléphoné à l'école ? questionna-t-elle tout en tapant rapidement sur les touches du cadran.

— Vers une heure, répondis-je. J'étais en classe d'histoire.

— Et tu es arrivé à la maison à quelle heure ?

— Trois heures et quart, trois heures vingt.

— Elle peut très bien ne même pas savoir que Sam est mort, commenta Carlotta tout en attendant que quelqu'un se manifeste à l'autre bout du fil.

Une réflexion qui suffit pour augmenter encore mes craintes à propos de Garland.

— Je suis bien au bureau du shérif?... Ici, Mme Wright, Carlotta Wright... C'est cela... Sills Canyon, la plantation de pommiers... Mon petit-fils vient de m'annoncer qu'il avait trouvé son beau-père gisant par terre dans leur maison de Settler's Cove. Il serait gravement blessé à la tête... Pardon ?... Jason Moore... La victime ? Sam Dexter... Non, son beau-père... Trente-quatre, Old Bridge Road... C'est cela-Non, j'ai peur qu'il n'y ait personne là-bas. Vous voulez que je vienne ?.. Oui, bien sûr... Je ne bouge pas de chez moi.

Machinalement, elle reposa le combiné.

— Ils y vont tout de suite. Avec un médecin et une ambulance. C'est ce que tu aurais dû faire en premier : appeler le service d'urgence de l'hôpital.

— Il avait le crâne défoncé, lui rappelai-je. Ce n'était pas possible qu'il puisse être encore vivant.

— Tu n'es pas médecin, répliqua-t-elle. Dans un cas comme celui-là, il faut toujours appeler d'abord l'hôpital.

Machinalement, elle entreprit de ranger les provisions qui étaient dans les sacs en plastique. Ses mains tremblaient et elle mettait n'importe quoi n'importe où, les boîtes de conserve dans le réfrigérateur et le beurre dans le placard à confitures.

— Tu aurais pu le sauver.

— Je n'avais pas envie de le sauver, répondis-je en reniflant.

— Si tu ne vas pas te changer tout de suite, c'est toi qui va attraper la mort ! s'exclama-t-elle. Oh, zut !

Brusquement, elle posa le sac qu'elle tenait à la main.

— Où vas-tu ? Tu ne vas pas partir toi aussi, mamie ?

Elle s'arrêta et me sourit.

— Ne t'inquiète pas, mon chéri. J'ai seulement oublié un paquet dans ma voiture. Mes médicaments. J'en ai pour une minute.

— Non, laisse-moi y aller !

Je commençais à avoir peur. De quoi ? Je ne savais pas exactement. C'était une réaction absurde, puérile. Et si elle ne revenait pas ? Je serais tout seul. D'abord Garland, puis Arlene et même Sam. Il fallait que je me raccroche à Carlotta. Je n'avais plus qu'elle au monde.

— Reste ici, je vais te le chercher !

Avant qu'elle ait eu le temps de me répondre, j'étais dans le garage.

Carlotta ne ferme aucune porte à clé. Cela fait longtemps qu'elle vit ici, sur la côte de la Californie. Autrefois, dans les petites villes et à la campagne, il n'y avait jamais de crimes ou même de cambriolages. Connaissant tout le monde dans les environs, elle n'arrivait pas à imaginer que quelqu'un puisse s'introduire chez elle pour lui faire du mal ou la voler. Arlene et Garland avaient essayé de la convaincre que ce n'était pas prudent de tout laisser aussi ouvert. Sans succès. Elle disait que, de toute façon, elle n'avait pas envie de vivre dans un monde où plus personne n'avait confiance en personne.

La Bronco n'était donc pas fermée. J'ouvris la portière avant et cherchai le sac de la pharmacie. Une poche en papier, blanche avec une croix verte. Elle n'était pas sur le siège. Je passai la main sur la plage avant et dans le vide-poche. Rien non plus. Elle avait dû tomber par terre. Le plafonnier s'était allumé quand j'avais ouvert la portière, mais la lampe n'était pas très puissante. Je me penchai et fouillai à tâtons sur le tapis. À la campagne, les tapis s'usent très vite et Carlotta avait protégé les siens avec des morceaux de moquette. Rien. Sous le siège ? Ah, je la voyais !

J'avancais la main pour saisir la poche, lorsque, soudain, mes doigts rencontrèrent une surface dure et froide. Une surface métallique. Un revolver. Était-ce l'arme que Carlotta m'avait montrée après que Sam eut battu Arlene ? Je n'aurais su le dire, mais cette odeur... C'était l'odeur de la poudre ! Quelqu'un avait tiré avec ce revolver récemment ! À cette idée, ma tête se mit de nouveau à tourner.

— Jason ?

La porte de la cuisine s'ouvrit et la silhouette de Carlotta se découpa dans le rectangle de lumière. En hâte, je remis le revolver dans sa cachette.

— Tu as trouvé mes médicaments, mon chéri ?

— Oui ! Ils étaient tombés par terre, devant le siège.

Je claquai la portière et la rejoignis.

— Il n'y avait pas beaucoup de lumière et il m'a fallu un moment pour les trouver, expliquai-je en lui tendant le petit sac blanc et vert.

— Merci, tu es un chou.

Elle posa les médicaments sur la table, puis me pris le bras et m'entraîna avec autorité vers la salle de bains.

— Maintenant, mon garçon, tu vas prendre une douche bien chaude et enfiler des vêtements secs. Ensuite, nous dînerons ensemble, tous les deux.

— Et Arlene ? questionnai-je en reniflant de nouveau. Où est-elle allée ? Quand va-t-elle revenir ?

— Je ne le sais pas plus que toi, me répondit-elle en ouvrant la fermeture à glissière de ma parka. Mais ne t'inquiète pas. Elle nous appellera sans doute bientôt. Telle que je la connais, elle voudra savoir si tu es bien arrivé ici, sain et sauf.

D'un geste brusque, elle me fit pivoter et m'enleva ma parka.

— Et si elle n'appelle pas ? insistai-je tandis qu'elle mettait le vêtement mouillé sur le dossier d'une chaise, devant un radiateur. Il y a la police... Elle n'est pas idiote et ton téléphone est peut-être déjà sur table d'écoute.

Carlotta soupira.

— Je t'en prie, Jason, arrête de te faire du cinéma ! Elle n'est probablement même pas au courant de ce qui est arrivé à Sam. Je suis certaine qu'il y a une explication tout à fait simple et innocente à son – hum – petit voyage.

Elle secoua la tête et eut un petit clappement de langue.

— Peur de la police ! Quelle idée absurde ! Allons, dépêche-toi d'enlever ton pantalon et ta chemise ! Je ne vais tout de même pas devoir te déshabiller et te mettre sous la douche, comme quand tu étais petit ?

— Non mamie, je vais me débrouiller tout seul.

— Je l'espère bien !

Sur ces mots, elle me poussa dans la salle de bains et referma la porte sur moi.

Nous avions dîné et j'en étais à la moitié de mon chausson aux pommes, lorsque quelqu'un sonna à la porte d'entrée. Un seul coup, bref et autoritaire. Je sursautai et posai mon gâteau. Il était environ sept heures. Carlotta et moi nous regardâmes. Son visage était grave, très pâle. Elle ne fit pas un geste pour se lever. Je suppose qu'elle aurait voulu aller ouvrir, mais la peur la paralysait. Je repoussai ma chaise.

— J'y vais ! déclarai-je d'une voix que je reconnus à peine.

Mes jambes étaient en coton. J'avais ma serviette autour du cou. Lorsque je passai devant elle, Carlotta me l'enleva, machinalement.

Dans le hall, j'allumai la lampe du porche et ouvris la porte. Une bouffée de vent, froide et humide, me fouetta le visage. Le chapeau et l'imperméable noir de notre visiteur étaient luisants de pluie. D'un geste rapide, il me montra sa carte de police et me dit être le lieutenant Gérard.

— C'est au sujet de ton père, expliqua-t-il tandis que je m'effaçais pour le laisser entrer.

— Sam n'est pas mon père, répondis-je en refermant la porte derrière lui.

Il retira son imperméable et l'accrocha à une patère, puis enleva son chapeau. Il était presque chauve.

Son uniforme était net et bien repassé, mais les bas de son pantalon étaient mouillés.

— Ta mère est-elle là ?

À cet instant, Carlotta sortit de la cuisine.

— Non. Je suis sa grand-mère, Carlotta Wright. Comment va Sam ?

Le lieutenant me regarda d'un air hésitant. N'étais-je pas un peu jeune pour entendre une pareille nouvelle ?

— Il est mort, n'est-ce pas ? questionnai-je.

Gérard hocha la tête affirmativement.

— Il était déjà mort plusieurs heures avant votre appel, madame Wright.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ! déclarai-je en me retournant vers Carlotta.

— Entrez donc au salon, lieutenant, suggéra-t-elle. Vous avez l'air d'avoir froid... Je vais vous faire du café, cela vous réchauffera.

Le policier accepta volontiers et, lorsqu'il se fut assis dans un fauteuil, il leva vers moi un regard interrogateur.

— Tu n'as vu personne dans la maison ou près de la maison quand tu es allé là-bas, mon garçon ?

Je déglutis avec peine.

— Non, monsieur, mentis-je délibérément.

— Pourquoi ne nous as-tu pas appelés dès que tu as trouvé le corps ?

— Je... j'ai pensé que c'était à un adulte à le faire, bredouillai-je d'une voix qui même à mes oreilles n'était guère convaincante. Je... j'avais peur. Je ne savais plus où j'en étais. C'était la première fois que je voyais un... un mort.

— Pourquoi n'as-tu pas téléphoné à ta grand-mère ? C'est une adulte, elle.

— J'ai essayé. Elle n'était pas chez elle. Je suis donc remonté sur ma bicyclette et je suis venu ici. La route est longue... À mon arrivée, je lui ai raconté ce que j'avais vu et elle vous a appelés.

Pendant que je parlais, il ne m'avait pas quitté des yeux. Visiblement, mes déclarations l'intéressaient et le surprenaient tout à la fois.

— Il faut deux heures et demie pour venir ici à vélo depuis Settler's Cove ?

Je me troublai. Je n'avais pas prévu cette objection.

— Il pleuvait, me défendis-je faiblement.

— Hum... Il devait être plus tard quand tu as quitté la maison. N'aurais-tu pas attendu un moment, en espérant que ta mère allait rentrer ?

Je hochai la tête avec force.

— Oui, vous avez raison ! C'est ce que j'ai fait.

— Tu en es sûr ? Tu n'es pas allé ailleurs avant de venir ici, n'est-ce pas ? Chez un ami auquel tu aurais voulu demander conseil, par exemple ?

C'était de la magie ! Comment pouvait-il savoir que j'étais allé chez Cap ? Non, il ne le savait pas. Il bluffait.

Je secouai la tête.

— Je... En cours de route, je me suis arrêté à une cabine pour téléphoner à l'école. Vous comprenez, je m'entends assez bien avec mon professeur de gymnastique, Mlle Touhy. Je n'ai pas réussi à la joindre. La secrétaire m'a dit qu'elle était fatiguée et était déjà rentrée chez elle.

— Oui... Sais-tu où est ta mère, Jason ?

Avant que j'aie pu trouver une réponse, Carlotta entra avec un plateau mexicain en bois laqué, noir, sur lequel trônaient trois tasses fumantes et odorantes. Elle déposa son fardeau sur la table basse devant le lieutenant et le policier lui adressa un rapide sourire avant de tourner à nouveau son regard dans ma direction. Un regard perçant, qui semblait vouloir fouiller jusqu'au plus profond de mon être.

— Jason ?

— Je... je ne sais pas. Je suis inquiet pour elle.

Carlotta s'assit. Son visage avait retrouvé toutes ses couleurs et elle avait l'air très à l'aise, comme si offrir du café à un shérif enquêtant sur un meurtre dans sa famille était une chose qu'elle faisait tous les jours. Cependant, une seule phrase du lieutenant suffit pour lézarder cette trop belle façade :

— Moi aussi, je suis inquiet. On s'est battu dans ce bureau. Nous avons relevé beaucoup de traces de sang et certaines ne provenaient pas de ton père.

— Sam n'était pas mon père ! protestai-je avec véhémence. Ce n'était que mon beau-père !

— Nous avons trouvé également deux dents qui n'appartenaient

pas à la victime, poursuivit-il imperturbablement. Ainsi que plusieurs poignées de cheveux. Des cheveux de femme. Nous savons que Sam Dexter était un mari très brutal...

Il leva les yeux brièvement vers Carlotta et but une gorgée de café.

— Si l'un de vous deux a une idée de l'endroit où elle se trouve, il vaudrait mieux me le dire.

Au fur et à mesure qu'il parlait, Carlotta s'était recroquevillée sur elle-même. Elle était au bord des larmes.

— Je ne sais vraiment pas où elle est allée, murmura-t-elle d'une voix blanche. Pourquoi, d'ailleurs, n'est-elle pas venue se réfugier ici ? J'étais sortie, mais je ne ferme jamais ma porte. Je suppose que vous avez téléphoné aux hôpitaux ainsi qu'au Foyer des Femmes battues à Morro Bay ?

Gérard hocha la tête.

Il but une autre gorgée de café, puis prit un paquet de cigarettes dans sa poche.

— Cela ne vous ennuie pas si je fume ?

— Non, pas du tout, le rassura Carlotta.

Avant de continuer, il alluma une cigarette et tira une bouffée de fumée avec un plaisir évident.

— À l'aide de son répertoire, nous avons pu contacter ses amis les plus proches. Aucun d'entre eux ne l'a vue. Bien entendu, un avis de recherche a été lancé pour sa voiture. Il s'agit bien d'une Wagoneer de 1982, n'est-ce pas ?

Il récita le numéro d'immatriculation et Carlotta hocha la tête.

— Vous... vous pensez que c'est elle qui l'a tué ?

— Non, ce n'est pas elle ! me rebellai-je. Pas maman ! Elle n'est pas capable de tuer une mouche ! D'ailleurs, elle n'aurait pas eu assez de force. Et, en plus, elle avait bien trop peur de lui. Quand il la battait, elle ne cherchait même pas à se défendre. Tout ce qu'elle savait faire, c'était pleurer et se taire.

— Quand on les maltraite vraiment trop, fit observer Gérard, les êtres les plus doux ont parfois des réactions imprévisibles. Pour ce qui est de la force, il n'est pas nécessaire d'être un colosse pour appuyer sur la détente d'une arme à feu.

Malgré moi, je tournai la tête vers Carlotta. Elle était assise, raide et droite comme un « i » le visage très pâle.

— Une arme à feu ? répétais-je d'un air étonné. N'a-t-il pas eu le crâne défoncé par un objet très lourd ?

— Ce que tu as vu, m'expliqua calmement le lieutenant, c'est la blessure provoquée par la sortie de la balle. Les apparences sont souvent trompeuses, tu sais. Le projectile a été tiré dans la gorge, à bout portant. Le meurtrier était donc quelqu'un que Dexter connaissait et en qui il avait confiance. La balle a traversé, la tête et fait

littéralement exploser la base du crâne.

— Non, murmura Carlotta, ce n'est pas Arlene qui a pu faire ça ! Pas ma petite fille !

— Y avait-il une arme dans la maison ? questionna le policier.

— Ce n'est pas elle ! poursuivit Carlotta, comme si elle ne l'avait pas entendu. Il n'y a jamais eu de criminel dans la famille !

Le lieutenant se retourna vers moi, le regard inquisiteur.

— Mon père – mon vrai père – avait une Winchester, répondis-je. Il s'en servait pour aller à la chasse et il ne l'a pas emportée avec lui quand il est parti. Maman l'a vendue. Après le divorce, il n'y avait plus assez d'argent à la maison.

Le lieutenant finit sa tasse de café, éteignit sa cigarette et se leva.

— La balle qui a tué M. Dexter provenait d'un 357 Magnum. Nous avons trouvé le projectile, mais pas le revolver. Merci pour le café et pour votre aide.

Sur ces mots, il alla prendre son imperméable dans l'entrée et l'enfila.

— N'hésitez pas à m'appeler si vous vous souvenez d'un endroit où Mme Dexter aurait pu aller se réfugier, ajouta-t-il en mettant son chapeau et ouvrant la porte. Qu'elle soit innocente ou coupable, son absence ne peut que desservir sa cause.

Dehors, les éléments étaient toujours aussi déchaînés. Une bourrasque de vent s'engouffra dans le hall et fit voler les rideaux du salon.

— Ah, une dernière chose ! déclara-t-il en se retournant. Il faudrait qu'un membre de la famille vienne reconnaître le corps. C'est la règle. Vous, par exemple, madame Wright ?

— Vous voulez dire que j'aille à la morgue et que je le voie ? murmura Carlotta d'une voix blanche.

— Je peux y aller, moi, proposai-je. Au moins, je serai sûr qu'il est bien mort !

Le shérif me regarda d'un air choqué, mais ne fit aucun commentaire.

— Parfait, acquiesça-t-il. J'enverrai une voiture te chercher demain matin.

La porte se referma sur lui et je me retrouvai seul avec Carlotta.

Je m'étais couché sans me déshabiller. Si je voulais mettre mon projet à exécution, il fallait que je réussisse à rester éveillé. La chambre dans laquelle je dors quand je suis chez Carlotta avait été celle de maman lorsqu'elle était petite et, dans un coin, il y a une armoire pleine de livres pour enfants. Je pris *Flamme et l'Étalon noir* et essayai de lire, mais mes yeux n'arrêtaient pas de se fermer. Entre les divers événements de la journée et mes balades à vélo, j'étais

littéralement épuisé. Mais, en un sens, c'est cette extrême fatigue qui me sauva. J'avais fini par m'assoupir et je dormais sans doute depuis déjà un bon moment, lorsque des crampes dans les jambes me réveillèrent brutalement. Des crampes horribles. Je serrai les dents pour ne pas hurler.

Je m'assis en grimaçant de douleur et entrepris de masser mes mollets, comme Garland m'avait appris à le faire. Au bout d'un moment, la douleur s'atténua et je pus me lever et marcher. À pas de loup, je m'approchai de la porte et l'ouvris. Aucun bruit. La maison était plongée dans le silence et la pénombre.

Je mis ma parka et sortis sur la pointe des pieds. En passant devant la porte de la chambre de Carlotta, j'entendis un ronflement régulier. Tout allait bien.

Je traversai la cuisine, descendis au garage et ouvris doucement la portière de la Bronco. Le revolver était toujours à sa place. Sans hésiter, je le pris et remontai à la cuisine. Là, il ne me fallut pas longtemps pour trouver un sac en plastique et envelopper l'arme après l'avoir soigneusement essuyée. Puis, j'enlevai mes chaussettes et roulai soigneusement le bas des jambes de mon jean.

Dehors, la pluie glaciale me fouetta le visage. Le sol était froid sous mes pieds nus, mais il fallait que je continue, que j'aille jusqu'au bout, même si je n'en avais pas envie.

Un grand verger de pommiers s'étendait derrière la maison. Des pommiers qui avaient perdu leurs feuilles et tendaient vers le ciel leurs membres grêles et décharnés. Je trébuchais presque à chaque pas. La terre venait d'être labourée et la boue, fine et visqueuse, s'insinuait entre mes doigts de pieds. Au bout d'un moment, je jetai un coup d'œil derrière moi. J'étais assez loin de la maison. Je m'accroupis et, fébrilement, je creusai un trou avec mes mains. Une trentaine de centimètres, cela devrait suffire.

Quelques minutes plus tard, j'effaçai avec les pieds les traces que j'avais faites. L'arme du crime était enterrée et ne pourrait plus servir de preuve contre quiconque.

Sam était bien mort. Cette certitude, à elle seule, m'avait soulagé d'un grand poids. Ils l'avaient mis dans un tiroir, tout au fond d'une salle blanche et froide. C'était une jeune inspectrice, plutôt jolie, qui était venue me chercher à la maison et m'avait accompagné tout au long de la procédure. D'après son badge, je savais qu'elle s'appelait T. Hodges. Elle avait mis son bras autour de mes épaules, au cas où j'aurais besoin d'être réconforté. J'avais besoin d'être réconforté, mais pas à cause de la mort de Sam. C'était quelqu'un que j'aimais, quelqu'un qui m'aimait, qui l'avait tué. Sam n'avait reçu que ce qu'il méritait. J'en étais convaincu et je n'éprouvais pas le moindre chagrin

à son égard. Mais, pour la police et la justice, peu importait que Sam ait ou non mérité le sort qui lui avait été réservé. Il y avait eu crime et tout serait mis en œuvre pour retrouver le coupable et le punir. Arlene, Carlotta ou Garland. J'avais fait ce que j'avais pu pour protéger Carlotta. Pour Arlene, je pouvais seulement espérer qu'ils ne la retrouvent pas. Quant à Garland, il y avait quelque chose que je pouvais faire pour le tenir en dehors de toute cette histoire.

Lorsque la voiture de patrouille m'eut déposé avec mon cartable devant la porte de l'école, j'attendis une seconde ou deux, puis, au lieu d'aller directement en cours, j'entrai dans une cabine téléphonique et composai le numéro de Cap Willard.

— Cap, c'est Jason, déclarai-je d'emblée, dès qu'il eut décroché. Je voudrais vous demander un service.

— J'ai appris pour Sam. Je suis vraiment désolé, déclara-t-il comme s'il ne m'avait pas entendu. C'est affreux.

— Oui, bien sûr...

Les adultes sont de sacrés hypocrites. Si Cap avait embauché Sam, c'était seulement parce qu'il savait qu'Arlene avait de la peine à joindre les deux bouts avec son maigre salaire de serveuse. En fait, pas plus que moi il n'aimait Sam. Mais quand un type meurt, les gens font semblant d'être tristes. Surtout les vieux. Je suppose que c'est instinctif chez eux. Peut-être pensent-ils qu'en agissant ainsi, les autres n'auront pas la dent trop dure pour eux quand leur dernière heure sera arrivée.

— Quel est ce service que tu voulais me demander, Jason ?

— Oh, pas grand-chose, répondis-je. C'est à propos de Garland. Au cas où le shérif viendrait vous poser des questions. J'aimerais que vous ne lui disiez pas qu'il est venu vous voir hier. D'accord ?

— Tu ne penses pas que c'est Garland qui a tué Sam, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr ! Mais ce que je pense n'a pas beaucoup d'importance. Ce qu'il ne faut pas, c'est mettre des idées de ce genre dans la tête du lieutenant Gérard. Il n'aura aucune raison de suspecter Garland, si personne ne lui dit qu'il est venu ici hier. Vous et moi, nous sommes les seuls à l'avoir vu. Donc, si nous nous taisons...

La cloche de l'école sonna derrière moi. L'heure de la récréation.

— Je ne dirai rien, déclara Cap. Je te le promets.

Carlotta avait eu raison. Je n'aurais pas dû aller à l'école. Dans la cour, tout le monde me regardait par en-dessous et même mes meilleurs copains faisaient tout pour m'éviter. En classe, les professeurs essayaient de ne pas montrer leurs sentiments, mais il n'était pas difficile de deviner ce qu'ils pensaient. À leurs yeux, je n'étais qu'une petite crapule froide et sans cœur. De la graine de criminel. Et, avec tout cela, je ne pouvais même pas m'en aller, car je

n'avais pas mon vélo. Il fallait que je reste jusqu'à trois heures, lorsque Carlotta viendrait me chercher. À la fin du deuxième cours, je décidai d'aller à la bibliothèque. Là-bas, au moins, personne ne me regarderait comme si j'avais le SIDA. Occupée à son bureau, la bibliothécaire ne leva même pas la tête. Sans bruit, j'allai tout au fond de la salle et m'assis dans un recoin, au milieu des rayonnages. Il fallait que je réfléchisse, que je fasse le point.

Carlotta et Garland étaient maintenant hors de danger, mais il restait Arlene. C'était surtout sur elle que pesaient les soupçons du lieutenant Gérard. Elle n'aurait pas dû s'enfuir. Cependant, il n'était pas difficile de comprendre pourquoi elle avait réagi de cette façon. La police savait que Sam la battait. Plusieurs fois, elle était allée se plaindre auprès du shérif. Dans ces conditions, il était évident que, pour la police, elle serait d'emblée le suspect numéro un.

C'était pour cela qu'elle était partie. Elle s'était affolée et, maintenant, elle devait se terrer quelque part, complètement terrorisée. Sans personne pour la soutenir, personne à qui parler et confier ses angoisses. Il fallait que je la retrouve. Mais où diable avait-elle bien pu aller ?

Cela m'ennuie de l'avouer, mais, au bout d'un moment, je m'endormis. Un sommeil qui, à dire vrai, m'aida à trouver la solution de mon problème. À cause du rêve que je fis. Je rêvais au temps béni où Arlene, Garland et moi, étions encore tous les trois ensemble, avant que Garland ne gâche notre bonheur en buvant plus que de raison. C'était l'été, nous étions dans la montagne, à Cluff Meadows, dans ce petit chalet où nous avions coulé tant de jours heureux. Et, avant même de m'être réveillé, une petite voix me dit que c'était là qu'Arlene était allée se réfugier.

J'ouvris les yeux et souris.

Je savais où la trouver.

Je sortis de l'école à trois heures. Il pleuvait à nouveau, mais je continuais de sourire. J'avais une longue route devant moi. Il me faudrait traverser toute la vallée de San Joaquin. Cluff Meadows se trouvait dans la sierra, à une centaine de miles de Fresno. Je n'avais pas la moindre idée de la façon dont j'allais m'y prendre pour me rendre là-bas, mais, plus j'y pensais, plus j'étais persuadé qu'Arlene s'était réfugiée dans ce chalet où nous avions été si heureux avec Garland. Il me fallait trouver un moyen de la rejoindre. Dans la rue, mon sourire se figea.

Carlotta m'attendait, seulement elle n'était pas dans sa Bronco mais assise à l'avant d'une voiture de police, garée un peu à l'écart de la foule des autres parents. Le lieutenant Gérard était au volant. Quand il me vit, il donna un petit coup de klaxon pour m'appeler.

Tous les regards étaient braqués sur moi. Ne mordant la lèvre, je les rejoignis.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

D'un signe de la tête, le policier m'indiqua le siège arrière.

— Monte.

J'obéis et claquai la portière derrière moi.

— Ce matin, déclara-t-il en démarrant, ta nouvelle amie, Mlle Hodges, est allée en ville et s'est livrée à une petite enquête chez les deux armuriers que compte notre charmante cité. Une enquête qui nous a permis de découvrir que ta grand-mère possédait une arme. Elle l'a achetée au début de l'année dernière. Un 357 Magnum.

Avant de poursuivre, il jeta un coup d'oeil à Carlotta qui tripotait nerveusement sa longue écharpe rouge.

— Hier soir, elle a oublié de m'en parler.

— Pourquoi vous en aurais-je parlé ? protesta Carlotta. Pour autant que je sache, vous ne m'avez pas demandé si j'avais une arme chez moi !

Nous étions arrivés à un feu rouge. Gérard s'arrêta, sortit un revolver de sa poche et me le montra négligemment.

— C'est avec un joujou de ce genre que ton beau-père a été tué. Tu le reconnais ?

— Comment pourrais-je le reconnaître ? m'écriais-je d'une voix aiguë. Ce n'est pas moi qui ai tué Sam !

C'était une blague. Une mauvaise blague !

— Tu avais un mobile, répondit-il, le visage impassible. En outre, tu vas souvent chez ta grand-mère et lors de l'une de ces visites, tu pouvais très bien avoir pris ce revolver, sans même qu'elle s'en aperçoive. Quand je suis venu lui demander où il se trouvait ce matin, elle se souvenait à peine de l'endroit où elle l'avait mis après l'avoir acheté. Tu avais donc eu tout loisir de tuer ton beau-père, puis de remettre l'arme à sa place, hier soir, à ton arrivée à Sills Canyon.

À mesure qu'il parlait, je m'étais senti devenir très pâle.

— Où... où l'avez-vous trouvé ? réussis-je à bredouiller.

— Il était dans le tiroir du bas de mon chiffonnier, répondit Carlotta. Sous les nappes brodées de ton arrière grand-mère.

Je faillis pousser un cri.

À qui, alors, appartenait le revolver qu'elle avait caché sous le siège de la Bronco, celui que j'avais enterré la nuit dernière ? D'où venait-il ? Carlotta avait été absente de chez elle pendant une bonne partie de l'après-midi...

Un frisson me parcourut le dos. Un frisson qui n'avait aucun rapport avec le froid ou le mauvais temps.

Et si elle était allée à la maison ? Oui, c'était cela ! Elle avait découvert le corps sans vie de Sam et le revolver à côté de lui. Arlene

n'était déjà plus là. Elle s'était alors imaginée que maman s'était procurée une arme d'une manière ou d'une autre et avait tué Sam. Elle avait été tellement sûre qu'Arlene était coupable qu'elle avait ramassé et emporté le revolver. C'était une pièce à conviction beaucoup trop dangereuse. Il fallait la détruire ou, du moins effacer les empreintes digitales sur la crosse.

Les empreintes...

— Avez vous trouvé mes empreintes digitales sur ce revolver ? questionnai-je.

Le shérif secoua la tête.

— Non, nous n'avons trouvé que les empreintes de Mme Wright.

Entre-temps, nous étions arrivé devant le grand bâtiment à toit plat, peint de couleur ocre, qui abrite les bureaux de la police du comté, la prison municipale et les services sociaux. À cause de la tempête, aucun drapeau n'avait été hissé en haut des mâts en aluminium.

La Bronco était garée sur le parking, devant l'entrée principale. La place juste à côté était libre. Gérard s'y engouffra, emballa une dernière fois le moteur et coupa le contact.

— Je n'étais pas sérieux tout à l'heure, Jason, déclara-t-il en m'adressant un bref sourire par-dessus son épaule. Le revolver de ta grand-mère n'a jamais servi et je n'ai pas l'intention de t'arrêter.

D'un geste brusque, j'ouvris ma portière.

— J'ai bien failli m'y laisser prendre, shérif.

— Pouvons-nous rentrer chez nous, maintenant ? questionna Carlotta avec froideur.

— Bien sûr, vous êtes libres, acquiesça-t-il. Veuillez m'excuser pour le dérangement.

— Vous excuser ! grommela Carlotta en descendant avec peine de la voiture de patrouille. Vraiment ! -t-on idée de s'amuser ainsi avec une vieille femme et un enfant ! Je ne comprends pas comment un homme aussi dénué de psychologie a pu arriver au grade de lieutenant, ajouta-t-elle, tout en fouillant dans son sac à la recherche des clefs de la Bronco. De mon temps, les officiers de police traitaient les personnes âgées avec plus de prévenance.

Le shérif descendit, claqua sa portière et fit le tour de la voiture pour nous rejoindre.

— Madame Wright, déclara-t-il en faisant sauter dans sa main le 357 Magnum, avec une arme comme celle-ci, un enfant ou une femme est aussi dangereux que n'importe quel homme dans la force de l'âge. Et, d'après ce que j'ai pu comprendre, l'un et l'autre, vous détestiez suffisamment Sam Dexter pour vouloir sa mort.

Carlotta ouvrit la bouche pour protester, mais il l'arrêta d'un geste de la main.

— Vous avez menacé de le tuer, madame. Devant moi et dans ce même bâtiment. La dernière fois que nous l'avons emprisonné, après qu'il eut battu sa femme, votre fille, Arlene Dexter.

— J'étais hors de moi, se défendit faiblement Carlotta. Je ne savais plus ce que je disais.

— Bien sûr...

Le lieutenant Gérard lui tendit le revolver.

— Vous pouvez remettre ce joujou sous les nappes brodées de votre mère. Nous ne devrions pas en avoir besoin. Vous n'avez aucune nouvelle de Mme Dexter, je suppose ? questionna-t-il après qu'elle eut rangé l'arme dans son sac. Elle ne vous a pas téléphoné et vous n'avez toujours aucune idée de l'endroit où elle pourrait se trouver ?

— Non, et je commence à être très inquiète, répondit Carlotta.

— Moi aussi, avouai-je.

— Appelez-moi dès que vous aurez la moindre information à son sujet.

Poliment, il porta la main à sa casquette pour saluer Carlotta, m'adressa un nouveau petit sourire pincé et se dirigea vers l'entrée du poste de police.

Après les pluies incessantes des derniers jours, le torrent que longeait la route roulait des eaux jaunes et tumultueuses. Absorbée par la conduite et par ses pensées, Carlotta était étrangement silencieuse.

— Je me demande ce qu'est devenu le vrai revolver, déclarai-je au bout d'un moment avec une feinte nonchalance.

— Le vrai revolver ? répéta-t-elle en jetant un bref coup d'oeil dans ma direction.

— Celui qui a tué Sam, expliquai-je.

Elle haussa les épaules.

— L'assassin a dû l'emporter...

— Ce n'est pas sûr. — Je pensais à Garland. Il roulait vraiment très vite quand il avait failli m'écraser. — Il peut s'être affolé, pour une raison ou pour une autre, et avoir laissé tomber son arme avant de s'enfuir. Auquel cas, l'arme aurait été ramassée par quelqu'un qui serait venu à la maison après son départ.

Carlotta tourna la tête et me regarda en fronçant les sourcils.

— Regarde ta route ! criai-je.

Les roues de la Bronco étaient montées sur le bas-côté.

Elle donna un coup de volant et redonna toute son attention à sa conduite.

— Pourquoi cet hypothétique visiteur aurait-il fait cela ? questionna-t-elle.

— Je ne sais pas... Peut-être qu'il connaissait le meurtrier et aura

voulu le protéger en faisant disparaître une pièce à conviction trop compromettante.

Carlotta se mordit les lèvres.

— Jason ! C'est toi qui a pris le revolver que j'avais caché sous le siège ! Et moi qui me demandais...

— Oui, acquiesçai-je. Je l'ai enterré, au milieu des pommiers. À un endroit où personne ne le retrouvera jamais.

Je regardai son visage et, pour la première fois, je me rendis compte à quel point elle était vieille.

— Tu avais peur que la police l'ait trouvé, n'est-ce pas ? Pardonne-moi. J'aurais dû te le dire, mais toi, de ton côté, tu aurais dû me dire que tu savais déjà que Sam était mort, que tu étais allée à la maison et que tu avais ramassé le revolver de l'assassin.

Carlotta grimaça un pauvre sourire.

— Tu es encore si jeune... Je pensais qu'il valait mieux que tu en saches le moins possible. Ces choses-là ne sont pas de ton âge.

— C'est vrai, admis-je. Et moi, je me suis dit que ce n'était pas juste que tu sois mêlée à cette histoire. C'est pour cela que j'ai pris le revolver et que je l'ai caché. Ainsi, tu ne serais pas obligée de mentir à Gérard, au cas où il te demanderait si tu avais une idée de l'endroit où, pourrait se trouver l'arme qui a tué Sam.

— Merci, Jason, murmura-t-elle en me passant la main sur la joue. Sais-tu où et quand Arlene a acheté cette arme ?

— Ce n'est pas elle qui l'a achetée, répondis-je. Du *moins*, à ma connaissance. Arlene n'a pas tué Sam, mamie. Jamais elle n'en aurait été capable.

Au même moment, une biche traversa la route. Carlotta enfonça brutalement la pédale des freins et les pneus de la Bronco s'agrippèrent au goudron de la chaussée. C'est dans ces instants-là qu'on se rend compte de l'utilité d'une ceinture de sécurité. Le moteur cala et, d'une main tremblante, Carlotta redémarra. La biche était déjà loin.

— Elle avait les meilleures raisons du monde pour vouloir tuer cet ignoble individu, murmura-t-elle lorsque nous roulâmes à nouveau.

— Peut-être, mais jamais elle n'en aurait eu la force.

— Alors, pourquoi est-elle partie ? s'exclama Carlotta, les yeux pleins de larmes. Pourquoi ne revient-elle pas ?

— Elle va revenir bientôt, affirmai-je. J'en suis sûr.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Six heures moins dix. Je dois reconnaître que c'est un peu tôt pour rendre visite à quelqu'un et je ne pouvais donc guère me formaliser si Sean Touhy me regardait comme si j'étais un fou échappé de l'asile. Les cheveux en bataille, elle avait enfilé à la hâte une robe de chambre sur sa chemise de nuit. Elle

tremblait de froid. Il n'y avait aucun nuage dans le ciel, mais les rayons du soleil n'avaient pas encore chassé la fraîcheur de la nuit. Et, de plus, elle était pieds nus ! Elle se tenait sur un pied et frottait l'autre sur sa jambe pour le réchauffer.

— Jason Moore...

— Je suis désolé de vous avoir réveillée, m'excusai-je, mais il s'agit d'une urgence.

— Mon Dieu, que s'est-il encore passé ? Comme si tu n'avais pas eu déjà assez d'ennuis comme cela ! ,

— J'ai besoin de votre aide, déclarai-je. Je peux entrer ?

— Bien sûr !

Elle s'effaça et referma la porte derrière moi.

— Viens. Je vais faire du café.

— J'en ai déjà bu une tasse à la maison.

— Peut-être, mais pas moi, répliqua-t-elle en passant dans la pièce voisine, la cuisine sans doute.

— Il faut que quelqu'un m'accompagne à Kaiser River, expliquai-je en élevant la voix.

— Quoi ?

Elle m'avait très bien entendu. Ce qu'elle voulait dire, c'était qu'elle trouvait ma demande complètement saugrenue.

Presque aussitôt, elle revint, un paquet de café à la main.

— C'est à l'autre bout de la Californie, Jason !

— Je sais, acquiesçai-je, mais il faut que j'aille là-bas et je n'ai pas de permis de conduire.

Je fouillai dans ma poche et sortis une poignée de billets.

— Voici quarante dollars. Pour l'essence et pour manger quelque chose en cours de route.

Elle m'adressa un petit sourire incrédule et, en secouant la tête, disparut à nouveau dans la cuisine. Il y eut un bruit de vaisselle, de placard qu'on ouvre et qu'on ferme, puis la maison redevint silencieuse. Je m'assis dans un fauteuil, pris une revue d'art sur la table basse et la feuilletai en attendant qu'elle revienne. J'étais nerveux. Le temps dont je disposais était compté. La route était longue jusqu'à Cluff Meadows. Si nous voulions arriver avant la nuit, il allait partir tout de suite. Elle ne dut pas être absente plus d'une dizaine de minutes, mais j'eus l'impression que ce bref laps de temps avait duré une éternité. Enfin, je sentis une odeur de café et il y eut à nouveau du bruit dans la cuisine. Quelques instants plus tard, elle réapparut, un plateau à la main. Elle s'était lavée, habillée et coiffée. Sur le plateau, il y avait deux grandes tasses encore fumantes et une assiette pleine de petites brioches danoises. Elle déposa le plateau sur la table basse et s'assit en tailleur sur le parquet vernis. Elle avait fait chauffer les brioches au micro-ondes et leur vue appétissante me donna faim.

Machinalement, j'en pris une et commençai à la manger.

— Bon, maintenant, de quoi s'agit-il ? questionna-t-elle en me regardant.

— Je suis désolé, c'est une affaire personnelle, répondis-je, la bouche pleine.

— Tu voudrais que je te conduises à trois cents kilomètres d'ici, dans la Sierra Nevada, sans même que je sache pour quelle raison tu désires te rendre là-bas ?

— Si je vous le disais, cela ne pourrait que vous occasionner des ennuis, expliquai-je en me léchant les doigts. Écoutez, c'est une question de vie ou de mort !

Elle me regarda pensivement.

— J'ai entendu à la radio que le shérif recherche ta mère. Il pense que c'est elle qui a tué Sam Dexter, n'est-ce pas ?

Avant de répondre, je bus une gorgée de café pour faire passer le dernier morceau de ma brioche.

— Oui, mais ce n'est pas elle. Je sais que ce n'est pas elle.

— Comment peux-tu le savoir ? questionna Sean Touhy. Tu n'étais pas chez toi quand le meurtre a eu lieu.

— Non, mais je connais Arlene. Jamais elle n'aurait eu la force de le tuer.

— Il était très brutal avec elle, Jason, murmura-t-elle d'une voix grave.

— Je le sais bien ! m'emportai-je malgré moi. Ne croyez-vous pas que je suis bien placé pour le savoir ?

Je me levai brusquement et la regardai dans les yeux.

— Écoutez, acceptez-vous, oui ou non, de m'emmener là-bas ?

— C'est dans la Sierra Nevada qu'elle se cache ? À Kaiser River ?

— Vous pourriez dire que vous allez faire du ski, suggérai-je. Avec la tempête que nous avons eue ici, il doit y avoir de la neige dans toutes les stations.

— Tellement de neige que les routes d'accès sont probablement impraticables, répliqua-t-elle en se levant également. Je t'aime bien, Jason, et tu sais que je suis ton amie, mais il te faut comprendre que je ne peux pas faire cela pour toi. Qu'elle soit coupable ou non, ta mère est recherchée par la justice et, en l'aidant, je me rendrais complice.

— Je ne vous demande pas de l'aider. Je voudrais seulement que vous me conduisiez jusqu'à elle.

— Essaie de réfléchir un peu, Jason. Une fois que tu l'auras retrouvée, que feras-tu ? En quoi pourras-tu lui être utile ?

— Elle a besoin de quelqu'un, répondis-je. Elle est toute seule, sans personne à qui parler. Il faut que j'aie m'occuper d'elle.

— Tu ferais mieux d'appeler le shérif et de lui dire où est ta mère. Il y a un téléphone dans l'entrée. Il la ramènera ici, auprès de toi et de

ta grand-mère.

— Non ! m'exclamai-je. Il la mettra en prison et je ne la reverrai jamais plus !

— Il ne la mettra pas en prison, puisqu'elle n'est pas coupable.

Je haussai les épaules et un petit rire amer s'échappa de mes lèvres.

— Pourquoi croyez-vous qu'elle s'est enfuie et qu'elle se cache ? répliquai-je en me dirigeant vers la porte. Elle sait que ni la police, ni la justice n'accepteront de la croire. Nous partirons ensemble, ajoutai-je, un pied déjà sur le perron. Tout ira bien. Ne vous inquiétez pas pour nous.

— Oh, Jason, tu es encore si jeune...

Elle s'était levée et m'avait suivi. Je lui souris.

— Il y aura beaucoup de skieurs sur la route de la sierra, déclarai-je. Je trouverai bien quelqu'un pour me prendre en stop.

— Tu ne vas pas faire du stop ! s'exclama-t-elle. C'est terriblement dangereux, tu sais...

— Je serai prudent, je vous le promets. Vous ne parlerez à personne de ma visite, n'est-ce pas ?

Elle soupira.

— Non, ne t'inquiète pas. Mais, encore une fois, je t'en prie : renonce à ce projet absurde ! Tu es intelligent, Jason. Sers-toi de ton intelligence, au lieu d'agir ainsi, impulsivement.

— Je n'ai pas le temps, répondis-je en enfourchant mon vélo.

Hormis sur la mer, Cap Willard avait horreur de voyager. Mais dans ce pays, on ne peut rien faire si on n'a pas quatre roues. Les siennes étaient fixées à un vieux Dodge à plateau, aux trois-quarts rouillé, et il ne le prenait que quand il ne pouvait pas faire autrement.

Si je ne parvenais pas à le convaincre de m'emmener, il faudrait vraiment que je fasse du stop et, pour être honnête, l'idée de monter dans une voiture avec des gens que je ne connaissais pas m'inquiétait presque autant qu'elle avait inquiété Mlle Touhy. Une fois sur mon vélo, je pris donc la route de la côte pour aller rendre visite à Cap.

En ciré jaune et en bottes de caoutchouc, il était occupé à faire du nettoyage à bord de l'*Emily*. Un nettoyage qui consistait principalement en un rinçage à l'eau douce avec un tuyau d'arrosage. Le fait qu'il fût déjà au travail à une heure aussi matinale ne me surprit guère. Quand il avait des clients, ses journées commençaient presque toujours à l'aube. Le meilleur moment de la journée pour un marin. Par contre, en voyant avec qui il parlait, je faillis tomber de ma bicyclette. Le lieutenant Gérard !

Je donnai un coup de frein brutal, sautai de mon vélo et m'accroupis derrière un tas de tonneaux et de vieilles caisses. Le

policier était debout sur le quai et il devait parler fort pour se faire comprendre de Cap, mais, malgré cela, je ne parvenais pas à saisir ce qu'il disait. J'étais trop loin, sans doute. Et puis, il y avait le bruit des vagues et les cris des mouettes. De toute façon, je n'avais guère de peine à deviner la raison de la présence si matinale du shérif sur le port. Il essayait de savoir où Arlene avait bien pu aller se réfugier et, pour cela, il interrogeait toutes les personnes susceptibles de lui donner des informations. Cap était du nombre. Garland et Sam avaient travaillé pour lui et il connaissait Arlene depuis toujours, ou presque. J'espérais seulement qu'il n'aurait pas la mauvaise idée de lui parler de ce chalet de Cluff Meadows où nous étions allés si souvent en vacances.

Blotti contre un tonneau, je fis une prière pour que Gérard s'en aille, afin que je puisse parler avec Cap, mais, apparemment, ce n'était pas mon jour. Au lieu de remonter dans sa voiture, le shérif aida le vieux loup de mer à descendre sur le quai et, l'instant d'après, ils disparurent tous les deux dans le magasin de Cap. Je connaissais la suite. Cap allait faire du café, après quoi ils bavarderaient et fumeraient pendant des heures. Personne n'avait encore réussi à échapper à Cap avant d'avoir écouté au moins une ou deux histoires. Ce n'était vraiment pas de chance. J'allais devoir rejoindre la grande route et lever le pouce jusqu'à ce qu'une voiture consente à s'arrêter. En espérant que le type qui me prendrait ne serait pas un fou ou un maniaque sexuel.

Je n'attendis pas longtemps. Cela ne faisait pas cinq minutes que j'étais au bord de la route, lorsqu'une camionnette mit son clignotant et s'arrêta devant moi. Une camionnette dont l'arrière était plein de cageots vides. Le chauffeur était une vieille paysanne au visage rouge et jovial. Elle allait à Kingsburg, au sud de Fresno. Pendant le trajet, j'appris à peu près tout ce qu'il fallait savoir sur l'élevage des dindes. Il y a une chose que j'ai retenue : ce sont des volatiles qui s'affolent facilement. Un orage, un avion à réaction, un camion qui passe un peu trop vite, et ils se mettent à courir dans tous les sens en s'étouffant mutuellement ou s'écrasant contre les clôtures. J'eus droit également à une description détaillée de toutes les maladies qu'ils attrapent, mais j'avoue que je n'en ai gardé que des souvenirs très vagues.

Enfin, à Fresno, elle me laissa à l'entrée d'un supermarché et, comme j'avais faim, j'allai acheter un hamburger à la cafétéria. J'étais en train de le manger en regardant le parking, lorsqu'une Chevrolet se gara juste devant l'entrée du snack. Deux filles et un type en descendirent. Des étudiants. Plusieurs paires de skis étaient fixées sur le toit de leur voiture. Je les laissai déjeuner, puis au moment où ils s'apprêtaient à se lever, je réussis à vaincre ma timidité et allai leur

demander s'ils ne pourraient pas m'emmener avec eux dans la montagne. Ils acceptèrent tout de suite. Super sympas, tous les trois ! Cluff Meadows n'était pas sur leur route, mais ils cherchèrent sur leur carte et me déposèrent à l'entrée du chemin d'accès au chalet.

Je n'avais encore jamais vu la montagne sous la neige. Le spectacle était grandiose, mais cela ne ressemblait en rien à l'été, quand les clairières et les prés sont recouverts d'herbe verte et parsemés de fleurs sauvages. Et l'été, bien sûr, il y a en plus le ramage des oiseaux dans les arbres, le bourdonnement des insectes et le bruissement des sources et des ruisseaux. Maintenant, tout était silencieux, comme figé dans une torpeur blanche et glacée. Là-bas, à mi-pente, j'apercevais le chalet, blotti au milieu des grands pins. Je crois qu'il appartenait à des gens que connaissait Garland. Ils n'y venaient presque jamais et, comme nous n'avions pas beaucoup d'argent, ils nous le prêtaient gratuitement.

Le cœur battant, je me mis en route. Le chemin était enfoui sous la neige et, parfois, j'avais de la peine à retrouver sa trace entre les arbres. Dans le ciel, le soleil était déjà bas sur l'horizon. Je marchais péniblement, accompagné par une ombre bleue et dégingandée qui s'allongeait démesurément devant moi. J'avais tellement froid aux pieds et aux jambes que je ne les sentais presque plus. Au bout d'un moment, je grimpai sur une souche et frottai énergiquement mes mollets. Je claquais des dents. J'aurais dû être plus prévoyant et emporter des vêtements chauds.

Et si je m'étais trompé ? Mon désir de retrouver Arlene avait été si fort que je n'avais même pas envisagé qu'elle ait pu se réfugier ailleurs. Pourtant, ce n'étaient pas les endroits qui manquaient ! Elle pouvait très bien se trouver dans un hôtel, ou une auberge isolée, quelque part en Californie ou même dans un autre État. Une inconnue à laquelle personne ne prêterait la moindre attention. Une cliente parmi des centaines d'autres clientes. Un rêve ! Il avait suffi que je revoie Cluff Meadows en rêve pour me lancer à corps perdu dans cette aventure absurde ! Mlle Touhy avait raison. J'aurais dû faire travailler mes méninges et ne pas me laisser emporter par mon imagination. Pourquoi Arlene serait-elle venue là, au milieu de ce froid et de cette neige ? Cependant, maintenant que j'y étais, je pouvais bien aller jusqu'au chalet. Abandonner si près du but serait vraiment ridicule ! Je descendis de la souche et me remis en marche.

J'avais, la tête baissée, afin de voir où je mettais les pieds. Dans les congères, j'enfonçais parfois jusqu'aux genoux ou même, jusqu'à mi-cuisse. Non. À quoi bon aller plus loin ? Je m'étais conduit comme un enfant. Je m'arrêtais, prêt à faire demi-tour et me demandant déjà comment j'allais m'y prendre pour rentrer à la maison. C'est à cet instant que je vis la Wagoneer. Juste une partie de l'aile arrière. Elle

était garée derrière le chalet.

J'étais si heureux que je ne pus retenir un cri de joie. Un cri qui se répercuta à l'infini dans le silence de l'immense étendue blanche et glacée. Puis je me mis à courir et à appeler.

— Arlene ! Arlene ! C'est moi, Jason !

Je trébuchai et tombai la tête la première dans la neige, mais me relevai aussitôt en riant aux éclats.

— Arlene ! Arlene !

Je haletai, j'étais hors d'haleine, mais je courais toujours.

Je n'étais plus qu'à une cinquantaine de mètres du chalet, lorsque la porte s'ouvrit.

Les mains en visière pour se protéger de la réverbération des rayons du soleil sur la neige, Arlene sortit sous le porche et regarda dans ma direction. Elle était en pantalon de velours et portait, comme d'habitude, un gros pull, trop grand pour elle. Dès qu'elle me vit, elle poussa un cri et se précipita à ma rencontre.

L'instant d'après, nous étions dans les bras l'un de l'autre, riant et pleurant tout à la fois. Pendant un long moment, nous restâmes ainsi, les jambes enfoncés jusqu'aux genoux dans la neige, heureux simplement d'être l'un avec l'autre.

Puis, elle fit un pas en arrière et m'examina avec inquiétude. Son visage était couvert de bleus et si tuméfié qu'il en était presque méconnaissable. Quant à son œil droit, elle parvenait à peine à l'ouvrir, tellement ses paupières étaient enflées. Lorsqu'elle se mit à parler, je m'aperçus que son élocution aussi avait changé. Sans doute à cause des deux dents qu'elle avait perdues.

— Dieu soit loué, tu n'as rien ! s'exclama-t-elle. À l'école, ils t'ont bien dit de ne pas aller à la maison, n'est-ce pas ? Tu es allé directement chez Carlotta et tu n'as pas rencontré Sam. Oh, mon pauvre Jason, si tu savais ! Jamais je n'ai eu aussi peur. Il était hors de lui. Complètement fou !

Je la regardai fixement.

— Tu n'es pas au courant ? Tu n'as pas écouté la radio ?

— Non, pourquoi ? La seule dont je dispose ici se trouve dans la voiture et je ne voulais pas risquer de mettre la batterie à plat.

— Sam est mort, répondis-je. Il était déjà mort quand je suis rentré de l'école. Tu comprends, je ne pouvais pas aller directement chez Carlotta. Il me fallait au moins quelques vêtements de rechange... Quelqu'un l'a tué, Arlene. Une balle en pleine tête.

— Mort ?

Elle était stupéfaite, abasourdie, comme on dit dans les feuilletons.

Ce n'était donc pas elle qui l'avait tué. Je poussai un cri de joie et me jetai à nouveau dans ses bras.

Elle me serra longuement contre elle, puis me regarda d'un air

intrigué.

— Tu as l'air bouleversé, Jason. Il s'est passé quelque chose d'autre ?

Je secouai la tête.

— Non, maman, mais comme tu t'es enfuie, la police est persuadée que c'est toi qui a tué Sam. Je leur ai dit et répété que jamais tu n'en aurais été capable, mais ils ont refusé de me croire.

— Mon pauvre Jason !

Son bras autour de ma taille, elle m'entraîna vers le chalet.

— Viens vite te mettre au chaud, mon chéri. Tu as l'air complètement gelé !

— C'est seulement pour échapper à Sam que tu t'es réfugiée ici, déclarai-je. Pour qu'il ne puisse plus te battre.

Nous entrâmes dans la maison et elle referma la porte derrière nous. À l'intérieur, le poêle était allumé. Elle me fit asseoir, puis s'agenouilla pour délayer mes chaussures et les enlever.

— J'aurais voulu pouvoir t'emmener avec moi, mais, dans l'état où j'étais, je n'ai pas eu le cœur d'aller te chercher à l'école.

Un petit rire sans joie s'échappa de ses lèvres.

— J'aurais fait peur à tous tes copains !

— Cela n'arrivera plus, affirmai-je. C'est fini. Il n'est plus là.

Elle posa mes chaussures devant le poêle, m'enleva mes chaussettes et entreprit de me frictionner les pieds.

— Il va me falloir du temps pour m'habituer à l'idée qu'il est mort, murmura-t-elle.

— Grand-mère est affreusement inquiète. N'aurais-tu pas pu lui téléphoner ?

Elle secoua la tête.

— Il n'y a pas le téléphone ici. Et, juste après mon arrivée, la neige s'est mise à tomber si fort que je me suis retrouvée bloquée.

Elle se releva et se dirigea vers la cuisinière.

— Je vais faire un bon chocolat chaud. J'ai eu de la chance qu'il y ait des provisions dans les placards. Quand je me suis enfuie de la maison, j'étais tellement affolée que je n'ai même pas pensé à m'arrêter dans un supermarché pour acheter quoi que ce soit. Je n'avais qu'une idée en tête : me cacher, trouver un endroit où il ne viendrait pas me chercher. Et toi, comment as-tu eu l'idée de venir ici ? questionna-t-elle en versant de l'eau dans une casserole.

— J'ai réfléchi et j'ai pensé à ce chalet. Comme je ne voyais pas d'autre endroit, j'ai tenté ma chance.

Avec la chaleur du poêle, je sentais un fourmillement dans les pieds, signe que la circulation du sang commençait à se rétablir.

— C'était courageux de venir ici par un temps pareil !

— J'étais seul et tu me manquais trop.

— Moi aussi, je me sentais seule, avoua-t-elle à voix basse.

À cet instant, on frappa à la porte. Un petit coup sec et autoritaire. Avant que nous ayons eu le temps de réagir, le battant s'ouvrit devant T. Hodges, en uniforme de shérif adjoint. La neige tombait de nouveau et une fine couche de flocons blancs recouvraient ses épaules et sa casquette. Elle avait l'air frigorifiée. Elle était suivie par un policier en uniforme, un colosse de plus de deux mètres, qui referma la porte derrière lui avant de nous présenter un badge de shérif du comté de Fresno.

— Mme Arlene Dexter, récita-t-il d'une voix grave, je vous arrête pour le meurtre de Samuel Dexter, commis à Madrone, Californie, comté de San Luis Obispo, le 17 février de cette année.

Arlene secoua la tête.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué.

— Non, ce n'est pas elle ! renchéris-je avec force.

Le shérif resta impassible.

— Vous avez le droit de ne rien dire. Si vous renoncez à ce droit, tout ce que vous direz pourra être retenu...

Sur un ton monocorde, il débita les phrases que j'avais entendues si souvent dans les feuillets à la télévision. Des phrases qui, maintenant, avaient pour moi une tout autre signification.

— Qui vous a parlé de ce chalet ? demandai-je à T. Hodges. Mlle Touhy ? Cap Willard ?

— Personne, répondit-elle avec un sourire en coin. Il m'a suffi de te suivre.

Arlene avait refusé que Carlotta paie un avocat pour la défendre. Aussi, après plusieurs jours passés en prison – il n'y avait pas eu de libération sous caution, car elle avait déjà tenté une fois de se soustraire à la justice —, ce fut Fred May, un avocat sans cause, qui fut commis d'office pour assurer sa défense. Avec ses chaussures élimées, son pull-over rouge et sa bedaine qui débordait d'un vieux jean, il ressemblait plus à un déménageur qu'à un homme de loi. Entre Arlene dont le visage portait toujours les marques des coups de Sam et lui qui ne se rasait qu'un jour sur deux et arborait une maigre queue de cheval maintenue en place par un gros élastique noir, je n'aurais pu dire lequel avait plus piètre allure. Je ne voyais vraiment pas qui pourrait avoir seulement envie de les croire.

Et pourtant, Freddy s'acquitta fort bien de sa tâche, car, après délibération, le juge estima qu'il n'y avait pas suffisamment de preuves pour inculper Arlene du meurtre de Sam et ordonna au shérif de la libérer.

Il était tard lorsque nous sortîmes du tribunal. Nous étions soulagés, mais très fatigués et nous éprouvions une étrange sensation

de vide. La Bronco était garée sur le parking. Carlotta se mit au volant, mais au lieu de prendre la route de Sills Canyon, elle prit la direction d'Old Bridge Road.

Quand nous fûmes arrivés à la maison, Carlotta posa son sac sur la table de la cuisine et, avant toute chose, alla fermer la porte du bureau où Sam avait travaillé et trouvé la mort. Ensuite, elle sortit un plat tout préparé du congélateur et le mit à réchauffer dans le micro-ondes.

Nous mangeâmes en silence —je suppose qu'aucun de nous trois n'aurait pu dire ce qu'il y avait dans son assiette. – et, dès que nous eûmes terminé, nous allâmes nous coucher.

C'était bon de me retrouver dans mon lit, mais je crois que je me serais endormi même si le matelas avait été bourré de cailloux. J'étais littéralement brisé de fatigue. Pendant toutes ces dernières nuits, je n'avais pour ainsi dire pas fermé l'œil, tant mon inquiétude était grande à l'idée qu'Arlene était en prison et que, peut-être, elle n'en sortirait pas avant de nombreuses années. Ce soir, elle était de retour avec nous et je n'avais plus rien à craindre. Jamais je ne m'étais senti aussi bien.

Personne ne suggéra que je devrais retourner à l'école dès le lendemain. Cela m'ennuyait de manquer d'autres cours et de prendre du retard dans le programme, mais, par ailleurs, j'avais peur d'affronter les sarcasmes et les sourires des élèves comme des professeurs. Sans parler des questions que ne manqueraient pas de me poser mes copains. Des questions auxquelles je n'avais aucune envie de répondre pour le moment. Mais comment faire ? Si je refusais de leur répondre, ils se vexeraient et je n'avais pas envie non plus de perdre tous mes amis. Le mieux était donc encore de rester tranquillement à la maison.

Après le petit déjeuner, Carlotta conduisit Arlene chez le Dr. Hesseltine pour voir s'il pouvait faire quelque chose pour arranger son visage. En prison, ils avaient pris de nombreuses photographies de ses bleus, mais les soins s'étaient limités à un examen très superficiel. Pour ma part, je m'enfermai dans ma chambre et entrepris de dessiner Cluff Meadows sous la neige. Avec moi en train de marcher sur le chemin et Arlene debout sous le porche du chalet, les deux mains en visière. À la manière chinoise. De tout petits personnages et des arbres immenses. Je voulais surtout essayer de rendre l'impression de vide et le silence glacé du paysage. Après avoir esquissé le dessin au crayon, je pris ma plume et ouvrit ma bouteille d'encre de Chine. J'adore travailler à la plume. Je venais de terminer le tracé du chemin, lorsque la sonnette de la porte d'entrée carillonna.

C'était le lieutenant Gérard. Aussitôt, tout mon bel entrain s'évanouit. Garland était avec lui, menottes aux poignets. Et moi qui

avais cru mes soucis terminés ! J'avais oublié que la justice avait besoin d'un coupable. Si ce n'était pas Arlene qui avait tué Sam, il fallait que ce soit quelqu'un d'autre.

— Nous pouvons entrer ? s'enquit le policier.

— Papa ! m'exclamai-je d'une voix blanche.

Garland me sourit.

— Je suis désolé, Jason. J'aurais préféré venir te voir dans d'autres circonstances.

— Ce n'est pas toi qui l'as tué, n'est-ce pas ?

Il secoua la tête.

— Non, bien sûr. Tu le sais aussi bien que moi. Malheureusement, le shérif n'est pas du même avis.

Je me mordis les lèvres et me retournai vers Gérard.

— Ce ne peut pas être lui ! D'ailleurs, cela fait des années qu'il n'est pas venu à Settler's Cove. Je lui en ai assez voulu pour cela ! Et pourtant, ce n'est pas faute de l'avoir appelé à San Francisco et supplié de venir nous voir ! Il avait toujours quelque chose de plus important à faire.

— Il est venu, répliqua Gérard en me poussant sur le côté pour entrer. Le jour même où Sam Dexter a été tué. Tu l'as croisé sur la route, alors que tu revenais de l'école à bicyclette. Il a même failli t'écraser avec sa Mercedes.

— Je ne m'en souviens pas...

— Tu t'en souvenais pourtant très bien quand tu es allé voir Cap Willard, juste après avoir découvert le corps de Sam Dexter, là-bas, dans son bureau, répliqua-t-il en indiquant d'une signe de la tête la porte fermée au fond du salon. Bien entendu, tu n'as pas parlé de Sam à Cap. Tu lui as seulement dit que tu avais vu ton père.

— Non, mentis-je d'une voix de moins en moins assurée. Ce n'est pas vrai. J'étais seulement furieux à cause de mon bateau. Cap avait promis que l'*Argo* serait à moi quand je serais grand. Je ne comprenais pas pourquoi il avait laissé Sam sortir en mer.

Garland s'était arrêté au milieu du hall et regardait autour de lui. Sans doute songeait-il au temps où nous avions été si heureux ensemble, Arlene, lui et moi.

— Avec l'argent de l'assurance, Cap pourra t'acheter un autre bateau, déclara-t-il d'un air absent.

Je le regardai fixement.

— Mais, il m'a dit...

Je ne finis pas ma phrase. Pour le moment, le remplacement de l'*Argo* n'était pas un problème essentiel.

— Tu as vu ton père au volant de sa voiture, poursuivit Gérard imperturbablement. Il roulait très vite, comme affolé, et ne pouvait venir que de cette maison. En y réfléchissant, tu t'es dit qu'il était

sûrement allé voir aussi son vieil ami, Cap Willard. Après avoir découvert le corps de Sam Dexter, tu as pensé que c'était lui qui l'avait tué et tu es remonté sur ta bicyclette pour aller demander à Cap de ne dire à personne qu'il avait vu Garland Moore. Surtout pas à moi, ajouta-t-il avec un sourire en coin.

Je secouai de nouveau la tête.

— Non, je ne l'ai pas vu.

Le lieutenant haussa les épaules.

— Nous avons trouvé des traces de freinage sur la route. À l'endroit où tu as failli être écrasé par cette voiture qui roulait si vite. La gomme provenait des pneus de la Mercedes de ton père. En outre, ajouta-t-il en sortant un antivol de sa poche, nous avons découvert ceci dans le fossé. Tu as dû le perdre en tombant de vélo. Tu ne peux guère nier qu'il est à toi. Tes initiales sont gravées à l'intérieur.

Garland leva la main, comme s'il voulait la poser sur mon épaule ou me caresser amicalement la tête, mais, avec les menottes, ce n'était guère pratique et il n'alla pas jusqu'au bout de son geste.

— Cela ne sert plus à rien, Jason, déclara-t-il en soupirant. Je suis venu ici. Je l'ai avoué et toi, tu m'as vu sur la route.

— Ce n'est pas toi qui a tué Sam ! affirmai-je avec force.

— Non, acquiesça-t-il. Il était déjà mort à mon arrivée.

Il jeta un coup d'oeil gêné en direction de Gérard, puis détourna à nouveau les yeux.

— D'accord, j'aurais dû appeler la police au lieu de m'enfuir ! Je me suis affolé. Sur le moment, j'étais persuadé que c'était Arlene qui l'avait tué. Tu sais, Jason, je l'aime toujours autant. Jamais je ne pourrai aimer une autre femme. C'est pour cela que je ne venais pas te voir, poursuivit-il d'une voix qui se brisait. Cela me faisait trop mal.

Il se mordit les lèvres et redressa la tête.

— Tu comprends donc que je ne voulais rien faire qui puisse se retourner contre Arlene d'une manière ou d'une autre.

— Où est le revolver ? questionnai-je en me retournant vers Gérard. Ce n'est pas papa qui a tué Sam, mais le type qui a acheté cette arme !

— Nous la retrouverons, affirma le shérif avec assurance. Nous avons seulement besoin d'un peu de temps.

Une heure plus tard, chez Carlotta, je courus derrière la maison et m'agenouillai au milieu des pommiers. Dans le noir et sous la pluie, j'avais fait vraiment du bien mauvais travail ! Il y avait partout une épaisse couche de feuilles, sauf à l'endroit où j'avais enterré le revolver. En plein jour, comme maintenant, n'importe qui découvrirait au premier coup d'œil une aussi piètre cachette. Mon cœur battait à se rompre. Et si quelqu'un était venu ? L'arme n'était peut-être déjà plus

là ? Je me mis à creuser fébrilement. Au passage, j'avais pris une petite pelle dans la remise à outils de Carlotta, à côté du garage. Soudain, la pointe de ma pelle rencontra un objet dur. Ouf ! Je poussai un soupir de soulagement. À la hâte, j'agrandis le trou, sortis le sac et l'ouvris. Le plastique avait maintenu l'arme au sec. Je n'y avais même pas jeté un coup d'œil avant de l'enterrer ! Je la pris dans ma main, l'examinai et retirai le chargeur. Il restait quatre cartouches.

Cinq minutes plus tard, le revolver passé dans la ceinture de mon pantalon, j'enfourchai mon vélo et repris la route du canyon. Vers la côte. Dans cette direction, il n'y a presque que de la descente, ce qui n'était pas pour me déplaire, car mes jambes étaient fatiguées.

Si je n'avais pas été aussi en colère, je n'aurais sans doute pas eu la force d'aller jusqu'au ponton de Cap. En arrivant, je laissai tomber ma bicyclette sur les planches, courus au magasin et ouvris brutalement la porte. Cap était assis en tailleur au milieu de la pièce, occupé à réparer une voile avec une grosse aiguille recourbée.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? questionna-t-il en me regardant avec surprise.

— L'assurance, répondis-je. Après que Sam ait réussi à perdre l'Argo, vous avez téléphoné à la compagnie d'assurance et ils vous ont répondu que le contrat avait été résilié d'office parce que les primes n'avaient pas été payées. Je ne me trompe pas, hein ?

Cap se leva avec peine. Son regard était fixé sur ma ceinture.

— C'est mon revolver... Où diable l'as-tu trouvé ?

Je dégageai l'arme et la pointai dans sa direction d'une main un peu tremblante.

— Répondez moi d'abord au sujet de cette assurance.

Il haussa les épaules.

— Ce n'est pas une affaire de ton âge, mon petit. Sais-tu seulement en quoi consiste exactement une police d'assurance ?

— Pas vraiment, avouai-je, mais je sais que Sam s'occupait de tous vos papiers. C'est lui-même qui me l'a dit. Et puis, je vous ai souvent entendu vous plaindre quand vous aviez de la comptabilité ou de la paperasserie à faire.

— Tu devrais poser cette arme, Jason, murmura-t-il. Tu pourrais blesser quelqu'un. Ce n'est pas un jouet, tu sais...

— Vous vous reposiez entièrement sur Sam, poursuivis-je. Et vous le laissiez également payer toutes vos factures, y compris les primes d'assurance. Ai-je raison, oui ou non ?

— Allons, mon garçon, sois raisonnable. Donne-moi ce revolver.

Il fit un pas vers moi, la main tendue.

— Non ! refusai-je d'une voix aussi ferme que possible. Pas avant que vous m'ayez dit la vérité. Vous l'avez tué parce qu'il vous avait

trompé, n'est-ce pas ?

Cap soupira.

— Il m'a laissé croire qu'il avait payé les primes, murmura-t-il d'une voix amère. Au lieu de cela, il avait mis les chèques à son nom et les avait encaissés. Et ce n'était pas la seule filouterie. Je l'ai obligé à me montrer ses relevés de comptes. Il me pillait sans la moindre vergogne.

À mesure qu'il parlait, son visage s'était empourpré.

— La crapule ! Et dire que j'ai été assez idiot pour lui faire confiance... En moins d'un an, il a réussi à dilapider la moitié de ce que je possédais. Le travail de toute une vie !

— Et vous étiez tellement furieux que vous l'avez tué.

Il hocha la tête.

— Oui, je l'ai tué !

Soudain, il mit la main sur sa poitrine en grimaçant et s'appuya contre son bureau.

— Je l'ai tué, comme j'aurais tué un chien enragé ! poursuivit-il d'une voix haletante. Et surtout, ne viens pas me dire que tu regrettes sa mort ! Aurais-tu oublié que c'est lui qui a coulé l'*Argo* ? Ton bateau, le bateau que je t'avais donné ? J'ai toujours été ton ami, Jason, et je le suis encore. Tu devrais me remercier au lieu de me menacer avec ce revolver.

— Un ami ? répétais-je avec un petit rire sarcastique. Ne m'aviez-vous pas promis de ne dire à personne que Garland était venu ici ? Vous n'avez pas tenu votre promesse. Pour sauver votre propre tête, vous avez essayé de diriger les soupçons de la police vers Garland. Alors, ne me demandez pas maintenant de vous remercier, Cap !

— Sam a... a ruiné ma vie, bredouilla-t-il.

Ses genoux flageolaient et il me regardait avec une lueur suppliante dans les yeux.

Que voulait-il ? Que je lui dise que je lui pardonnais ? Au fond de moi-même, je ne parvenais pas à lui en vouloir vraiment. Après tout, Sam n'avait eu que ce qu'il méritait.

Je n'eus pas le temps de le lui dire. Tout d'un coup, son visage devint très pâle et il tomba en avant, face contre terre.

Au même instant, une voix résonna derrière moi.

— Tout va bien, Jason ?

Je me retournai. C'était à nouveau T. Hodges. Elle tendit la main et je lui donnai le revolver.

— Qu'allez-vous faire de votre temps, quand vous n'aurez plus à me suivre partout ? questionnai-je en souriant.

Elle ne répondit pas. Elle était déjà à genoux à côté de Cap.

Dans son propre intérêt, mieux vaudrait qu'il soit mort, me dis-je en mon for intérieur.

Storm Damage
Traduction de L. de Pierrefeu

© 1992, Bantam Doubleday Dell Magazines.

NULLE MÉCHANCETÉ EN LUI
par W. SHERWOOD HARTMAN

Un pincement d'angoisse me vrille toujours le ventre lorsque j'entends sonner le téléphone. Je sais que ce genre de confiance peut surprendre, venant d'un shérif de comté, mais c'est la stricte vérité. Je reçois des dizaines d'appels par jour. Ce n'est généralement que peu de chose, conversations banales ou récriminations justifiées de quelques habitants, mais on se demande toujours, tant que l'on n'a pas décroché, s'il ne s'agit pas d'un ces appels qui vous donnent un frisson dans la colonne vertébrale, comme lorsqu'on vous passe un glaçon dans le dos. J'ai reçu un de ces appels-là l'autre soir, et j'espère bien qu'une éternité s'écoulera avant que j'en reçoive un autre.

La journée avait été chaude et longue, remplie de ces vécues qui usent les nerfs les plus solides. Quand vint enfin l'heure de me reposer, j'étais tellement fatigué que je ne réussis pas à m'endormir. J'avais allumé la chaîne du cinéma de minuit et j'ai dû m'assoupir quelque part entre deux publicités. La sonnerie du téléphone me réveilla brutalement. J'éteignis la télévision et répondis :

« Le shérif Jackson à l'appareil.

— Ici le Dr. Fanus, de la clinique de Pleasant Valley. Je crains d'avoir à vous déclarer la disparition d'un de nos pensionnaires, un certain Alfred Loomis. »

Quand je pris pleinement conscience de ce qu'il disait, un nœud se forma dans mon estomac.

« Vous avez laissé Alfie s'échapper, murmurai-je, trop troublé pour parler normalement.

— S'échapper n'est pas le mot juste, shérif. Après tout, Pleasant Valley n'est pas une prison, mais un hôpital psychiatrique.

— Quand est-ce arrivé ? demandai-je en levant les yeux vers l'horloge murale. Il était exactement minuit vingt.

— Je ne saurais vous le dire exactement, répondit le médecin. Il était encore là à neuf heures, à l'extinction des feux, mais son lit était vide à minuit, lorsque nous avons fait notre tour d'inspection. Nous avons fouillé partout mais ne l'avons trouvé nulle part.

— Avez-vous appelé son frère ?

— Non, j'ai pensé qu'il fallait mieux vous prévenir d'abord. Cet homme pourrait être dangereux.

— Il ne l'était pas avant d'être interné.

— Shérif, je n'ai rien eu à voir dans tout ça. »

Ce qui était vrai. Le docteur Fanus se contentait de diriger l'établissement. Il n'intervenait pas dans le choix de ses pensionnaires.

« Excusez-moi, lui dis-je. Je vais appeler Tom immédiatement. Et merci. »

Je raccrochai, me demandant de quoi je l'avais remercié. On était en août, et la température tournait régulièrement autour des trente degrés. Dehors, il faisait lourd et il n'y avait pas un souffle d'air. C'était une de ces nuits où l'on attend un orage capable d'envoyer tous les chiens du diable se tapir sous le lit de leur maître, et Alfie était en liberté, lâché dans la nature... Mais je ne pouvais pas vraiment en vouloir au toubib. Si l'État payait convenablement les employés de Pleasant Valley, l'institution aurait peut-être les moyens de s'offrir des gardiens compétents.

Je composai le numéro de Tom Loomis et en attendant qu'il réponde, effectuai mentalement un calcul de temps et de distance. Pleasant Valley se trouvait à quatorze kilomètres à l'est de la ville et la ferme de Tom Loomis, à cinq kilomètres à l'ouest. En partant du principe qu'un homme à pied peut parcourir cinq kilomètres à l'heure, Alfie pouvait déjà être arrivé à la ferme s'il était parti juste après neuf heures, mais une moyenne de cinq à l'heure n'était pas évidente par une nuit sans lune et en terrain accidenté. Alfie éviterait sûrement les routes mais il connaissait chaque sentier, chaque chemin à travers bois et taillis aussi bien que le tracé des veines sur le dos de sa main. Le téléphone sonna près de cinq minutes chez Tom sans que personne ne réponde. Je raccrochai et composai le numéro une deuxième fois, pensant m'être trompé au premier essai. Toujours pas de réponse. Je laissai sonner dix fois, puis raccrochai et appelai mon adjoint.

Jack eut du mal à se réveiller mais quand je lui annonçai qu'Alfie avait pris le large, il retrouva subitement ses esprits. Je lui confiai que n'ayant réussi à joindre ni Tom Loomis ni sa femme, je partais tout de suite pour leur ferme. Il fallait qu'il réunisse quelques hommes et me rejoigne là-bas dès que possible. Je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais y trouver mais la perspective d'un renfort était bienvenue. Ayant raccroché, j'eus le sentiment que j'allais arriver trop tard pour être d'un secours quelconque. Je bouclai mon ceinturon avec l'étui à revolver et décrochai du râtelier un fusil à plusieurs coups que je chargeai de gros plomb. J'étais sur le pas de la porte quand le téléphone sonna de nouveau. C'était Fred Acker.

« Je suis vraiment désolé de vous déranger, shérif, mais quelque chose m'a réveillé il y a environ cinq minutes. J'ai cru entendre un bruit et quand je suis descendu, la porte grillagée était grande ouverte. J'ai pensé que ma femme avait peut-être oublié de l'accrocher, mais à ce moment-là, j'ai remarqué que ma carabine n'était plus à sa

place habituelle, derrière le fourneau.

— Ce ne sont pas vos chiens qui vous auraient réveillé ?

— Ils n'ont pas fait un bruit, shérif. Il n'y a qu'un homme qui serait capable de leur passer sous le nez et de piquer un gâteau sur le rebord de la fenêtre sans qu'ils se mettent à hurler.

— Alfie ?

— Qui d'autre ? Ils n'auraient jamais dû l'interner. Marne préparait un gâteau en plus tous les vendredis juste pour qu'il puisse le voler. Ce qu'il laissait en échange était toujours une surprise : un lapin qu'il venait de tuer, ou un faisan, ou un sac de châtaignes mûres. Mais là, shérif, voler mon fusil, ce n'est pas pareil, ce n'est pas drôle ! Et puis Alfie est bouclé à Pleasant Valley, pas vrai ?

— Je crains qu'il ne le soit plus, Fred. Il s'est échappé ce soir, on ne sait pas à quelle heure au juste. Mais s'il avait eu dans l'idée de vous faire du mal, à vous ou à Marne, vous ne seriez pas en train de me parler à l'heure qu'il est. Alors, retournez vous coucher. Je vais essayer de retrouver votre fusil. »

Je raccrochai et refis le numéro de Tom Loomis, toujours sans résultat. Maintenant, au moins, je savais qu'Alfie n'était qu'à cinq minutes de chez Tom, mais ce que je ne savais pas, c'était s'il y allait ou en revenait. Je fonçai – dans la mesure du possible – au volant de la fourgonnette sur le chemin de terre cabossé qui menait à la ferme de Tom et plus j'avancais, plus j'étais d'accord avec Fred. Ils n'auraient jamais dû interner Alfie.

Tom et Alfie Loomis avaient hérité la ferme après la mort de leurs vieux. Tom était le plus jeune, mais vu l'état mental d'Alfie, c'est Tom qui avait pris les choses en main. La façon dont il dirigeait la ferme laissait certainement à désirer, mais ils s'en sortaient. Il y avait là un cheval nommé Star que personne d'autre qu'Alfie ne pouvait approcher. Alfie et Star labouraient la terre au printemps puis, cette tâche achevée, ils vagabondaient ensemble pendant plusieurs semaines d'affilée, laissant Tom travailler aux champs après les semailles. Quand il était là, Alfie ne dormait jamais dans la maison. Il se couchait sur une couverture dans le box voisin de celui de Star. Alfie, un grand type à la tête hirsute et au doux regard brun, était tellement timide que très peu de gens l'avaient approché de près, mais tout le monde était habitué à voir sa silhouette dans le lointain, montant Star sans selle ni bride, comme s'ils connaissaient tous deux leur chemin et n'avaient nul besoin de communiquer avec quelqu'un d'autre.

Alfie était un peu bizarre, ça c'est sûr. Il pouvait parler aux animaux, mais il avait peur des humains. Peut-être avait-il une bonne raison. Mais je n'ai jamais pu déceler une once de méchanceté en lui. Tout le monde était d'accord là-dessus, d'ailleurs. Certes, il passait

devant vos chiens au milieu de la nuit et dérobaient une douzaine d'œufs dans le poulailler, mais au petit matin, vous trouviez sur votre seuil un grand sac de fraises sauvages encore couvertes de rosée, ou autre chose qui lui avait demandé bien plus de temps et de réflexion que ce qu'il avait chipé.

Pourtant, tout ceci fit mauvaise impression quand Tom Loomis demanda au tribunal l'internement d'Alfie. Ils me remirent un mandat et me dirent d'amener Alfie devant eux. Je le découvris endormi dans la grange et le convainquis, en lui parlant avec douceur, de tendre les bras devant lui pour que je lui passe les menottes. Star se mit alors à ruer, faisant sauter des échardes de la cloison du box voisin, et Alfie disjoncta complètement. Je réussis à le conduire à Pleasant Valley, mais je gardais en souvenir de l'aventure trois côtes cassées, qui le restèrent plusieurs mois. Tout ceci s'est produit il y a deux ans, peu après l'arrivée en ville de Millie.

Autant que je sache, Millie est venue du nord avec un chauffeur de poids lourd et s'est fait embaucher comme serveuse à l'*Easy-Bee Café*. Elle avait dû faire du stop car le chauffeur est reparti et Millie est restée pour rappeler à notre petite communauté à quel point elle était arriérée. Vue de dos, elle ondulait sous son uniforme blanc bien moulant et lorsqu'elle posait une tasse de café devant vous, il n'y avait rien d'autre à faire que de compter ses taches de rousseur.

Je ne sais pas ce qui a été décisif, des ondulations ou des taches de rousseur mais en tout cas, ça n'a pas traîné, Tom Loomis et Millie. Puis Tom a fait interner Alfie, il s'est marié avec Millie et ils se sont installés à la ferme. Je veux bien croire que c'était une réaction normale, de la part de Tom, de faire interner Alfie. Avec une femme comme Millie dans le secteur et un garçon tel qu'Alfie, pas totalement responsable de ses actes, il aurait pu se produire n'importe quoi. N'empêche, ça ne m'a pas semblé juste, de priver Alfie de sa liberté et de la propriété de la moitié de la ferme, qui lui revenait légalement. J'avais fait mon devoir, mais cela ne m'avait pas plu.

Cela me plut encore moins lorsque je m'arrêtai devant la ferme de Tom Loomis et trouvai les lieux aussi sombres que le fond d'un puits.

Je donnai un coup de klaxon. Aucune lumière ne s'alluma.

Cela faisait des mois que je n'étais allé chez Tom. La dernière fois, Millie avait descendu pieds nus les marches de la véranda, venant à ma rencontre vêtue d'une chemise diaphane qui ne laissait pas beaucoup de terrain à l'imagination. « Tom essaie de panser ce cheval cinglé », annonça-t-elle. Je la suivis jusqu'à la grange. Star était là, tête baissée, les lèvres retroussées sur les dents, dégageant un tourbillon de haine concentrée d'une puissance qui défiait Tom de pénétrer dans le box. Tom ouvrit la porte, balança un seau d'avoine à l'intérieur et la referma vivement, au moment même où Star s'élançait, percutant le

chêne épais de ses fers. « Ce cheval est complètement givré, dit Tom. Il me supportait à peu près quand Alfie était là, mais maintenant, il se met dans tous ses états dès que je pénètre dans la grange.

— Vous ne pouvez pas le vendre ? demandai-je.

— Qui en voudrait ? dit-il en riant. Dans le coin, tout le monde sait que la seule personne capable de le raisonner est Alfie. Je vais encore essayer de le garder quelques mois et ensuite, s'il ne se calme pas, il faudra que je l'abatte. »

Star cessa de mâcher son avoine et releva la tête pour nous regarder. On aurait dit qu'il comprenait ce qui venait d'être dit.

« Quel dommage, dis-je, c'est vraiment une belle bête. »

Tom baissa la tête un instant et la releva pour me regarder en face.

« Vous savez, shérif Jack, il y a des moments, quelquefois, où un homme est obligé de faire des choses dont il n'est pas très fier. »

L'expression que je lus dans son regard me fit penser que l'idée d'interner Alfie ne venait pas de lui.

« Plus vite nous nous débarrasserons de ce foutu canasson, mieux je me porterai, déclara Millie d'une voix perçante. »

Les oreilles de Star se couchèrent en arrière et ses lèvres se retroussèrent dans un rictus méprisant. Je les quittai alors, gêné d'avoir assisté à cette scène.

Le soir qui nous occupe, j'appuyai derechef sur le klaxon sans obtenir davantage de résultat. La silhouette du cheval se découpait dans la nuit comme si elle avait été tracée à l'encre de Chine. J'éteignis mes phares et sortis ma lampe-torche de la boîte à gants. Puis je glissai le fusil sous mon bras gauche et m'avançai avec précaution vers la maison. Après le bruit assourdissant du klaxon, le silence semblait tout dominer. Seule l'odeur douce qui émanait de la grange me parut réelle. Même les criquets avaient cessé de respirer et mes pas feutrés résonnaient comme des battements de tambour. Une planche disjointe craqua sous mon poids lorsque je traversai la véranda. La porte, qui n'était pas fermée à clé, couina quand je la poussai. Je promenai lentement le faisceau de la torche d'un bout à l'autre de la grande pièce qui abritait la cuisine et le salon. Les assiettes du dîner et les tasses à café n'avaient pas été débarrassées de la table. La pièce était vide. Malgré le silence, je me gardai d'allumer la lumière. Je savais que je n'étais pas seul dans la ferme. Je fis le tour des pièces de la maison. Elle était vide. Je ressortis sur la véranda et tendis l'oreille.

Entendant un bruit de moteur au loin, je soupirai de soulagement à l'idée que le renfort arrivait. Puis j'entendis bouger du côté de l'écurie. Je traversai la cour penché en avant pour me dissimuler aux regards et gagnai l'entrée du bâtiment. Les portes étaient grandes ouvertes. Je projetai le faisceau de ma lampe à l'intérieur et frissonnai

devant le spectacle qui s'offrait à mes yeux. Millie n'était plus qu'une poupée démantelée, couverte de sang, le visage enfoui dans la paille. À quelques mètres d'elle, Tom était affalé le dos au mur, sa tête inclinée formant un angle improbable. Promenant lentement ma torche alentour, je vis Star et la porte ouverte de son box. Puis j'entrevis Alfie, accroupi derrière le cheval, qui épaulait un fusil. Le coup partit, la lampe sauta de ma main et je sentis mon bras s'engourdir jusqu'au coude. Je courus le long de la façade, loin de la ligne de tir, et, couché par terre, tendis le bras et levai le canon de mon arme à hauteur des portes.

C'est alors qu'un autre coup de feu éclata à l'intérieur, suivi d'un hurlement qui n'avait rien d'humain, puis d'un long soupir et du silence. *Il a abattu le cheval, pensai-je, mais pourquoi ?*

Je n'eus pas le temps de m'attarder sur cette question. La voiture de Jack contourna la maison et ses phares inondèrent de lumière la façade de la grange. Alfie apparut dans l'embrasure et logea une balle dans l'un des phares mais il n'eut pas l'occasion de recommencer. Le recul du fusil ébranla mon épaule et la décharge mortelle tua Alfie sur le coup. Je jetai l'arme loin de moi et enfouis ma tête au creux de mes bras.

Jack me secoua par l'épaule.

« Ça va, shérif Jack ? »

— Bien sûr, » répondis-je, mais c'était un mensonge. Dans la fraction de seconde qui avait suivi le moment où j'avais appuyé sur la détente, ce que j'avais vu dans la grange à la lumière de ma torche m'était revenu en mémoire et quelque part, j'avais su que je n'aurais pas dû tirer. Mais tout était arrivé terriblement vite et l'on ne pouvait plus revenir en arrière. Je me relevai et nous entrâmes à l'intérieur. La lampe-torche de Jake trouva l'interrupteur, et l'ensemble de la scène nous apparut.

« Bon Dieu ! s'exclama Jake, le souffle coupé. Avec quoi leur a-t-il tapé dessus ? »

Le fusil de Tom gisait à son côté, la crosse pulvérisée, hors d'usage.

« Alfie ne leur a rien fait, expliquai-je. Regardez leur sang, il est brun foncé, pas rouge. Ils étaient déjà morts quand Alfie s'est échappé de Pleasant Valley. Regardez le cheval. »

Les fers avant de Star étaient maculés de sang séché.

« Millie a dû finir par convaincre Tom de se débarrasser du cheval, mais ça a mal tourné. »

Je me retournai pour examiner la porte du box de Star et vis de quoi il s'agissait. Le verrou, arraché de ses gonds, était suspendu à deux vieux clous courbés.

« Voilà ce qu'Alfie a trouvé en rentrant chez lui. Il savait ce qu'il fallait faire, mais le fusil de Tom étant inutilisable, il est allé voler la

carabine d'Acker. Il a dû revenir à peu près au moment où j'arrivais. Star était le cheval d'Alfie. La seule personne qui avait le droit de l'abattre, c'était lui.

— Mais pourquoi est-il ressorti en tirant sur nous ? demanda Jake.

— Son coup de feu m'a arraché la lampe-torche de la main, mais cette balle aurait aussi bien pu me cueillir entre les deux yeux. Et celle qui a aveuglé votre phare aurait également pu traverser le pare-brise. Alfie ne cherchait à blesser personne. Il voulait simplement s'assurer qu'il ne serait pas obligé de retourner à Pleasant Valley. »

No Harm in Alfie

Traduction de Marie-Caroline Aubert

À CHEVAL SUR LES PRINCIPES

par ROBERT P. JORDAN

L'agent de police, le « constable », Ian McEwen boutonna le bouton du haut de sa longue veste d'uniforme en laine. Devant la grande glace de l'entrée, il s'assura que sa tenue était correcte, puis cueillit son casque sur la table voisine, installa ledit casque sur sa tête en le cadrant de chaque côté du bout des doigts, et ajusta sa jugulaire. Nul besoin de vérifier ; il savait que l'étroit rebord du casque se trouvait parallèle aux sourcils et séparé du nez, passablement proéminent, par une largeur de deux doigts.

— Ian, tu seras prudent, n'est-ce pas ?

Ezme, son épouse depuis douze ans, lui faisait chaque matin cette recommandation avant qu'il ne franchisse la porte pour aller se présenter au commissariat de Selby Street. Ayant d'abord servi sept ans comme simple soldat dans la Royal Horse Artillery[3], Ian venait d'entamer sa huitième année de simple gardien de la paix. Présentement voué aux rondes pédestres, il caressait l'espoir de bientôt faire partie de la police montée ; position prestigieuse à ses yeux, et d'accès difficile. Le contact quotidien avec les chevaux lui manquait.

— Oui, ma colombe, répondit Ian, inclinant avec quelque raideur sa grande carcasse d'un mètre quatre-vingt-dix, afin d'accueillir sur sa joue un petit baiser d'adieu. (Ezme mesurait trente centimètres de moins).

Entendant alors ses trois fils échanger des invectives autour de la table du petit déjeuner, il fit résonner ses bottes le long du vestibule et finit par obstruer presque l'embrasure donnant sur la cuisine-salle à manger de leur appartement.

— Michael, James, Francis, vous êtes priés de surveiller votre langage à table.

Ceci fut lancé d'une voix forte, grondante. Après un furtif regard lui permettant de constater que leur mère se tenait toujours à l'autre bout du vestibule, Ian fit suivre cette admonestation d'un clin d'oeil appuyé et d'un léger sourire qui releva sur un côté la mince moustache soulignant son nez majestueux. Sachant leur père exigeant mais compréhensif, les garçons pouffèrent. Là-dessus, Ian parcourut en sens inverse le vestibule, fit halte pour rendre à Ezme son baiser, et partit travailler.

Passée l'inspection réglementaire, Ian et ses collègues s'apprêtèrent à prendre leur service, non sans consulter au préalable les communiqués relatant les dernières activités criminelles dans le secteur du commissariat aussi bien que dans le reste de Londres. En dehors d'un homicide sur la personne d'un parent du Comte de Kent, il n'y avait rien de saillant. Certains agents pouvaient rejoindre leurs postes à pied. Celui de Ian se situait à l'extrémité sud de la zone relevant de Selby Street ; aussi dut-il grimper à bord d'un car de Scotland Yard qui l'y déposa. Durant ses dix heures de service, il disposerait de deux pauses-thé et d'une vingtaine de minutes pour le repas de mi-journée. Et mis à part l'aller et le retour, il devrait rester debout la majeure partie du temps. Le bon moyen, pour passer l'épreuve, c'était de ne pas cesser de bouger, mais sans hâte inconsidérée. Ian s'appliquait à explorer tout son territoire, sans toutefois suivre un parcours précis.

Sa tâche consistait également à s'interposer dans les querelles entre boutiquiers et clients ou entre membres d'une même famille. À la différence de certains constables de sa connaissance, Ian ne supportait pas de voir brutaliser une femme ou un enfant. Il lui arrivait aussi de faire un début d'enquête, de procéder aux constats préliminaires, en général pour des méfaits relativement mineurs, larcin ou vandalisme. Parfois, il y avait bagarre et il lui fallait intervenir ; à ce moment, sa taille s'avérait souvent fort utile. Mais un jour, un malandrin, avant d'être maîtrisé, avait sorti un couteau et sectionné la phalange du petit doigt de la main droite de l'honorable constable. Une autre fois, un vicieux crochet du gauche l'ayant pris au dépourvu, il avait eu la joue balafrée par la grosse bague de l'assaillant ; la cicatrice persista près de cinq ans. En fait, jusqu'à ce jour, Ian avait été confronté à toutes sortes de manquements à la loi, sauf au meurtre.

Mains croisées derrière le dos, Ian déambulait lentement le long d'une ruelle près de Blackstone Street. Le quartier était loin d'être bourgeois et la ruelle plus que mal tenue ; des clochards amateurs de gin s'y affalaient parmi divers tas de détritiques qui semblaient être là à demeure. Ayant repéré des jambes d'homme sortant d'un tas de ce genre, Ian pensa d'abord tomber sur un pochard endormi cuvant son alcool. Mais en s'approchant, il remarqua que le pantalon paraissait être de bonne qualité, ainsi que les chaussures noires, assez fines. Ian s'accroupit et fourragea dans le monceau de journaux, boîtes de conserve et autres produits de rebut, là où devait se situer la tête. Il la trouva, et retira vivement sa main, le bout des doigts poisseux. C'était du sang, épais, en train de coaguler. Surmontant sa répulsion, Ian écarta les ordures, juste assez pour dégager le visage de l'homme. Il

était manifestement mort, mais Ian tâta néanmoins la carotide, pour déceler un pouls éventuel ; il n'y en avait pas. Veillant à ne rien déranger d'autre, il se remit debout et recula de plusieurs pas avant de faire demi-tour et gagner en toute hâte Blackstone Street, où se trouvait une cabine téléphonique.

Par suite de l'appel, l'inspecteur Berglin fut dépêché sur les lieux où il fut accueilli et mis au courant par un agent gradé, un sergent. Ce sergent lui lut ses notes, précisant que l'on n'avait trouvé sur le corps aucun élément d'identification. Tout en l'écoutant, Berglin se prit à observer, venant du bout de la ruelle, une brochette d'agents qui avançaient vers eux au coude à coude ; tous courbés, pliés en deux, à l'exception d'un constable de haute taille qui restait impeccablement droit. Berglin sut discerner que ce grand bobby moustachu s'ingéniait à utiliser ses yeux au maximum sans pour autant perdre un pouce de dignité. Plusieurs de ses collègues se voyaient contraints de retenir leurs casques avec leurs mains ; les jugulaires n'étaient d'aucun secours quand les bobbies se penchaient trop en avant.

— Qui a découvert le corps ? demanda l'inspecteur Berglin.

— Comment, sir ? Oh, le constable McEwen. C'est ce grand type, là, répondit le sergent, avec un geste vague en direction de la brochette de représentants de la force publique.

— Ah, fit posément l'inspecteur. Pourriez-vous, je vous prie, demander au constable McEwen de venir me trouver une fois terminé votre... votre balayage de la ruelle ?

— Certainement, sir.

Comme marque de déférence, le sergent inclina la tête au lieu de saluer de la main. Berglin nota cette entorse à la règle mais préféra l'ignorer.

Des inspecteurs adjoints avaient débarrassé le corps de ses détritits, élément par élément ; chaque journal chiffonné, chaque boîte rouillée, chaque morceau de verre cassé fut catalogué et soumis à examen, en vue d'éventuels indices. Le mort, le corps à présent recouvert d'une bâche brune, était adossé au mur, là où McEwen l'avait trouvé. Berglin s'agenouilla au bord de la bâche et la retira lentement.

L'homme était en smoking, le col de la chemise arraché de ses boutons, la cravate en partie défaite. Un coup assené sur le côté droit de la tête, juste en arrière de la tempe, ne défigurait pas la victime mais l'avait fait saigner quelque peu. Ce n'était probablement pas la cause de la mort. Écartant les revers du veston, Berglin découvrit une chemise ensanglantée. Au sommet de la large tache se trouvait un orifice ; trop petit pour indiquer une blessure par balle. « Pic à glace, broche, poinçon, voire baïonnette, » marmonna l'inspecteur. Il avait vu quelques blessures par baïonnette pendant la Grande Guerre ; non,

les trous étaient nettement plus grands. C'était une mort par perforation, mais avec quoi ? Médecins et experts du Yard auraient à donner leur avis là-dessus.

Au moment où il s'était agenouillé devant le corps, Berglin avait entendu des pas approcher derrière lui, mais il était resté plongé dans ses pensées. Une voix sonore et ferme, presque impérieuse, le tira de ses réflexions.

— Sir, le sergent Maitlin m'a enjoint de venir vous trouver.

Le « sir » était prononcé « sah », ce qui était souvent le cas chez les militaires ; peu importait la région d'Angleterre d'où venait le soldat. Berglin se remit debout et constata qu'il avait une bonne quinzaine de centimètres de moins que l'agent au garde-à-vous devant lui ; et le casque rehaussait l'imposante stature du gaillard.

— Repos, constable McEwen, dit Berglin.

— Sir.

— Eh bien, constable McEwen, que pensez-vous de tout ça ?

— Sir?

— J'ai besoin de me faire une opinion, et j'y parviens mieux si j'ai quelqu'un à ma disposition pour me servir de caisse de résonance ou de table d'harmonie, pour ainsi dire. Alors, allez-y. Que voyez-vous ? Et quelles conclusions en tirez-vous ?

McEwen promena un moment son regard. Sa moustache s'agitait, tressaillait. Qu'un simple constable fût traité comme un être doué d'intelligence, c'était là une expérience fort nouvelle.

— Ma foi, sir, nous avons devant nous un gentleman d'à peu près cinquante ans. Ses vêtements nous révèlent qu'il est probablement de la noblesse ou fait partie des cadres supérieurs de l'armée. Vous remarquez, sir, la bande en mohair sur le pantalon et le ruban de décoration cousu au revers du veston. C'est la D.S.C.^[4] Comme vous l'aurez sans aucun doute déduit, sir, il a été assommé, mais c'est une blessure par perforation près du sternum qui a causé la mort. Il n'a pas été tué ici, vu l'absence de taches de sang sous lui ou d'accumulation de sang au bas du corps. Il était probablement marié, récemment divorcé ou veuf ; témoin le creux très net entourant la base de l'annulaire gauche, ce qui indique une bague longtemps portée, vraisemblablement une alliance. Elle a disparu à présent, ainsi que le portefeuille. Il peut s'agir d'un vol ou bien d'une tentative pour faire croire à la police qu'il s'agit d'un vol. Il portait la plupart du temps des lunettes, sinon tout le temps, comme en témoignent les empreintes laissées sur son nez. Ainsi que vous pouvez le voir, il y a de petites lacérations autour de l'œil droit, comme si ce verre-là avait été brisé lorsqu'il a reçu un coup sur la tête. Nous n'avons pas découvert de lunettes ou de verres brisés dans la ruelle ; il se pourrait donc que tout cela se trouve sur le lieu du meurtre. Pour déceler d'autres faits, sir,

faute d'un examen plus approfondi, je ne pourrais que me livrer à des hypothèses. J'ai pu faire ces quelques constatations en regardant par-dessus les épaules des inspecteurs adjoints, quand ils ont dégagé le corps de tout le rebut.

— C'est excellent, McEwen ! lâcha Berglin avec force, après un certain silence de stupeur.

— Sir. (La bouche du constable se releva très légèrement aux commissures ; seule réponse au compliment).

— Sergent Maitlin ! lança impérieusement l'inspecteur Berglin.

Le sergent arriva avec la célérité jugée par lui compatible avec sa dignité, sous les regards des autres bobbies.

— Oui, inspecteur. (Nouvelle inclination de tête en guise de salut).

— Sergent, il faut que le constable McEwen puisse m'accompagner jusqu'au Yard. (Se tournant vers McEwen, il ajouta :) Quand finissez-vous votre service ?

— À cinq heures, inspecteur, plaça le sergent.

L'inspecteur Berglin adressa au sergent un sévère froncement de sourcils et reporta son attention sur l'imposant constable, lequel venait d'extirper une montre de sa poche. Pour indiquer qu'il désirait une réponse de McEwen, l'inspecteur haussa les sourcils.

— Dans environ six heures, répondit McEwen avec tact, de manière à ne pas réitérer la réponse du sergent.

Cela sauvait la face à son supérieur immédiat. Entre Berglin et Maitlin, l'atmosphère devenait tendue, et McEwen estimait préférable de désamorcer un tant soit peu la situation.

— Bon, alors, venez, McEwen. Sergent, vous ferez en sorte, bien entendu, que quelqu'un prenne sa place pour le restant de son service.

Sans attendre une autre inclination de tête de la part du sergent, l'inspecteur tourna les talons et partit d'un pas vif en direction de la voiture de Scotland Yard qui l'avait amené sur la scène du crime. Lui emboitant le pas, McEwen avait presque l'impression de participer à une parade à pied au bon temps de la Royal Horse Artillery.

Durant une heure, après leur entrée au Yard, un endroit où l'on avait rarement l'occasion de se rendre sur ordre, l'imposant constable suivit l'inspecteur Berglin, tandis que celui-ci vaquait à d'autres affaires. À plusieurs reprises, notre homme dut faire le pied de grue à la porte de différents bureaux pendant que l'inspecteur s'y renseignait sur divers sujets. Fastidieux travail de routine ; si Berglin et lui ne devaient pas se pencher sérieusement sur le meurtre, se disait McEwen, autant retourner faire sa ronde. Finalement, ils purent pénétrer dans le bureau personnel de Berglin, qu'il partageait toutefois avec deux collègues, pour l'heure absents. L'inspecteur s'assit à sa table de travail et désigna à McEwen le fauteuil près de la porte.

— Eh bien, constable, vous avez jusqu'ici fait preuve d'une grande patience à mon égard. Quelle heure est-il ?

McEwen porta la main à sa poche pour extraire sa montre mais remarqua en même temps une pendule accrochée au mur derrière l'inspecteur.

— Midi et demi, sir.

— Ah, pas étonnant que je me sente affamé. Vous siérait-il de me tenir compagnie au Surrey Club au bas de la rue ?

McEwen était sidéré mais s'efforça de ne pas le montrer. C'était un club exclusivement réservé à des officiers supérieurs au service de Sa Majesté ou à des membres de la haute noblesse. Apprendre que l'inspecteur Berglin faisait partie de ces derniers, Ian ne s'y attendait certes pas.

— C'est moi qui régale, comme diraient mes amis américains, ajouta Berglin avec un sourire.

— Oui, sir. Je serais très honoré, Votre Seigneurie.

— Ah, dans le travail laissez de côté les titres que je puis avoir. D'ailleurs, depuis la Grande Guerre, « inspecteur » est le seul titre qu'il m'arrive d'exiger.

— Bien, sir.

Les deux hommes quittèrent le Yard et descendirent la rue d'un pas alerte. Par ce frisquet après-midi d'octobre, l'inspecteur avait enfilé un pardessus sans le boutonner. McEwen, lui, n'endosserait sa pèlerine que lorsqu'il ferait vraiment froid. Au Surrey Club, ils furent accueillis à l'entrée par un portier qui s'empara de leurs couvre-chefs et du pardessus de l'inspecteur. Le maître d'hôtel, qui donna du « Sir Michael » à Berglin, les conduisit à une salle à manger privée lambrissée de vieux chêne. Un serveur apparut et attendit.

— Alors, McEwen, que dites-vous de tout ça ?

— Cela me dépasse, sir.

— Pour le repas, qu'est-ce qui vous plairait ?

Ian eut un léger haussement d'épaules et répondit :

— Je m'en remets à vous, sir.

Berglin commanda pour deux et se renversa dans son fauteuil.

— Vous avez manifestement été dans l'armée, au service de Sa Majesté.

McEwen se redressa.

— Oui, sir. Royal Horse Artillery. Notre batterie était rattachée à Argyle et Sutherland quand l'armistice a été signé. J'ai servi toute la durée de mon engagement, sept ans, puis je suis entré dans la police.

— Oui. J'ai jeté un rapide coup d'oeil sur votre dossier à l'Administration, pendant que nous y étions. Tout à fait bon.

— Merci, sir.

— Mais la façon dont vous vous exprimez et votre comportement

dénotent à mes yeux une éducation supérieure à celle d'un vulgaire agent. Vous avez de l'instruction ?

McEwen était intrigué en même temps que contrarié de voir Berglin utiliser le terme « vulgaire ». Qu'est-ce qu'il lui voulait donc cet inspecteur qu'il n'avait jamais vu auparavant ?

— Mon instruction est passablement bonne pour un homme qui n'a pu aller jusqu'au bout de la classe terminale, sir.

Il y eut un moment de silence, puis McEwen, comme à contre-courant, prit la parole.

— Sir ? Puis-je me permettre d'être assez carré en vous posant une question ?

Berglin eut un large sourire.

— Faites donc, je vous en prie.

— Pourquoi suis-je ici, sir ?

— Ah, oui... Il est pour vous quelque peu inhabituel d'être traité de la sorte. Eh bien, laissez-moi vous dire que cette affaire m'a de prime abord désarçonné. Je ne savais quelle direction prendre. Depuis quinze ans que j'exerce ce métier, il m'est, de temps à autre, arrivé de me sentir coincé devant certains crimes, même de l'apparence la plus simple. Votre commentaire détaillé sur la victime m'a donné quelque inspiration. Vos qualités d'observation semblent être complémentaires des miennes et je crois qu'à nous deux nous pourrions venir rapidement à bout de cette affaire, et peut-être d'une autre.

— Sir, puis-je encore me permettre de vous demander si cette autre affaire est le meurtre de Sir Roger Bently ?

Roger Bently était ce parent du Comte de Kent que McEwen avait vu mentionné dans le communiqué quotidien sur les faits divers au commissariat de Selby Street.

— Sacré nom, McEwen ! Vous me stupéfiez de plus en plus.

Pour la première fois, lan s'autorisa un franc sourire.

— Ma foi, sir, si mes déductions sont correctes en ce qui concerne le gentleman de la ruelle, il serait étrange que les meurtres de deux membres de la haute noblesse commis en un espace de temps si restreint ne soient pas plus ou moins reliés entre eux.

— C'est également ce que j'ai pensé quand vous avez commencé à m'exposer vos idées sur votre macabre découverte de Blackstone Street. Tenez, une fois que nous en aurons terminé ici, nous ferons un saut sur les lieux de cet autre assassinat, histoire de voir si vous pourrez déceler quelque chose qui m'aurait échappé.

Comme enchaînant la partition, le garçon surgit, apportant les plats.

Trois jours s'écoulèrent, où lan continua de servir à l'inspecteur Berglin de stimulant partenaire, voire de renvoyeur de balle ou encore

d'avocat du diable. Le quatrième jour, un vendredi, au petit déjeuner, lan, assis à table, méditait, un peu morose, sur les meurtres jumelés de Sir Roger Bently et de Sir Maxwell Higgins. Higgins, on avait fini par le savoir, était la victime de la ruelle. Comme l'avait supputé lan, c'était un gentleman titré, veuf depuis peu, et lieutenant-colonel à la retraite des White Horse Guards. Pour Sir Roger Bently, le lieu du meurtre (cette fois par balle) était le bureau de la victime. Il habitait seul un duplex non loin du domicile de Sir Maxwell. Berglin et lui n'ayant récolté rien de révélateur lors de leur visite à l'appartement, l'enquête avait adopté un rythme de routine. ! Il n'y aurait pas de raccourci pour arriver au but. Les deux hommes passèrent de longues heures à disséquer les existences des deux assassinés, à la recherche d'indices communs ou de liens entre eux. Finalement, la veille, en fin d'après midi, lan en avait découvert un dans la masse d'informations recueillies. Les deux « sirs » appartenaient au Chesterton Club, lequel était presque plus fermé encore que le Surrey Club, où lan et l'inspecteur avaient jusque-là déjeuné trois fois.

— Deux sous pour tes pensées, dit Ezme, interrompant les cogitations de son conjoint.

— C'est cher payé pour ce que je pense, répliqua-t-il, enlaçant de son long bras la taille toujours fine (n'ayant pas encore revêtu son uniforme, il était presque bras nus dans son sous-vêtement à manches courtes). Ce meurtre, c'est un sacré morceau, mon ange. J'aimerais en être débarrassé et reprendre mes rondes. Le contact avec des gens normaux, ordinaires, ça me manque un peu.

— Autre chose que de frayer avec la haute, hein ? fit-elle, mutine.

— Oh, l'inspecteur Berglin est un type pas mal du tout, dit lan en soulevant son bol de café. (Il avait appris à apprécier le café au petit déjeuner, une fois initié par des soldats américains rencontrés juste avant l'armistice). Mais il semble avoir tendance à chercher des explications tarabiscotées, et moi des toutes simples.

— Quand il entend un bruit de sabots, il pense à des zèbres, c'est ça ? commenta-t-elle en retournant à son fourneau.

Ces instants d'intimité étaient parfois les seuls qu'ils pouvaient avoir avant le soir.

— Ouais, mon amour, je suppose qu'on s'équilibre en quelque sorte.

— Eh bien, mon pigeon, moi, je crois que ce sont tes idées toutes simplettes qui résoudront l'affaire plutôt que des élucubrations d'aristo.

— Espérons, ma colombe, espérons.

Le Chesterton Club fut le premier objectif des policiers après leur rencontre matinale à Scotland Yard. Situé sur le côté nord de Grave's End Heath, ce club disposait d'un ample terrain, avec vastes jardins,

courts de tennis et écuries. Ces dernières attirèrent l'attention de Ian, mais avant de trouver une excuse pour les « soumettre à examen », il accompagna Berglin, pressé d'avoir un entretien avec le gérant du club, le Major Donald McMichael, retraité du service de Sa Majesté.

Après échange de politesses et présentations, les policiers prirent un siège de part et d'autre d'un immense bureau en chêne, par-dessus lequel le Major McMichael, court et trapu, les fouillait du regard tout en parlant. Le major paraissait nerveux. Berglin conduisit d'abord seul l'entretien, laissant Ian prendre des notes sur un calepin relié en cuir, lequel se remplit rapidement de menus faits concernant les deux défunts ; menus faits qui, à vrai dire, n'aiguillaient aucunement vers une heureuse conclusion de l'affaire. Lorsque Berglin et McMichael interrompirent leur conversation, et qu'il apparut que l'inspecteur avait épuisé les questions à poser, Ian intervint.

— Sir, si je puis me permettre ?

— Certainement, constable, l'encouragea aussitôt Berglin.

— Major McMichael, comme vous pouvez le supposer, un club tel que le Chesterton, c'est pour moi quelque chose d'assez inhabituel, que je connais mal (ce que l'officier en retraite s'empressa de confirmer d'un hochement de tête). Comment fonctionne-t-il ? Ce que je m'autorise à vous demander, c'est ceci : est-il régi par... des comités ?

— Vous parlez de nos activités ? Oh, oui, constable.

— Se pourrait-il que Sir Roger et Sir Maxwell aient appartenu aux mêmes comités ?

— Mon Dieu, oui, je le crois, oui. Laissez-moi le temps de retirer leurs fiches d'activité ; nous allons voir.

McMichael se dressa d'un bond et s'éclipsa comme si quitter la pièce était pour lui un véritable soulagement. Les deux hommes gardèrent le silence en son absence. Il réapparut bientôt, tenant des fiches cartonnées sur lesquelles était résumée l'activité en comité des défunts. Il les tendit à Ian, puis se réinstalla derrière son bureau. Ian compara les cartons et nota que les défunts faisaient effectivement partie des deux mêmes comités. L'un d'eux fit sourire Ian – le Comité des Écuries. L'autre était le Comité de la Bibliothèque. Il transmit promptement les cartons à l'inspecteur Berglin. Tandis que celui-ci les examinait, Ian s'adressa à McMichael en s'ingéniant à y mettre les formes :

— Sir, dans l'intérêt de la justice, afin de nous faciliter la tâche pour apporter une solution à ces terribles crimes...

— Oh, absolument affreux, renchérit incontinent le gérant du club.

— Oui, sir. Donc, pour tenter de leur apporter une solution, nous serait-il permis de parler au personnel salarié, disons, de l'écurie et de la bibliothèque ? (Ian nota que son supérieur approuvait de la tête).

— Mais bien sûr. Notre aide vous est acquise. Notre garçon d'écurie se nomme Willie Vine. C'est un ex-jockey pour lequel un de nos membres s'est porté garant. Il doit être en ce moment aux écuries ou alentour. Quant à Mortimer Nash, notre bibliothécaire, je crains qu'il ne prenne pas son service avant une heure de l'après-midi. Un certain nombre de nos membres aiment faire du cheval le matin, mais pour la bibliothèque, la demande est pratiquement inexistante avant le milieu de la journée.

L'inspecteur Berglin se leva, et Ian l'imita ; ils remercièrent et prirent congé. Au foyer, un portier restitua leurs couvre-chefs ainsi que le pardessus de l'inspecteur. Une fois dehors, Berglin fit halte devant la porte d'entrée et demanda :

— Alors, qu'est-ce qui vous trotte par la tête, constable McEwen ?

— Ma foi, sir, commença Ian, tout en ajustant la jugulaire de son casque, ce que j'ai en tête pourrait paraître un peu rude à... à une personne habituée à fréquenter des endroits tels que celui-ci.

— C'est-à-dire moi ?

— Ma foi... oui, sir.

L'inspecteur Berglin renversa la tête en arrière et s'esclaffa. Se tournant, Ian aperçut le portier qui les reluquait par la petite lucarne de la porte.

— Oh, McEwen, vous êtes merveilleux ! Qu'êtes-vous en train de mijoter, mon vieux ? Je vous promets de ne pas me formaliser.

Ils prirent sans se presser la direction des écuries.

— Eh bien, sir, au policier en uniforme que je suis, il apparaît que nous avons recherché des liens, des rapports entre les deux victimes, et que les seuls qui soient manifestes se situent ici. Or, à présent, nous sommes censés interroger deux hommes, tous deux ordinaires, des hommes du commun, des hommes qui ne sont pas dans leur élément au milieu des membres du Chesterton Club. Si je puis me permettre de suggérer quelque chose, sir – je crois que, s'il existe quelque indice susceptible d'être trouvé en parlant à ces hommes, il serait peut-être préférable qu'ils aient affaire, pour les interroger, à quelqu'un d'ordinaire, un autre homme du commun.

— Autrement dit vous ? Même en uniforme ?

— Oui, sir.

L'inspecteur Berglin s'arrêta juste devant l'écurie. Des odeurs de stalle, de foin et de chevaux emplirent Ian de nostalgie, et d'émotion à la pensée de ce nouveau contact. Berglin inspira et expira à fond.

— D'accord, McEwen, je m'en vais retourner au Yard. J'ai, certes, d'autre affaires sur les bras. Mais il me faudra un rapport détaillé à votre retour.

Ian salua l'inspecteur, qui inclina la tête, fit demi-tour en riant et regagna la voiture qui l'attendait à la porte du club.

— Holà ! Il y a quelqu'un ?

Ian entra dans l'écurie, où il faisait sombre, et pénétra plus avant à l'intérieur. Des têtes de chevaux apparurent à plusieurs stalles le long du couloir central. Tendant la main, il les flatta au passage avant d'atteindre l'arrière du bâtiment. Là, il trouva un homme maigre et nerveux d'environ cinquante ans qui semblait avoir la moitié de sa taille et la moitié de son poids.

— Willie Vine, n'est-ce pas ? fit-il, voyant l'homme répondre de mauvaise grâce à son salut.

Il nota le couteau dans sa petite gaine à la ceinture de l'homme. Ce n'était pas inhabituel chez un cavalier.

— Ouais, constable.

— Je suis ici avec l'inspecteur Berglin, en train d'enquêter sur cette sale affaire concernant Sir Maxwell Higgins et Sir Roger Bentley. On m'a dit de venir vous parler, vu qu'ils montaient à cheval tous les deux.

— Oh, non, constable. Sir Roger seul montait ; un bon cavalier qu'il était, d'ailleurs. Sir Maxwell montait dans le temps, mais il avait cessé avant que je vienne travailler ici. À ce qu'on dit, ajouta Vine (baissant la voix, comme s'il désirait cacher cette confidence même aux chevaux présents), il n'aimait pas les chevaux et montait seulement parce que – on l'attendait de lui.

— Ah, oui, se contenta de dire Ian d'un ton neutre.

Il fit glisser sa jugulaire et ôta son casque.

— Je peux, ça ne vous fait rien ? demanda-t-il en désignant une balle de foin comme siège éventuel.

Il défit le bouton du haut de son uniforme et s'installa confortablement, ce qui eut pour effet de mettre aussi le valet d'écurie à son aise.

Trois heures plus tard, Ian avait tiré de l'ex-jockey tous les cancans et anecdotes possibles cependant que tous deux évoquaient mutuellement leur passé de cavaliers. De plus, il avait aidé à panser plusieurs chevaux, dont celui de Sir Roger. Presque les plus agréables depuis des années, ces heures-là ! Voici qu'il pouvait échanger maints souvenirs avec un autre cavalier et poser les mains sur quelques-unes de ces braves bêtes qui lui manquaient tant. Avant de quitter l'écurie, il serra chaleureusement les mains de ce nouvel ami, puis reprit le chemin du club. En approchant du bâtiment, il repéra un homme à lunettes, massif, volumineux, qui le lorgnait d'une fenêtre latérale.

Après s'être fait ouvrir par le portier, il fut conduit par celui-ci à la bibliothèque, où Mortimer Nash était censé être de service pour la journée. Il était une heure passée, et le portier avait répondu par l'affirmative quand Ian s'était enquis de la présence de Nash. Le

portier frappa à la porte, un coup, pour la forme, et l'introduisit dans la bibliothèque. À peine entré, Ian s'immobilisa, surpris. L'homme qui l'avait observé de la fenêtre lui faisait face. Aussi grand que Ian, il pesait probablement une bonne quinzaine de kilos de plus ; poids supplémentaire dû à la corpulence. La quarantaine, le cheveu rare, les paupières lourdes, la moustache mince, comme tracée au crayon. Son costume, modeste mais de bonne coupe, avait l'air tout neuf. Espérant ne pas trop faire voir son étonnement devant la taille et le volume du personnage, Ian nota, sous les lourdes paupières, les yeux, d'un bleu délavé, vifs, mobiles, au regard aigu. Ils semblaient révéler une personnalité retorse, peut-être même cruelle, et paraissaient un peu insolites au sein de cette anatomie massive et rebondie.

Ian commença par poser ses questions d'une façon détournée, presque désinvolte, en déambulant à travers la pièce, promenant son regard au hasard sur la multitude de livres. Il connaissait à peu près toutes les réponses, grâce à ses échanges de propos avec Willie Vine ; et dans leur ensemble, les réponses de Nash correspondaient à celles de Vine. Mais quand il interrogea le bibliothécaire sur ses relations personnelles avec les deux défunts, les yeux de Nash s'étrécirent encore plus, et un mince sourire apparut sous la mince moustache. Cela était hors de la note ; l'homme avait jusqu'ici surtout répondu par monosyllabes, d'une manière terne.

— Oh, constable, Nous étions en très bons termes. (Disparu, le débit sourd et monocorde ; la voix était nette, appuyée).

Le bibliothécaire, qui n'avait guère bougé depuis le début de l'entrevue, tourna le dos et partit en claudiquant vers le bureau-comptoir au fin fond de la pièce. Ian le suivit.

— Vous vous êtes blessé récemment ? demanda-t-il.

En temps ordinaire, il n'aurait pas posé une question aussi indiscrete, mais l'homme piquait au vif sa curiosité.

— Pas récemment, non. J'ai été blessé à la guerre, dans les White Horse Guards, et rapatrié du front juste avant l'armistice.

— C'était le régiment de Sir Maxwell, non ? demanda Ian, veillant à prendre un ton neutre, à ne pas laisser transparaître dans sa voix un intérêt excessif.

— Je crois, oui, constable.

— Vous le connaissiez, alors, Sir Maxwell ?

— Je connaissais son existence, oui. Mais nos chemins ne se croisaient pas... pas souvent. (Le sourire réapparut un bref instant).

Continuant sa déambulation, Ian s'approcha d'un meuble en bois sombre qui abritait une douzaine de tiroirs exigus. Il passa un doigt dans un anneau attaché au tiroir et tira. A l'intérieur, se trouvaient d'innombrables cartons rectangulaires, de couleur crème, maintenus par une sorte de longue et solide tringle d'acier. Bien que n'en ayant

encore jamais vus, Ian savait qu'il s'agissait d'un genre de fichier. Une petite plaque métallique fixée au meuble spécifiait qu'il était fabriqué par Silverstein Bros, Chicago. La plupart des bibliothèques de Grande-Bretagne, tout au moins celles qu'il avait fréquentées, possédaient des catalogues, en feuilles détachables ou reliés et imprimés. Ian nota que Nash s'empressait de le rejoindre en boitillant. Tandis qu'il explorait de la main le tiroir, le menton de Ian reposait sur le col de son uniforme ; cela ne l'empêcha cependant pas de repérer du coin de l'œil une légère pousse de sueur sur le visage du bibliothécaire. Ian avait souvent décelé un air coupable sur la figure d'un boutiquier en train de carotter un client ; il retrouvait cet air-là chez Mortimer Nash. Ian décida de ne pas précipiter les choses ; mais il savait qu'il ne tarderait pas à revenir dans la bibliothèque du Chesterton Club.

Avant de s'en retourner au Yard, Ian s'arrêta une nouvelle fois à l'écurie.

— Pas encore parti, Ian ? fit Willie.

— Non. Quelque chose m'a retardé et me chiffonne, voyez-vous. Les White Horse Gards, vous savez quelque chose à leur sujet ?

— Bien sûr. De la cavalerie ; mais pendant la Grande Guerre, la plupart n'étaient pas à cheval et, en fait, servaient d'infanterie légère. C'était le régiment de Sir Maxwell, de Sir Roger, du Major McMichael, et de Mortimer Nash, si je ne me trompe pas. (L'ancien jockey gloussa). Je parierais bien à cinq contre un que Nash n'était pas alors aussi rondouillard, mais n'empêche, il n'aurait jamais fait un cavalier convenable, à moins de monter un percheron. Mais on prenait n'importe qui sortant de n'importe quel collège et on les bombardait officiers, voyez-vous.

— Officier, Nash ?

— Ouais, lieutenant. Je dois dire qu'en dépit de son physique le régiment n'a pas à avoir honte de lui, si ce qu'on m'a dit est exact. Il a été blessé et rapatrié du front juste avant la fin.

— Et McMichael ? Vous êtes sûr qu'il était lui aussi dans les Guards ?

— Oui. Derrière son bureau, vous trouverez probablement sur le mur pas mal de souvenirs de son passé militaire. Si c'était un bon officier ou non, ça, je l'ignore ; on ne m'en a rien dit.

Berglin avait effectivement d'autres affaires sur les bras ; n'ayant pas le temps de se joindre à lui, il dit à Ian de poursuivre ses investigations sur le lien nouveau découvert entre Nash et McMichael. De prime abord, Berglin avait été persuadé qu'il s'agissait d'une simple coïncidence, mais Ian voyait cela tout autrement. Comme il l'exposa à son supérieur, lequel finit par se laisser convaincre, les anciens militaires, une fois retirés du service de Sa Majesté, entrent rarement

en contact quotidien avec d'autres ex-membres de leurs régiments. Deux hommes attachés au même club très exclusif de Grave's End, cela pouvait être une coïncidence. Mais en l'occurrence, ils étaient quatre, et deux des quatre venaient d'être assassinés.

Pour les White Horse Guards, comme pour de nombreuses unités ayant un long et valeureux passé au service du Royaume, il existait un historiographe officiel et attitré. Celui des White Horse Guards se trouvait confiné dans un étroit bureau au British Museum. Après lui avoir passé un coup de fil, Ian alla donc rendre visite au capitaine Howard Mason, ancien des Guards.

Il était déjà assez tard dans la journée lorsqu'il put à nouveau contacter l'inspecteur Berglin. Au téléphone, il sollicita de l'inspecteur deux choses. D'abord, que lui, Berglin, fût présent au Chesterton Club à onze heures le lendemain matin, accompagné de deux solides constables. L'autre requête concernait l'obtention de mandats de perquisition pour la bibliothèque du club et le bureau de McMichael. Avec un singulier aplomb, McEwen éluda carrément les questions de Berglin sur ce qu'il avait pu découvrir. Contrairement à son habitude, Berglin passa une nuit plutôt agitée dans l'attente quelque peu anxieuse de son rendez-vous avec M. le constable McEwen.

L'inspecteur Berglin fut trop impatient pour attendre l'heure fixée ; aussi une fois les mandats en poche fit-il immédiatement route pour le Chesterton Club, et flanqué de deux robustes constables. A peine arrivé, il demanda au portier où se trouvait le « grand » constable et fut orienté vers les écuries. Laissant les deux constables à la porte d'entrée, avec pour consigne de l'avertir de l'arrivée de McMichael ou de Nash, ou de leur éventuelle sortie, il se rendit donc aux écuries. Et là il trouva le constable Ian McEwen à califourchon sur Tomalin, le cheval hongre de Sir Roger Bently.

Willie Vine était appuyé à la barrière ceinturant l'aire d'équitation ; Berglin s'approcha. Après s'être salué de la tête, les deux hommes contemplèrent McEwen faisant parader sa monture ; juché sur un cheval, il paraissait encore plus imposant. Le constable se tenait parfaitement droit sur sa selle, comme on le lui avait appris à l'armée. Obéissant aux gestes et injonctions les plus simples, les plus économes, l'animal changeait de démarche et d'allure tandis que Ian lui faisait décrire de grands huit et de larges ovales. Pour Berglin, c'était une sidérante prestation, et il ne put se retenir de glisser un commentaire admiratif à l'ex-jockey ; ce à quoi le petit homme répliqua :

— Ouais, chef. Entre lui et ce vieux Tom, j'ai tout de suite vu que ça collait d'emblée. Quand Ian est passé me voir ce matin, je lui ai demandé d'emmener Tom se dégourdir les jambes. Ils ont déjà fait un brin de galop, et à présent Ian le soumet à un peu de dressage ; il en a

besoin. Depuis qu'on a tué Sir Roger, il a été pas mal négligé, ce cheval. Ian nous fait une fleur, comme qui dirait, à moi et à ce vieux Tom.

Totalement concentré sur sa tâche, Ian n'avait pas vu venir l'inspecteur Berglin. Ramenant le hongre au pas, il dirigea l'animal vers Vine et son supérieur, le fit stopper à moins d'un mètre d'eux, leva la main et salua fièrement Berglin.

— Fichtre, s'exclama l'inspecteur. C'était là une fameuse exhibition, McEwen !

— Oui, sir. Ça m'a fait du bien de monter à nouveau, quoique je sois plus qu'un peu rouillé.

— Ça ne se voit guère, repartit Vine en s'emparant de la bride pendant que Ian mettait pied à terre. Je vais maintenant le ramener à son box. Revenez chaque fois que vous aurez envie de lui faire prendre un peu d'exercice, à ce vieux Tom. D'ici à ce que la succession de Sir Roger soit réglée, je suis sûr que le Major McMichael n'y verra pas d'inconvénient.

À la mention de ces deux noms, le visage de Ian se rembrunit. Il donna une dernière tape amicale sur le col du hongre. Vine emmena l'animal par la bride, et les deux policiers prirent la direction du club.

— Êtes-vous disposé à m'expliquer pourquoi nous sommes de retour ici, et la raison des deux mandats ? s'enquit l'inspecteur.

— Sir, si je trouve, comme je le crois, une certaine preuve matérielle dans la bibliothèque, je serai en mesure, grâce à cela, d'établir pour le moins une suite logique d'événements ; ce qui pourrait nous permettre de conclure l'affaire. Avec beaucoup de chance, sir, nous pourrions obtenir une confession du Major McMichael, quant à son rôle.

— Son rôle dans quoi ?

— Le meurtre, sir.

Premier objectif : la bibliothèque, une fois présenté à McMichael le mandat de perquisition. Les deux policiers virent le visage de l'ex-officier de cavalerie blêmir quand lui fut exhibée l'autorisation de fouiller la bibliothèque (à la requête de Ian, le mandat destiné au bureau de McMichael fut temporairement laissé de côté). Comme il n'était que onze heures et quelques, Mortimer Nash n'était pas encore là.

Pendant une dizaine de minutes, Ian s'attaqua aux tiroirs du meuble-fichier. Il dévissa les tiges qui maintenait les fiches ; il les retira une par une, et alla les examiner devant la fenêtre en pleine lumière. La huitième arracha un sourire au constable. À mesure que les tiges étaient soumises à inspection, le Major McMichael, qui avait été prié de rester dans la pièce, devenait de plus en plus nerveux et

évitait de croiser les regards des policiers. Ian alla trouver l'inspecteur et brandit la huitième tige, l'index gauche posé sur le bout effilé.

— Sir, dit-il à voix basse, regardez, je vous prie, cette petite bague qui maintient ensemble la tige et sa vis. Quand je la tapote avec mon ongle, que voyez-, vous ?

— De minuscules taches brunes. Mon Dieu, serait-ce du sang séché ?

— Je le crois, sir. Évidemment, il faudra que les hommes du labo vérifient qu'il correspond au groupe sanguin de Sir Maxwell. O-positif, si je me souviens bien. Celui de Mortimer Nash, au cas où il déclarerait s'être coupé sur la bague en manipulant le tiroir, est A-négatif. J'ai vu ça hier au British Museum dans ses états de service. Voici donc, sir, l'arme du crime, aussi bizarre que cela puisse paraître. Des fichiers de ce genre sont courants en Amérique, où celui-ci a été fabriqué. Ici en Angleterre, cette tige serait difficile à remplacer. Mortimer ne pouvait donc s'en débarrasser en la jetant, parce que son absence eût été remarquée. Il y aura tout plein de ses empreintes dessus, mais cela ne prouvera rien. Il travaille ici. Maintenant, si vous m'accordez encore un quart d'heure, je crois pouvoir trouver une preuve matérielle supplémentaire, montrant que le meurtre a eu lieu ici.

Berglin donna son assentiment d'un signe de tête ; sur quoi Ian se mit à quatre pattes et entreprit de scruter les bords des carpettes, les fentes du parquet. Berglin le vit sortir de sa poche un canif et une enveloppe, prélever du plancher quelque chose de ténu. Ian finit par se relever et fit voir à Berglin ce qui se trouvait à l'intérieur de l'enveloppe : d'infimes éclats de verre dans la pliure du fond.

— Les lunettes de Sir Maxwell ? murmura l'inspecteur.

— Je le crois, sir. Les gars du labo seront probablement à même de dire si ce sont des débris de verre optique ou des vestiges de verre à whisky brisé sur le plancher. Je crois qu'il s'agit des premiers.

— Mais tout ça, c'est de la preuve indirecte, McEwen. Ça ne nous permet pas de prouver ce qui s'est passé, quand bien même nous en serions sûrs à cent pour cent, continua de murmurer l'inspecteur.

— Oui, sir. Mais le Major McMichael est en train de se décomposer, comme vous pouvez le voir, dit Ian, indiquant discrètement de la tête le gérant du club. Je crois bien que, si je le harcèle quelques minutes, il s'effondrera. S'il vous plaît, sir, faites entrer les deux autres constables et demandez-leur de se placer de chaque côté de la porte.

Quand les deux agents de police eurent pris position, Ian se tourna vers l'officier de cavalerie en retraite.

— Ainsi donc, sir, c'était du chantage ! lança-t-il d'une voix caverneuse, rompant avec force le silence presque palpable régnant

dans la pièce.

Cela eut également pour effet de rompre la résistance nerveuse du gérant. Ses jambes flageolèrent et il tomba brusquement et piteusement assis sur le plancher près de la fenêtre, se voilant le visage avec ses mains. Même lorsque les constables l'eurent aidé à se relever et à s'asseoir dans un fauteuil, les mains du major demeurèrent plaquées sur sa figure.

— S'il vous plaît, sir, ressaisissez-vous un peu. Conduisez-vous comme un ancien officier des White Horse Guards. (Ian parlait à voix suffisamment basse pour n'être entendu que du major, son ton n'était ni sarcastique ni condescendant). Les choses seront évidemment plus faciles si vous dites la vérité, sir.

McMichael abaissa ses mains et se redressa.

— Ce n'est pas moi ! Il faut que vous me croyiez ! Les yeux du major semblaient lui sortir de la tête ; l'émotion convulsait ses traits.

— Alors c'était Nash ? demanda aussitôt Berglin avant que McMichael n'eût repris contenance.

— Oui, oui. Il fallait que ça sorte ; ça devait finir par se savoir.

— Avant que vous n'alliez plus avant, Major McMichael, je dois vous rappeler que tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous devant le tribunal, dans le cadre d'un procès où vous pourriez être impliqué, dit Berglin. S'il vous plaît, prenez des notes, constable.

Ian sortit son calepin et un crayon. En levant les yeux, il perçut comme un bref éclat lumineux à la porte de la bibliothèque. Suivit un bruit suspect s'éloignant en direction du hall et trahissant la présence d'une personne indiscreète. Ian déduisit illico que l'éclat lumineux devait provenir de lunettes et que l'oreille indiscreète devait sûrement appartenir à Mortimer Nash.

— Sir, c'est Nash ! cria-t-il à l'inspecteur. Allez, venez vous deux ! ordonna-t-il en faisant signe aux deux autres constables. Nous allons le rattraper.

Il savait que Berglin resterait avec McMichael.

Une porte ouverte, qui donnait sur les vastes jardins du Chesterton Club, révéla l'issue choisie par Nash. À peine la porte franchie, les trois constables s'arrêtèrent et scrutèrent alentour. Ils n'étaient pas armés, et, craignant que le bibliothécaire ne les guette, tapi quelque part à l'affût, Ian avait mis les autres en garde :

— Il pourrait avoir une arme sur lui, sans doute un pistolet.

Il demanda aux deux hommes de contourner par la gauche, tandis que lui ferait lentement le tour des jardins par la droite. Son inspection des massifs de roses et des haies aux teintes automnales fut si intense qu'il faillit ne pas voir la corpulente silhouette du bibliothécaire prenant la fuite à travers la lande, où, plus tôt dans la matinée, il avait galopé avec Tomalin. La distance couverte par le

colosse en si peu de temps stupéfia Ian.

— Par ici, les gars !

La patte folle de Nash le faisait courir d'une allure cahotante, mais cela ne paraissait pas le ralentir. Ian défit le bouton du haut de son uniforme et fonça. Il pouvait entendre les pas des autres constables venant à la rescousse, mais son unique souci était d'être suffisamment rapide et endurant pour mettre la main sur son coupable. Sa dernière galopade à pied à travers la lande datait de l'enfance, du temps de l'école, mais il s'estimait plus en forme que le bibliothécaire, et sans doute plus rapide sur un parcours restreint. À mesure que la chasse se poursuivait, Ian constata que la distance entre lui et Nash diminuait. Mais le parc encombré d'arbres et de végétation se rapprochait en lisière de la lande, et même un corps aussi volumineux que celui de Nash pourrait aisément se dissimuler parmi les taillis et sous-bois. D'ici que suffisamment d'hommes soient rassemblés pour fouiller le bois, Nash aurait peut-être réussi à s'échapper. Ian força l'allure, se défonçant jusqu'à la limite de ses forces. Hélas, à quelques secondes près, Ian s'en rendait compte il n'arriverait pas à rattraper le fuyard, pas à temps pour l'appréhender de ce côté-ci du bois.

Un martèlement de sabots interrompt les sombres pensées de Ian. Tournant un peu la tête tout en courant, il aperçut par-dessus son épaule les deux autres constables tricotant des jambes assez loin derrière lui. Sur sa droite, suivant un trajet convergent, arrivait Willie Vine monté sur Tomalin. Les étriers étaient trop abaissés pour l'ex-jockey ; il s'agissait fort probablement de la selle que Ian avait utilisée. Mais en se tenant debout sur les étriers, position assez familière pour un jockey, Willie parvenait à maintenir son assiette sur sa monture.

— Je vais l'avoir, Ian ! hurla Willie en passant au galop.

Aux yeux de Ian, la différence entre homme et cheval à la course ne fut jamais plus évidente qu'à ce moment-là. Tomalin couvrit la distance en un rien de temps. Willie contourna Nash et lança le hongre contre le frénétique bibliothécaire courant à perdre haleine. La collision entre la centaine de kilos de l'homme et les quelque cinq cent quarante kilos de l'animal put être entendue par les constables en queue de poursuite. Ian adopta un train de jogging quand il vit que Nash ne bougeait pas après avoir été projeté à terre. Si le bibliothécaire ne se relevait plus jamais, cela lui était complètement égal.

Nash, que son heurt avec le hongre avait seulement rendu inconscient, fut arrêté, ainsi que le Major McMichael, et par la suite tous deux furent traduits en justice. Nash se retrouva inculpé de meurtre sur la foi des déclarations faites à la police par McMichael. Le gérant du Chesterton Club, lui, devait « bénéficier » d'une inculpation

plus modérée.

Trois jours passèrent, puis l'inspecteur Berglin invita Ian et Ezme McEwen à dîner dans un restaurant huppé. Bien que Ian eût rédigé son rapport et repris son service habituel (au grand soulagement du sergent Maitlin, lequel s'était plus d'une fois vu contraint de s'user les pieds en effectuant la ronde de Ian pendant que le majestueux constable assistait Berglin), l'inspecteur désirait néanmoins être plus amplement éclairé sur les méthodes de son subordonné.

— Voyez-vous, sir, poursuivait Ian après avoir ingurgité un doigt de porto d'après-repas, j'ai senti qu'il me fallait obtenir un maximum d'informations sur ce qui pouvait établir un lien entre ces quatre hommes. Cela se révéla être le Chesterton Club, bien sûr, et, antérieurement, les White Horse Guards. Willie Vine a été une précieuse source de renseignements touchant les allées et venues, menus faits et incidents au Chesterton Club. Entre autres, il m'a parlé des relations pour le moins déconcertantes entre Nash, McMichael et Sir Maxwell. Bien que le comportement de Nash vis-à-vis des autres membres du club ait toujours été très correct, il se montrait parfois quelque peu désinvolte, voire insolent, avec McMichael et Sir Maxwell. Il lui arrivait assez souvent de leur dire de « dégager », de les envoyer sur les roses, si je puis employer ces expressions. Cela laissait supposer qu'il avait prise sur eux de quelque manière. Lorsque j'ai rendu visite au capitaine Mason, au British Museum, j'ai découvert que cet officier à la retraite était sorti du rang ; il avait peu à peu gravi les échelons dans les White Horse Guards. Chose plutôt inhabituelle car il est rare qu'un homme passe de simple soldat à officier en demeurant dans le même régiment. Mais pour le capitaine Mason, ce fût en un sens un net avantage ; cela lui permit, au sein du régiment, d'observer les choses des deux côtés de la barrière, pour ainsi dire. Il avait connu personnellement McMichael ainsi que Sir Maxwell, et ni l'un ni l'autre n'était à ses yeux un serviteur modèle de Sa Majesté. En fait, c'est à la suite d'une grossière erreur de commandement de Sir Maxwell que le détachement du lieutenant Mortimer Nash s'est retrouvé sous le feu des canons britanniques ; d'où sa blessure. Le Major McMichael, qui recueillit la déposition de Nash à l'hôpital, contribua à faire étouffer ce fâcheux épisode, tout en assurant à Nash que réparation serait faite pour ceux de ses hommes qui avaient été blessés. Ce ne fût que bien après la guerre, alors qu'il était bibliothécaire au Caius Collège, que Nash découvrit que Sir Maxwell n'avait pas été le moins du monde sanctionné pour sa lourde faute. Bien au contraire, il s'était, par quelque artifice, vu octroyer la D.S.C. pour ses brillants services en temps de guerre. Nash, plein d'aigreur et de rancune, décida de prélever sa livre de chair en faisant chanter Sir Maxwell, après avoir soutiré à McMichael le poste de

bibliothécaire au Chesterton Club. Soumis à une certaine pression, McMichael, comme vous l'avez constaté, sir, peut facilement céder ; un trait de caractère que m'avait également signalé le capitaine Mason.

Ian se renversa dans son fauteuil.

— Il m'est donc apparu que, dans la bibliothèque du club, probablement après s'être vu réclamer un versement d'argent plus important, Sir Maxwell a dû violemment réagir, fulminer contre Nash, et menacer de le dénoncer. Sur quoi, voyant Sir Maxwell, plein de fureur, s'apprêter à quitter la pièce, Nash l'a d'abord assommé d'un coup à la tête, puis tué en lui perforant la poitrine avec cette tige prise dans un tiroir du fichier. Bien que handicapé par sa blessure de guerre, Nash était suffisamment costaud pour transporter le corps là où je l'ai trouvé, dans la ruelle. Il y a des taches de sang dans l'auto de Nash.

— Et Sir Roger, lui ? Pourquoi a-t-il été tué ? demanda Ezme à son époux.

— Je crois que Mortimer n'avait pas d'animosité particulière à l'égard de Sir Roger. Sir Roger avait de bons états de services et était en tout point un vrai gentleman. Mais, comme nous l'a révélé McMichael, Sir Maxwell avait parlé à Sir Roger du chantage exercé sur lui. Sir Roger, conformément à son caractère, avait conseillé à Sir Maxwell de dénoncer ce chantage aux autorités. Mais il ne l'avait pas fait lui-même, estimant, j'imagine, devoir respecter la volonté d'un officier et frère d'armes, quelles qu'en fussent les conséquences. Nous ne saurons jamais si Sir Maxwell avait précisé que l'auteur du chantage était Nash. Nash lui-même ne le savait pas. Mais après avoir tué Sir Maxwell, il se devait de présumer que Sir Roger connaissait le nom du maître-chanteur et le désignerait donc comme assassin dès que le corps serait découvert. Une fois débarrassé du cadavre dans la ruelle, il s'est rendu à l'appartement de Sir Roger et l'a abattu, afin d'être tranquille de ce côté-là. Acte qui fut certainement le plus répugnant de toute cette affaire. Mortimer a épargné McMichael parce qu'il jugeait pouvoir le maintenir sous son emprise. De la part de Sir Maxwell, ajouta Ian, ce fut une malencontreuse décision de ne pas venir nous trouver, au lieu de tenter d'obtenir de Mortimer Nash qu'il renonce à ses rapaces exigences. Malgré tous ses défauts – et il en a beaucoup –, Mortimer ne manque pas d'un certain courage physique. Le capitaine Mason a relevé dans les archives des Guards plusieurs exemples de la bravoure de Nash au combat durant sa présence au front. Ah ! soupira Ian, si seulement pareille bravoure avait pu être orientée vers d'autres objectifs.

— A présent, constable, j'ai une proposition à vous faire, dit Berglin. À titre de récompense pour votre magnifique prestation

permettant de résoudre le problème posé par ces crimes, vous siérait-il d'être promu inspecteur adjoint ? Qu'en dites-vous ? Plus d'uniforme et plus de rondes par toutes sortes d'intempéries. Et un peu plus de ces damnés picaillons dans la poche, si j'ose dire.

Ian laissa un instant errer son regard. Sa moustache tressaillit.

— Ma foi, sir, je ne sais trop quoi dire. (Il regarda Ezme). Et toi, Ezme, qu'en penses-tu ?

— C'est une offre merveilleuse, Ian. Mais jusqu'ici, tu brûlais d'entrer dans la police montée. Et tu es bien placé sur la liste d'attente.

— Oui, inspecteur, pour moi, cela a toujours été le but à atteindre. Si j'obtenais ce poste, je serais heureux et satisfait jusqu'à la retraite.

— Oui, au Chesterton Club j'ai pu noter votre penchant pour la gent chevaline. J'espère que vous ne vous sentirez pas trop mortifié si je vous dis que j'avais prévu votre hésitation. Ayant consulté votre dossier au Yard, je n'ignore pas votre désir de devenir constable à cheval. Toutefois, j'ai parlé aux administrateurs du Chesterton Club. Contrairement à ce que vous pourriez penser, ils sont plus contents qu'ennuyés d'être débarrassés de ces « éléments cancéreux » ainsi que l'un d'entre eux les a qualifiés devant moi. J'ai donc, à juste titre, souligné le rôle déterminant joué par vous dans cette enquête, et ils sont tout disposés à vous laisser venir à votre guise aux écuries, et à vous laisser aider Willie Vine à donner de l'exercice aux chevaux. Tomalin, le cheval de Sir Roger, a été acheté par le club, et il aura souvent besoin de se dégourdir les jambes. (Berglin adressa à Ezme et Ian un regard où l'espoir se mêlait à l'interrogation). Et bien, qu'en dites-vous ?

— Sir, si vous estimez que je serais plus utile au Yard en tant qu'inspecteur...

— Ah, ça, sans aucun doute ! plaça sur le champ Berglin.

— Alors je me dois d'accepter, dit Ian en riant.

— La paperasse demandera un certain temps, étant donné que vous allez franchir plusieurs échelons, mais je veux être le premier à vous féliciter, Inspecteur McEwen.

Les deux hommes se levèrent à demi pour se serrer la main pardessus la table.

Murder Off Blackstone Street
Traduction de Philippe Kellerson

C'EST PAS DU BISCUIT !

par T. ROBIN KANTNER

Je n'aime pas dire non à une jolie femme. Je venais pourtant d'opposer un non catégorique à la demande de Charlotte Ambrose, juste avant qu'elle quitte le restaurant en me laissant sur les bras un gosse de deux ans qui braillait à tue-tête.

Au téléphone, j'avais tout d'abord refusé de la rencontrer. Entre Charlotte et moi, se dressait une vieille histoire, enterrée depuis longtemps, mais dont je gardais un souvenir amer. Toujours exaltée, enthousiaste, et ayant un bagou terrible, elle me persuada de la rejoindre chez Mike. Elle avait, paraît-il, une « mission » à me confier. Et bien payée. Un point qui fit pencher la balance en faveur de ce rendez-vous, enfin presque...

Ces douze ans l'avaient à peine marquée. Charlotte restait telle que je me la rappelais : une blonde sensuelle, de type nordique, élancée, souple comme une liane, et au teint velouté. Elle me proposa 250 dollars par jour, plus mes frais – mon tarif habituel. Mais je repoussai son offre sans hésiter. Je devais retrouver son ami qui avait mystérieusement disparu. Ce job me semblait un vrai sac d'embrouilles et puis, j'étais surtout heureux d'avoir l'occasion de lui rendre la monnaie de sa pièce pour ce qu'elle m'avait fait dans le passé.

Alors, d'un air tout à fait naturel, Charlotte s'excusa sous prétexte d'aller se poudrer le nez et s'éloigna. Sur le moment, je n'eus pas le moindre soupçon. Je terminai ma bière, fumai un cigare, fixant vaguement les quelques clients autour de moi. Will, le petit garçon aux joues rondes et aux yeux bleus, se mit subitement à hurler, me rappelant à la réalité.

Je lui tendis des crackers et une cuillère pour qu'il s'amuse. Le visage écarlate, il renversa la tête, et expédia une série de cris perçants au plafond. L'absence de Charlotte se prolongeant anormalement, j'envoyai la serveuse aux nouvelles. Celle-ci revint peu après et m'annonça que la dame était partie. Elle avait cherché partout, même dans le parking.

Je me rendis à l'évidence : il ne restait plus que moi... et le gamin.

Will s'arrêta de crier à mi-chemin entre le restaurant et Belleville où j'habitais. Pendant la fin du trajet, il m'adressa de timides coups d'œil, le souffle court, secoue parfois d'un bref hoquet. Une fois à l'appartement, il s'accrocha à ma jambe.

— Je sais que Charlotte est une garce, dit Kate. Mais pourquoi a-t-elle abandonné son fils, l'a-t-elle laissé justement à toi ?

Son ex-mari – qu'elle n'appelait plus apparemment que « cet idiot » – la harcelant à peu près tous les six mois, Kate avait besoin d'une cachette et je l'hébergeais provisoirement jusqu'à ce que la crise de « cet idiot » se tasse.

— Will est le fils d'une amie de Charlotte, rectifiai-je. Elle le garde quelques jours pendant son absence.

Kate, une petite blonde décolorée, les cheveux ébouriffés, très maigre, afficha un air sceptique teinté d'indulgence.

— Tu sais, Ben Perkins, durant les six ans que nous avons vécus ensemble, je t'ai vu amener à la maison des blessés par balles, je t'ai vu tenir tête à des types délégués par le shérif, et fréquenter des personnages excessivement louches. Je n'aurais jamais imaginé que tu te pointerais ici avec un enfant abandonné et qui commence tout juste à marcher.

— Mais tu es bien là, toi aussi, ma jolie ? Officiellement, cet appartement est celui d'un détective privé, mais j'ai bon cœur, que veux-tu !

Je dégageai ma jambe, caressai la tête de Will, et allai au comptoir séparant la salle de séjour de la cuisine pour me préparer un verre. Tout en réfléchissant à ce que je pouvais faire.

Kate prit le petit contre elle.

— Tu a faim, Will ?

Encore rouge, il balbutia « Ha, ha » et Kate arqua les sourcils. J'avais eu le temps de saisir quelques mots du jargon enfantin et traduisis :

— Il dit que oui.

— Je veux cookie, ajouta-t-il.

— Il veut des biscuits...

Kate ouvrit le placard et fouilla à l'intérieur.

— Attends, Will, je vais voir ce que nous avons.

Je bus mon Jack Daniel sec. Elle tâtonna parmi les boîtes et les sachets en désordre.

— Si je comprends bien tu as refusé son offre, Ben ?

— Et comment !

Kate présenta à Will un paquet entamé de petits Lu. Il les avala pratiquement en deux bouchées et coula vers elle un regard plein d'espoir.

— De quel genre de travail s'agissait-il ?

— Son ami a disparu et elle voulait que je le retrouve, mais je n'étais pas chaud.

— Tu as des raisons de te méfier ? Maintenant qu'elle t'a coincé avec ce gosse, que comptes-tu faire ?

Comme un grand, Will avait découvert le chemin de la salle de bains. Le bruit de la chasse d'eau indiquait qu'il savait se débrouiller tout seul, Dieu merci ! Il apparut, le jean sur les pieds, déroulant derrière lui le papier hygiénique. On plongea à ras du sol pour rassembler les spirales qu'il entraînait dans son sillage.

— Charlotte était simplement de mauvaise humeur, dis-je. Elle ne tardera pas à m'appeler et me dira où il faut conduire le petit. Tiens : encore mieux... je lui téléphone tout de suite.

Je jetai le papier froissé dans la corbeille. À côté de l'appareil, un numéro était inscrit sur le bloc-notes.

— Qu'est-ce que c'est, Kate ?

— Le numéro du magasin Kroger à Belleville. Tu leur as « refilé » un chèque sans provision.

— Je ne leur ai rien refilé. Je leur ai simplement donné un chèque. Il y a probablement une erreur.

En tout cas, je l'espérais. Mon compte en banque semblait plutôt lunatique ces temps-ci. Le téléphone sonna au moment où je mis la main dessus.

— Ton rôle de baby-sitter te plaît, Ben ? s'enquit Charlotte d'une voix suave.

Je poussai un soupir excédé.

— Quel gag formidable !

Nonchalamment accoudée au comptoir, Kate écoutait. Will inspectait les étagères sans trop semer la pagaille. Un brave petit gosse. Vraiment bien élevé.

Charlotte rit contre mon oreille.

— Tu sais, l'idée de te forcer à t'occuper de ce charmant bambin m'a paru drôle, mais j'avoue que je n'ai pas vu uniquement le côté humoristique de la situation.

Je n'en étais guère étonné, Charlotte ne faisant jamais rien qui tourne à son désavantage.

— Si tu éclairais ma lanterne ?

— C'est simple. Tu me retrouves Chuck Crane et je te dis à qui est le baby. Rassure-toi, personne ne s'inquiète encore à son sujet. D'ailleurs, si tu es toujours aussi doué, ce que je crois, tu as suffisamment de temps. Et je te paierai au tarif convenu.

Will m'avait adopté. J'eus droit à un sourire radieux, ce qui n'était pas du superflu étant donné les circonstances.

— Tu joues un jeu tout à fait tordu, Charlotte. Je pense que tu es cinglée.

— Mais efficace. Inutile d'essayer d'apprendre où je suis ni qui est la mère de Will. Quand tu auras du nouveau, téléphone chez moi et laisse un message au répondeur. Je te contacterai trois ou quatre heures après et je te fixerai un rendez-vous. Salut, Ben. Mets-toi vite

au travail.

Elle raccrocha. Je reposai brutalement le combiné sur son socle et flanquai un coup de poing contre le mur. Cela ne servit qu'à me faire mal aux jointures.

Kate arborait un air revêche. Je lui racontai mon entretien avec Charlotte.

— Préviens les flics, Ben, me conseilla-t-elle sans hésiter.

Je m'assis et allumai un cigare, m'accordant une longue pause, puis répondis :

— Oh non ! Du moins... pas dans l'immédiat.

— Et pourquoi, s'il te plaît ?

J'évitai de croiser son regard.

— Écoute, je fais ce que je veux et je règle toujours mes problèmes sans rien demander à personne. Surtout à la police. Tu me connais, Kate ? Il n'est pas question que je mette les flics au courant.

Elle rechigna :

— Alors, tu permets à cette peste de te dicter ta conduite ? Tu as tort, Ben.

Will, entre nous, yeux écarquillés, ne pouvait pas comprendre de quoi nous parlions, mais comme nous avions haussé le ton, il se doutait que quelque chose ne tournait pas rond.

— On ne gagne pas à tous les coups, Kate. Elle... m'a eu, que veux-tu que je fasse ?

Affairée devant l'évier, elle heurta la vaisselle à gestes saccadés.

— Avoue que tu as envie de te lancer dans cette enquête ! Tu as là une excuse pour renouer avec elle. Tu n'as donc tiré aucune leçon du passé, Ben ?

C'était un argument stupide. Je sortis de mes gonds et bondis de ma chaise.

— Eh bien, tu as le choix. Tu n'as qu'à m'accompagner pendant que je cherche la trace du camarade Crane ou... tu restes ici à boudier.

— Le choix ? Tu veux peut-être qu'on emmène avec nous ce pauvre gosse ? Tu ne crois pas qu'il a été assez trimbalé d'un endroit à un autre pour aujourd'hui ? Je m'occupe de lui. Fais ton boulot et ramène son amoureux à ta chère copine !

« Kate a vraiment le don de m'énervier, pensai-je en montant dans ma Mustang 71. C'est pire depuis qu'elle s'est réfugiée chez moi. Pire que jamais. On se connaît depuis six ans et ça commence à tourner à la déconfiture totale. »

J'en étais très conscient, de même que Kate. Toutefois, nous n'avions pas encore joué notre fameuse scène finale, comme on dit au théâtre. Elle avait bien failli éclater tout à l'heure à cause de la maudite blague de Charlotte. Kate avait l'air de croire que cette

enquête me plaisait et que Charlotte signifiait encore quelque chose pour moi.

En fait, que celle-ci se soit servie d'un enfant innocent, en me cachant son identité, pour me forcer à retrouver ce Crane, me rendait furieux. Mais je me maîtrisais.

C'était une colère froide qui brûlait à l'intérieur.

J'ai rencontré Charlotte dans le milieu des années soixante et toute l'histoire frise le pire des clichés. Nos mères avaient tout arrangé à l'avance. Elles ne pouvaient pourtant pas être plus différentes. Mme Ambrose appartenait à la grande bourgeoisie de Franklin Village. Maman, elle, surveillante à la clinique, arrondissait nos fins de mois en gardant les enfants de parents pleins aux as. Et elle comptait parmi ses pensionnaires le jeune frère de Charlotte. (Chez nous, les Perkins, c'était une tradition d'avoir une occupation secondaire, mais le travail au noir de maman était plus respectable que le mien.)

À l'époque, je travaillais pour le Syndicat et la réputation de mon patron n'était pas sans tache. Oubliant ce job contestable, maman pensait que si je fréquentais une gentille fille de bonne famille, je finirais peut-être par me fixer. Ce que pensait la mère de Charlotte semblait moins évident. Je suppose qu'elle n'était pas fâchée d'accueillir un prétendant sans façon, comme moi, après le défilé de rigolos qui se succédaient dans la vie de sa fille.

Au début, il ne s'agissait entre nous que d'une aventure. On s'amusait bien ensemble, c'était tout, et on ne prenait guère les choses au sérieux. Pourtant, la situation évolua très vite, beaucoup plus vite que nous nous y attendions.

Charlotte ne ressemblait pas aux femmes que j'avais connues jusqu'alors. Mis à part son physique époustouflant, elle était dynamique, brillante, enthousiaste, provocante, obstinée. Bref, sensationnelle. Elle enflammait et attirait tous ceux qui l'approchaient. Je me demandais parfois ce qui lui plaisait en moi, simple gars de Détroit, issu d'un milieu modeste, au caractère plutôt pondéré, tout d'une pièce, et sans le moindre fric.

On eut bientôt notre propre maison dans les environs de Jefferson-Chalmers. Une construction ancienne, en brique, avec des coins et des recoins. Elle donnait sur Détroit River et possédait un hangar à bateaux.

Mon métier n'était pas de tout repos. Je menais une existence incroyablement intense et dangereuse. Charlotte vivait, elle aussi, à cent à l'heure, et avait des réactions imprévisibles. Autant dire que rien n'était simple entre nous. Cependant je me souvenais de ces jours comme d'une période heureuse.

Je me souvenais des barbecues sous le porche, à l'abri du vent, des longues promenades au bord de l'eau, des parties de cartes en

compagnie de deux jeunes couples du voisinage, des soirées passées à discuter, du lever du soleil près de la fontaine de Belle Isle, des après-midi quand nous faisions l'amour dans notre immense chambre du second étage tandis que la brise agitait doucement les rideaux et que les cargos glissaient en silence sur la rivière.

L'émeute de 1967 fit tout basculer à jamais. La clinique de maman prit feu et elle mourut en tentant de sauver un malade. Ensuite, les agents fédéraux accusèrent les chefs du Syndicat de fraude fiscale et d'escroquerie. Ils réglèrent également leur tir sur moi, voulant me convertir en mouchard. Je refusai de parler, bien qu'ils m'aient garanti l'immunité. Mon nom parut dans les journaux. Je risquais la prison pour n'avoir pas témoigné.

Et un jour, en rentrant à la maison, je ne trouvai pas Charlotte. Elle était partie sans un mot, emmenant ses affaires et sa voiture.

Par chance, la crise se calma. Les Fédéraux s'en allèrent tendre leurs filets ailleurs, mes anciens patrons s'en furent à Lewisburg, et je me cherchai un autre job.

Des années s'étaient écoulées depuis. Je n'entendis plus parler de Charlotte. Je pensais à elle aussi peu que possible – seulement une fois par jour...

Durant le trajet, je cessai de ressasser cette histoire, me concentrant sur le peu que je savais du mystérieux Chuck Crane. Trente-cinq ans environ, mince, nerveux, athlétique, m'avait dit Charlotte. Ils s'étaient rencontrés dans un bar irlandais le jour de la Saint-Patrick. Crane avait des vêtements élégants, du savoir-vivre, du style, de l'argent. Il était intelligent et, apparemment, ne travaillait guère. D'après lui, il s'occupait d'investissements.

Ils avaient fait plusieurs voyages ensemble en Suisse et aux Bahamas. Charlotte le présenta même à son papa que j'appelais, dans le temps, « le roi de l'huile de phoque. » Elle croyait que c'était sérieux entre eux, jusqu'à ce qu'il disparaisse un mois plus tôt.

J'arrivai à Franklin Park Towers, là où les appartements sont immenses et d'un aspect lugubre. Mais ce lieu jouit malgré tout d'un certain prestige à Détroit. J'ouvris la porte de Crane à l'aide d'un trousseau de fausses clés que j'ai acheté – cher – il y a longtemps, juste avant que l'État propose à son ancien détenteur de le loger gratuitement dans une cellule de Marquette.

Je pénétrai dans un grand studio, d'une propreté méticuleuse, comme aseptisé, avec des meubles standard, les murs nus, absolument rien de personnel, sans la moindre trace indiquant que quelqu'un avait pu occuper ces lieux. J'eus le sentiment bizarre d'avoir forcé par erreur, la serrure, d'un appartement-témoin.

À en juger par la surface nette de l'évier, les plats et les couverts argentés parfaitement astiqués, l'absence de linge sale, il semblait

incroyable qu'un homme, en pleine force de l'âge, ait pu vivre là. J'aurais parié que Crane n'avait laissé aucune empreinte.

J'eus également un pénible sentiment de vide. Crane devenait un être irréel et je doutais presque de son existence. En tout cas, s'il avait vraiment logé là, il n'avait visiblement pas l'intention de revenir.

L'agence immobilière avait ses bureaux dans l'immeuble. L'employé ne me fut pas d'un grand secours. Ses locataires étaient trop nombreux pour qu'il les connaisse bien et il leur fichait la paix. Ma couverture – je me donnais pour enquêteur d'une compagnie d'assurance – n'eut pas l'air de l'impressionner. Renfrogné, il chercha quand même dans ses dossiers, puis ses petits yeux en vrille me lancèrent des regards hostiles.

M. Crane avait effectivement loué le studio en payant un an d'avance. Je me dis qu'il fallait avoir l'esprit complètement dérangé pour faire un tel truc. L'agence n'avait jamais reçu de plainte au sujet de M. Crane. Non, il ne savait pas où M. Crane travaillait, ça ne le regardait pas.

J'obtins quand même quelque chose de concret : le numéro minéralogique de sa voiture. Un indice assez mince, mais c'était mieux que rien.

J'appelai une amie à Lansing depuis le Holyday Inn. Une sacrée bonne analyste. Une mine d'or pour un type dans mon métier. Grâce à cette amie, j'ai un accès direct et illimité à l'ordinateur central de l'État du Michigan. Elle a même, à domicile, un chouette ordinateur portable relié au poste terminal.

Je la trouvai chez elle. Comme toujours quand je lui demandais de m'aider, elle fit tout un tas d'histoires, mais je crois que ça ne lui déplaisait pas. En récompense, je la sortais de temps en temps et l'emmenais déjeuner une fois par mois à Détroit.

Elle me mit en attente pendant qu'elle se branchait sur le terminal en utilisant sa seconde ligne téléphonique. J'appris, peu après, que la voiture de Crane avait été enregistrée au nom de la société Pan Peninsular Products basée au Penobscot Building de Détroit.

Je réclamai d'autres renseignements sur cette société, mais elle me répondit que ça prendrait un peu de temps et proposa de me contacter dans la soirée.

L'après-midi touchait à sa fin, mais je me rendis tout droit au Penobscot. Je commençais à être las de voir tous ces immeubles du centre-ville à moitié vides depuis la construction quelques années plus tôt, du Renaissance Center, où la plupart des bureaux s'étaient installés.

Pan Peninsular occupait une suite au dixième étage.

Le moindre bruit résonnait dans le couloir désert. En silence, j'exécutai de nouveau mon tour de magie avec les fausses clés. Là

encore, les lieux semblaient décapés tant ils étaient propres. Il ne restait que des mégots de cigarette qui empestaient, deux bureaux branlants, juste bon pour le chiffonnier, et plusieurs rouleaux de câbles téléphoniques.

Pan Peninsular n'existait que de nom, celui libellé sur la porte d'entrée en verre dépoli.

La télévision illuminait de brefs éclairs l'obscurité de la salle de séjour. À la lueur de cet étrange stroboscope, le visage maigre de Kate paraissait dur et ses traits plus accusés. Elle se retourna et annonça, en guise d'accueil :

— Le Garden City Médical Center a appelé pendant ton absence. La banque a refusé de payer le chèque que tu leur as envoyé pour ton oncle Dan.

Je gagnai du temps en allant me verser une grande rasade de Jack Daniel et je sortis une bouteille d'eau gazeuse du frigidaire. Lorsque je rejoignis Kate, je m'aperçus qu'elle ne buvait pas – signe de mauvais augure.

— Où est Will ?

— Dans ton lit. Il s'est endormi vers huit heures après avoir terminé le stock de biscuits, mangé deux hot-dogs et une boîte de porc aux haricots. Que se passe-t-il avec ta banque, Ben ? Tu es à découvert ?

— Penses-tu, ce n'est rien, répondis-je, la tête ailleurs.

Je m'assis sur le divan, maintenant une certaine distance entre nous. Kate ne bougea pas. J'attendis en vain qu'elle se glisse près de moi, puis racontai ce que j'avais découvert, à vrai dire, ça se résumait à un fiasco presque total.

— Ainsi, Crane est peut-être un escroc, achevai-je. J'ignore dans quel genre de trafic il trempe. J'espère que je vais recevoir des renseignements qui me permettront d'aboutir à un résultat et de rendre le petit à sa famille.

— Dans le cas contraire, tu mettras la police au courant, dit Kate d'un ton catégorique.

J'enlevai mes chaussures, saisis le téléphone posé à côté de moi et composai le numéro de ma précieuse analyste. Elle décrocha au second coup de sonnette.

— Pan Peninsular, c'est du bluff, Ben.

— Pourrais-tu préciser ?

— Une coquille de noix creuse, du vent. Cette société a bien une licence, mais aucun actif et elle ne paie pas d'impôts. Les actionnaires sont des prête-noms professionnels. Bref tout est bidon.

— Okay, ma jolie. Je compte sur votre expérience pour que vous m'expliquiez ce qu'il y a derrière cette façade.

Des grésillements au bout de la ligne, et :

— D'accord, mais c'est confidentiel.

— Toujours, évidemment.

— Il y a deux possibilités, Ben. Cette société sert de couverture pour le blanchiment de l'argent sale ou à d'autres affaires illégales ou encore... à des agents du gouvernement qui montent une opération...

Je tirai de la poche de ma chemise mon dernier cigare et grattai une allumette sur mon ongle. Une spirale de fumée grise s'éleva devant l'écran de la télévision.

— C'est tout ce que vous pouvez me dire ? A qui je m'adresse à présent ?

Elle éclata de rire.

— À des gars du milieu ou à ceux de la justice. Vous les connaissez mieux que moi.

— Je vous ai compris, chérie. Merci.

— Vous me devez un repas au London Chop House, Ben.

— Et j'ai toujours chez moi une bonne bouteille pour vous.

Elle riait encore quand je raccrochai. Kate regardait un show. Je réfléchis un moment. Certes, je connaissais très bien les types des deux bords qui menaient le jeu, mais il fallait les approcher avec circonspection.

Je fouillai dans ma mémoire à la recherche d'un numéro et le composai à tout hasard. J'obtins le signal occupé. Je ne m'étais pas trompé. C'était la routine. Au bout de quelques minutes, on appela. J'arrachai presque l'appareil. Mon contact était contrarié, extrêmement contrarié. Selon un code établi entre nous, il me signala que j'étais peut-être toujours sur table d'écoute malgré toutes ces années.

Je lui communiquai quelques bribes de renseignements, sans insister pour avoir une réponse. D'abord, il me comprenait à demi-mot, ensuite il détestait qu'on lui force la main.

Je possédais cependant un atout. Pan Peninsular ayant fermé boutique et Crane s'étant volatilisé dans la nature, c'était de l'histoire ancienne. Il n'y avait donc aucune raison pour qu'il se taise.

Mais mon contact garda le silence, cernant sans doute la question, puis il me certifia que Chuck Crane était un inconnu tant pour lui que pour ses collègues de Détroit et de Pontiac. Il n'était impliqué ni de près ni de loin dans aucune activité les concernant.

En raccrochant, j'étais certain que mon prochain interlocuteur m'apprendrait, lui, la vérité.

Les spots publicitaires avaient interrompu le show. Kate s'étira.

— Tu sais, Ben, c'est quand même malheureux...

— Quoi donc, petite ?

— Nous sommes tous les deux dans cette pièce et c'est comme si tu

étais ailleurs.

Le moment était sacrement mal choisi.

— Écoute, Kate, il est tard, et j'ai encore plusieurs appels à faire. Compris ?

Elle haussa les épaules. Cette fois, j'eus une des huiles de la police : le capitaine Elvin Dance. Je le connaissais déjà quand il était un simple briseur de grève, au début des années soixante. Heureusement pour lui, il devint légiste, entra dans la police où il fit une belle carrière. Je n'en fus pas du tout surpris. Elvin possédait à la fois l'étoffe d'un politicien et d'un juriste – combinaison remarquable. D'autant plus que ce gars qui avait grandi dans les bas quartiers, décrocha son diplôme de docteur en philosophie.

Ce soir-là, il était de service, ce qui n'avait rien d'exceptionnel, et j'eus la chance de le trouver à son bureau, et ça, c'était rare.

— Tu veux bien répéter, Ben ?

Je mesurai mes mots, mon cœur cognant dans ma poitrine :

— Tu as parfaitement entendu. Tu dis à tes supérieurs que je suis au courant que Crane dirigeait une opération. Je me moque en quoi elle consistait. Tout ce que je veux, c'est savoir où est cet homme. Sinon, je file le tuyau aux médias. Par contre, si tu me renseignes, je la boucle. J'agis pour une cliente qui ne se doute de rien.

Il grogna et dit d'une voix râpeuse :

— Ben, les Fédéraux ont déclenché une vaste opération dernièrement. Une action très délicate. J'ignore jusqu'où tu as fourré ton nez dans cette affaire, mais je te le demande parce que je suis ton ami.

— Justement, tu me tires les mots de la bouche. Puisque tu es mon ami, rends-moi service. J'attends un appel d'un responsable, ce soir, et je ne dirai rien à personne.

Il poussa un énorme soupir.

— Je vais étudier le problème.

Le show n'était toujours pas fini. J'aurais aimé éteindre la télé, mais je supposais que ce geste ne serait pas bien accueilli. Je terminai mon cigare, l'humeur morose, songeant au passé : lumières rouges des parkings, menottes aux poignets, rush vers la voiture en stationnement, sourires professionnels et questions également professionnelles. J'avais été proche de tout ça, jadis, mais c'était pour de bonnes raisons. Non pas pour aider une femme égoïste et obstinée qui se droguait pour faire monter son taux d'adrénaline.

La sonnerie ! Je sursautai. Mais c'était Bill Scozza-fafa, le barman de mon abreuvoir habituel.

— Dites-donc, crétin, vous avez entendu parler des types qui écoulent de la fausse monnaie et signent des chèques en bois ? J'vous explique pas ce qu'on leur fait.

Une manière polie de m'informer que la banque lui avait retourné mes chèques, impayés. Je l'amadouai, et promis de le régler en liquide dès le lendemain. Et j'écourtai aussi rapidement que possible l'entretien.

J'étais fatigué et mes pensées vagabondaient dans toutes les directions. Je perdis un peu la notion du temps...

La sonnerie ! Je sautai littéralement en l'air. La voix m'était inconnue, comme je m'y attendais. Une voix masculine, douce, celle d'un homme avisé.

— Vous avez enquêté sur Chuck Crane... et vous nous garantissez votre silence... moyennant certains renseignements. Nous acceptons, étant donné que nous avons les moyens de vous forcer à respecter votre parole. Vous vous souvenez probablement de notre dernière rencontre ? À la fin des années soixante... Eh bien, voilà ce que vous voulez savoir...

Lorsque je posai l'appareil, Kate avait quitté la pièce. Je la trouvai endormie dans mon lit à côté de Will. Un tableau touchant. De retour dans la salle de séjour, je tapai d'un doigt énergique le numéro de Charlotte. J'eus droit au baratin enjoué, enregistré au répondeur. Au Bip sonore, je lui demandai de venir à la fontaine de Belle Isle à sept heures. Pourquoi là, où nous avons habité, jadis ? Cet endroit en valait un autre, après tout !

Je sortis une couverture de l'armoire, la drapai autour de moi comme un châle, m'allongeai sur le divan, et sombrai dans un sommeil agité.

En arrivant à Belle Isle, j'aperçus Charlotte assise sur le bord de la fontaine où l'eau ne coulait plus. Elle portait un corsage largement décolleté, un pantalon blanc en toile et avait les pieds nus dans des sandales. Je supposai que la DeLorean métallisée lui appartenait et rangeai ma voiture derrière elle.

Je m'approchai. Le soleil mettait des reflets dorés dans les cheveux blond clair de Charlotte. Il baignait d'ombres et de lumière les saillies et les creux de la fontaine, qui, asséchée, gardait une sorte de grandeur pathétique.

Je m'assis, allumai un cigare, me remplissant la bouche et les poumons d'une bonne bouffée de fumée.

— Tu me dois le nom de la mère du petit.

Me lançant un regard ironique et triomphant, Charlotte, répliqua du tac au tac :

— Tu me dois certains détails.

— Connais-tu quelqu'un qui serait impliqué dans une histoire de drogue ?

Elle cligna des yeux dans le soleil, me sourit de toutes ses dents

d'une blancheur éclatante.

— Évidemment. Tout le monde en prend plus ou moins dans cette ville...

— Je ne parle pas de tes petits snobs qui reniflent occasionnellement de la blanche à une « party. »

Elle prit ses grands airs.

— Tu sais que je ne fréquente que des personnes en vue, Ben. Et dans tous les domaines.

J'étais las de ses tergiversations.

— Réponds à ma question. As-tu vu un de ces types dernièrement ? J'entends, par là, les gros bonnets qui trempent dans le trafic de cocaïne.

Elle redressa les épaules, apparemment moins sûre d'elle.

— Eh bien... je mène une existence plutôt tranquille depuis un mois. Qu'as-tu découvert ?

— Ton ami Crane est un agent du Département de la Justice. Le Michigan n'entrant pas dans la juridiction du F.B.I., un autre service le remplace dans cet État : la Drug Enforcement Administration. Elle comprend un petit groupe d'élite appelé l'équipe volante, et Crane en fait partie. Autrement dit, ce sont des « taupes », Charlotte. Ils s'installent dans une région, y vivent trois, quatre, cinq ans, en se servant d'une couverture, s'infiltrant dans les réseaux de la drogue, accumulent les preuves contre les responsables, les dénoncent, puis disparaissent. Tu piges ? Ils se chargent de faire un nettoyage minutieux, mais ne viennent même pas témoigner au procès. Peu de personnes connaissent leur véritable identité. Ils travaillent dans l'anonymat, n'ont aucune vie privée. Leur vie, c'est d'arrêter les trafiquants de stupéfiants.

La lumière du soleil était impitoyable et je remarquai les rides qui creusaient son visage. Les années s'étaient montrées cruelles à son égard. Son attitude arrogante venait du besoin vital qu'elle avait de se rassurer sur sa beauté.

— Ainsi, Chuck a dénoncé des hommes de mon entourage...

— Ils sont en prison, oui. Crane, lui, se trouve à Saint Louis, occupé sans doute à creuser son nouveau terrier. Tu ne le reverras jamais. Seule, la réussite de son enquête l'intéressait et il s'est servi de toi.

Elle se leva, les yeux brillants de colère.

— Tu te trompes ! Je comptais pour lui, j'en suis sûre. D'ailleurs... il m'a protégée, il ne m'a pas dénoncée.

Elle attendait visiblement une confirmation, mais je me fis un plaisir de rétablir la vérité :

— Tu prends de la drogue en dilettante, Charlotte. Tu es juste une groupie en quête de sensations fortes. En tant que pro, Crane t'a

jugée tout de suite à ta valeur. Il savait que tu avais des relations et que tu le conduirais à ceux dont il désirait la perte. Il t'a manipulée. Une fois l'affaire bouclée, tu ne représentais plus rien. Il t'a ignorée parce que tu n'es que du menu fretin. Et les types comme lui n'ont rien à faire avec des gens insignifiants.

Elle se força à sourire, pencha la tête de côté et plissa les paupières.

— Tu sais, retrouver Chuck n'était pas l'unique raison pour laquelle je t'ai contacté. J'avais envie de te revoir. Tu me plais toujours, Ben...

— Tu te fiches pas mal de moi, Charlotte. Et dans le temps, ce qui te séduisait, c'était surtout le danger qui m'entourait : le Syndicat, les bagarres, les enquêtes, la publicité. Mais tu m'as quitté quand j'ai eu le dos au mur. J'ai fini par comprendre que tu ne supportes pas les épreuves.

Son visage crispé la rendait presque laide.

— Non ! hurla-t-elle. Je t'ai quitté parce que, comme à présent, tu n'étais rien. Regarde-toi ! Tu n'as rien gagné que quelques années de plus. Qu'est-ce que tu es devenu ? Un simple détective privé. Un raté, Ben Perkins.

— Tout le contraire de toi, je suppose ?

Un long silence, puis elle glissa les pouces dans sa ceinture, s'appropriant à faire demi-tour.

— Bon ! J'ai ce que je voulais. J'aurais préféré ne pas utiliser Will pour t'obliger à mener cette enquête, mais les résultats parlent d'eux-mêmes. Sa mère viendra le chercher chez toi dans la matinée. Elle va m'en vouloir, je pense, mais je n'avais pas le choix. Sur ce... salut, Ben.

Elle se détourna.

Je la saisis pas le bras.

— N'as-tu pas oublié quelque chose ?

Elle me fixa de ses yeux bleus, indifférents.

— Ah, c'est vrai ! Tu as fait le larbin pour moi pendant un jour et il y a tes frais d'essence. Arrondissons à 275 dollars et nous serons quittes.

Elle esquaissa une moue méprisante, fouilla dans son sac, me tendit deux billets de cent et quatre de vingt. Je les roulai et les mis dans ma poche de chemise, puis lui rendis un billet de cinq dollars tout chiffonné.

Sans un regard, je regagnai ma voiture. Elle me dit quelques mots que le vent étouffa. Peut-être « merci », mais c'était improbable...

Un tension électrique régnait dans ma cuisine. À genoux sur une chaise, Will s'enfourrait dans la bouche des cuillerées de céréales. À

l'autre bout de la table, Kate avait l'air de couvrir la cafetière à deux mains. Une jeune femme était assise entre eux. Elle avait des cheveux d'un blond doré coiffés comme Lady Diana. Elle se leva, un sourire hésitant aux lèvres. Grande, sa robe en jean soulignait ses formes voluptueuses et laissait voir ses longues jambes.

— C'est Carole Somers, la mère de Will, Ben, dit Kate.

Une flamme pétilla dans les yeux mordorés de Mme Somers et on se serra la main.

— Après ce que Kate m'a dit, je vous suis très reconnaissante, monsieur Perkins, et une certaine ex amie mérite, au contraire, une bonne giflle.

Son sourire démentait ces dernières paroles.

— Appelez-moi Ben, Carole. Et ce n'est vraiment pas la peine de me remercier.

Je lâchai sa main dont la chaleur resta au creux de ma paume. Elle remarqua le sourire d'adoration que m'adressait son fils et son sourire s'accentua. Kate me servit du café.

— Vous laissez souvent votre petit garçon à Charlotte ? demandai-je.

Elle secoua la tête.

— C'est la première fois. J'ai été obligée de m'absenter et je n'avais personne pour le garder. Ce matin, quand je suis revenue à Détroit, j'avais un message de Charlotte. Elle m'indiquait où était Will. J'ai été surprise, mais nullement inquiète... Jusqu'à ce que Kate m'explique la situation. Vous avez bien veillé sur lui, Ben.

— C'est surtout Kate qui s'en est occupée.

Celle-ci haussa une épaule.

— Aucun problème.

— Je veux cookie, annonça Will.

— Ce gosse et ses cookies ! dit Kate. Il n'a pas cessé d'en réclamer. Il n'y a plus un seul biscuit dans la maison.

— Oh ! il ne s'agit pas de biscuit, rectifia Carole en riant. Il suit un feuilletton à la télé et le monstre s'appelle Cookie.

Le quiproquo fit rire aussi Kate qui ne semblait pourtant pas d'une humeur joyeuse.

Carole récupéra Will et se dirigea vers la porte. Je la suivis jusque dehors où elle me remercia encore avec effusion. Elle me dit qu'elle habitait Berkley, au sud de la ville, et... qu'elle aimerait garder le contact.

J'étais tout à fait d'accord.

Je retournai à la cuisine. Kate me passa le téléphone que je n'avais même pas entendu sonner, et disparut. L'employée de ma banque ne se montra guère aimable. J'avais envoyé les chèques de mes clients sans les endosser. Elle me les avait retournés, en me prévenant que

mon compte n'était plus approvisionné. Comme je n'ouvrais mon courrier qu'une fois par semaine, je n'étais pas au courant. La banque, excédée par mon silence, avait donc décidé de refuser de payer les chèques éparpillés un peu partout. Je subis une semonce en règle et promis de me montrer plus prévoyant.

Kate se tenait dans l'entrée, un sac de voyage à ses pieds.

— Alors, qu'est-ce que tu dis, Ben ? s'enquit-elle d'un ton léger.

Une question de pure formalité entre nous, au bout de six ans. Néanmoins, je demandai :

— Ton ex-mari est parti de chez toi ?

— Il a dû se calmer. Sinon, je le flanque à la porte. Ce ne sera pas la première fois.

Elle ouvrit, souleva son sac.

— Tu devrais acheter des cookies, Ben, on ne sait jamais...

Elle s'en alla sans que j'aie trouvé quelque chose à répondre. C'est en général le cas dans la fameuse scène finale.

Vous pensez peut-être que j'ai tout perdu dans cette histoire ? Charlotte était sortie de mon existence ainsi que Kate. Mais il restait Carole.

Je la revis beaucoup par la suite et m'attachai à ce sacré petit gosse : ma première expérience avec la vie de famille. Charlotte n'eut pas ce qu'elle désirait tant. J'en étais arrivé à ne plus rien vouloir, à ne plus rien espérer. Pourtant, j'obtins beaucoup. Charlotte m'avait même payé pour que je devienne un homme heureux. Le sort a parfois de ces ironies !

C is for Cookie

Traduction de Dominique Sidot

UN ALLER SIMPLE

par AL McGARRY

Je vivais dans le petit village mexicain de Cobre depuis environ un an lorsque je fis la connaissance de Jake Gablok. Son apparition soudaine et inattendue dans ce lieu reculé produisit sur moi presque le même effet que la première fois où je vis un magicien sortir un lapin de son chapeau, tout comme sa disparition quelque temps plus tard.

Le mot *cobre* signifie cuivre, et ce nom provient d'une ancienne mine de cuivre située à six ou sept kilomètres au nord et désaffectée depuis plusieurs années. Le village avait été construit initialement par les mineurs et leurs familles, puis des petits commerces étaient apparus au fil du temps, ainsi que des élevages de bétail, si bien que l'actuelle population d'environ quatre cents âmes pouvait subvenir à presque tous ses besoins.

Une route de terre conduisait encore à la mine, et menait jadis jusqu'à un embranchement de voie ferrée. Mais lorsque je m'y rendis pour la première fois, à cheval, je découvris qu'un important éboulis de roches avait dévalé les flancs de la mine, bloquant totalement la route, alors je renonçai à poursuivre mon chemin.

Connaissant déjà quelques mots d'espagnol, j'avais décidé de m'installer ici à Cobre pour écrire mon second roman, car c'était un endroit calme, les gens y étaient sympathiques, et les prix beaucoup moins élevés que dans les lieux de vacances pour touristes américains sur la côte. En outre, puisqu'une seule route goudronnée, en fort mauvais état par-dessus le marché, conduisait au village, les visiteurs étaient rares. Aussi fus-je surpris, alors que je buvais une bière dans la « cantina » de Carlos un après-midi, de voir une voiture avec une plaque d'immatriculation du Texas s'arrêter devant l'établissement.

Entra alors cet Américain trapu d'environ quarante-cinq ans, au visage rubicond, vêtu d'une culotte de cheval grise, d'une chemise noire, chaussé de bottes de cow-boy, et coiffé d'un Stetson blanc. D'un pas décidé, il se dirigea vers le bar, jeta un billet d'un dollar sur le comptoir, et dit à Carlos, d'une voix râpeuse.

— Vous avez du remontant, *hombre* ? Vous piguez ce que je raconte ? Vous savez, tequila ?

Carlos lui jeta un regard mauvais, avant de lui répondre en anglais, avec son fort accent.

— Oui, *senor*, j'ai tequila. Jaune ou blanche, laquelle c'est vous voulez ?

— Peu importe, c'est dégueulasse de toute façon, rétorqua le gars.

Au même moment, il m'aperçut assis dans mon coin. Voyant que j'étais un compatriote, il désigna Carlos d'un mouvement de tête en me disant :

— Hé, vous vous rendez compte, cet *hombre* parle notre langue ! On dirait que ces étrangers commencent à se civiliser un peu.

— Vous êtes dans son pays maintenant, fis-je remarquer. C'est nous les étrangers, pas lui.

Visiblement, ma remarque lui passa au-dessus de la tête. Il prit son verre sur le comptoir et s'approcha sans se presser, pour laisser tomber sa large carcasse sur une chaise en face de moi, comme si je l'avais invité à s'asseoir.

— Gablok, déclara-t-il en me tendant une main épaisse. Jake Gablok.

— Albert Cannon, fus-je obligé de répondre.

Il repoussa son chapeau de cow-boy sur son crâne et m'observa avec ses yeux bleu délavé.

— Hé, Albert, ça fait combien de temps que vous êtes enterré dans ce trou paumé ? demanda-t-il.

— Environ un an, répondis-je avec brusquerie. C'est un endroit charmant et paisible.

Gablok but une gorgée de tequila, et déclara, de sa voix râpeuse :

— C'est peut-être l'endroit parfait alors. J'ai besoin de m'enterrer moi aussi pendant quelque temps, à cause d'un petit problème que j'ai eu aux États-Unis. Ouais, c'est peut-être ça qu'il me faut.

Il leva la main, fit claquer ses doigts pour appeler Carlos, et lança :

— Apportez-nous deux autres tequilas, *hombre*. Vous avez compris, *dos*. Une pour moi et une pour mon ami que voici.

Je regardai Carlos en secouant la tête, et quand celui-ci n'apporta qu'un seul verre, Gablok sembla ne même pas remarquer que je n'avais pas envie de trinquer avec lui.

— Si j'ai besoin de m'enterrer dans un trou paumé, reprit Gablok, c'est à cause d'un déplorable malentendu avec les contrôleurs des postes.

Je commençais à flairer quelque chose de pas très net.

— Une histoire de vente par correspondance, je suppose, dis-je d'un ton mi-figue mi-raisin.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour vérifier que Carlos était occupé avec deux autres clients. Puis il me regarda en plissant un de ses yeux légèrement injectés de sang.

— Non, pas exactement, dit-il. En fait, on expédiait un genre de littérature, et l'argent commençait à affluer, mais à cause des contrôleurs des postes, on a été obligé de mettre fin à notre entreprise.

— On ? demandai-je.

— Oui, mon pote Joe Malone et moi. Au fait, Albert, va falloir que je me trouve une baraque. Vous connaissiez pas un truc à louer dans ce bled ?

Je ne voyais qu'une petite maison en adobe à la sortie du village, et je lui fis part de ma suggestion.

— Allez donc voir Romero à l'épicerie, lui conseillai-je. C'est lui qui entretient la maison, et il parle quelques mots d'anglais, vous n'aurez pas de problème.

— C'est exactement ce qu'il me faut, on dirait. Je cherche également une... petite affaire, que je pourrais développer en rentrant aux États-Unis. Pour l'instant, j'ai de quoi voir venir, mais le fric n'est pas éternel.

— Quel genre de petite affaire ? demandai-je.

Gablok me gratifia d'un sourire entendu.

— N'importe quoi, du moment que ça rapporte du fric, Albert. Y a rien de mieux que le fric. C'est un aller simple pour les plaisirs de l'existence, et tant qu'il y a sur terre des gogos avec de l'argent plein les poches, je suis disposé à les aider à s'en débarrasser. J'ai tout fait dans ma vie : j'ai monté des arnaques de fête foraine, avec des cartes ou n'importe quoi, j'ai même joué le prédicateur dans des réunions évangéliques, et quand j'étais plus jeune, je plumais les pigeons aux tables de billard.

— Prédicateur, vous dites ? Vous récitiez la Bible ?

Il but une gorgée de whisky, reposa son verre.

— Oui, je suis un authentique ministre du culte, d'une certaine façon, ordonné et tout le tintouin.

— Quel séminaire avez-vous fréquenté ? demandai-je, sans pouvoir m'empêcher d'ajouter : Il faut quatre ans d'études pour être ordonné prêtre.

Gablok posa sur moi un regard indulgent.

— Non, pas moi, Albert. J'ai obtenu mon ordination par correspondance. J'ai répondu à quelques questions sur la Bible, je leur ai envoyé un chèque de cinquante dollars, et j'ai reçu mon diplôme. Après ça, j'ai fait équipe avec ce type qui venait de Louisiane, Joe Malone, et tous les deux on a écumé les rassemblements de cul-bénits à la campagne, jusqu'au jour où sa bonne femme l'a surpris dans la caravane avec une pécheresse qu'il essayait de convertir. La grande tente et tout le matériel étaient à elle ; elle les a vendus et on s'est retrouvé au chômage. Plus tard, Joe et moi, on a monté cette histoire d'église au Texas, qui nous a valu quelques ennuis.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Je ne soupçonnais ce type de mentir, mais il semblait ignorer totalement l'aspect immoral de sa conduite. J'avoue que j'aurais aimé rester à écouter la suite de ses incroyables révélations, mais il fallait que je travaille à mon roman ;

alors je lui dis qu'on se revenait certainement, et pris congé.

Après cette première rencontre, je fus très occupé pendant une semaine entière, et Gablok était presque sorti de ma mémoire, jusqu'à ce que je le rencontre à la « cantina ». Il avait déjà bu deux ou trois tequilas et m'accueillit comme si nous nous connaissions depuis des années.

— Hé, Albert ! me lança-t-il de sa voix râpeuse, en me faisant signe de le rejoindre à sa table. Venez vous asseoir, je vous paye un verre. J'ai envie de parler à quelqu'un. Je pige rien à ce que racontent tous ces foutus Mexicains !

Je payai ma bière au bar et allai m'asseoir avec lui.

— Alors, toujours dans le coin ? demandai-je, assez froidement.

— Ouais, j'ai loué cette baraque que vous m'avez conseillée. C'était un peu crasseux, mais heureusement, je me suis dégoté une jolie petite Mexicaine pour s'occuper du ménage. Elle vient trois fois par semaine pour faire la vaisselle et ce genre de trucs. Je suis pas vraiment un homme d'intérieur.

— Qui avez-vous engagé ? demandai-je, en buvant une gorgée de bière.

— Une gamine nommée Francesca Barrie ou un nom comme ça.

— Francesca Ybarra, rectifiai-je.

Les Ybarra n'habitaient pas très loin de chez moi, et Francesca était venue me voir un jour pour me demander si je savais combien ça lui coûterait pour aller dans une école d'esthéticienne aux États-Unis. C'était une fille d'environ dix-sept ans avec de longs cheveux noirs brillants, évidemment, et des yeux assortis.

— Vous avez trouvé une petite affaire ? interrogeai-je.

Le regard morne de Gablok s'éclaira faiblement.

— Je suis allé faire un tour sur la côte hier, et j'ai rencontré un vieux bonhomme à la retraite dans un bar fréquenté par les Américains. Il y a quelques mois de cela, deux escrocs lui ont fourgué pour dix mille dollars d'actions pétrolières. De très jolies actions soit dit en passant, rouges et bleues, avec une bordure verte. Les types lui ont même montré un puits de pétrole en cours de forage, et ils ont foutu le camp avant que le vieux s'aperçoive qu'au Mexique, l'industrie pétrolière est nationalisée.

— D'accord, mais que venez-vous faire là-dedans ? demandai-je.

— J'ai racheté à ce pauvre vieux tout son paquet d'actions pour vingt-cinq dollars, et quand je rentrerai aux États-Unis, je me ferai un maximum de fric en les revendant au prix fort. Y a un tas de gens qui recherchent des actions pétrolières, y compris des médecins ou des avocats, vous seriez surpris. Vous verrez ce que je vous dis, Albert. Ces actions, c'est un aller simple en première classe pour la fortune, un

nouveau départ pour moi.

— Apparemment, dis-je avec une certaine ironie, vous êtes un spécialiste de ce genre d'escroqueries.

Gablok vida d'un trait son verre de tequila.

— On peut dire ça, en effet, reconnut-il avec un sourire ravi. Mais après tout, ce n'est pas plus honteux que certaines combines prétendument légales de Wall Street, non ? En fait, je ne connais personne qui n'arnaque pas les gens d'une manière ou d'une autre. Prenez l'exemple de toutes ces émissions religieuses à la télé. Certains de ces prédicateurs bidons ramassent plus d'un million de dollars par an ! Le sac de leur facteur est bourré de dons. D'ailleurs, c'est ça qui nous a donné, à Joe Malone et à moi, l'idée de monter notre coup de l'église.

— Ah, j'imagine le pire, commentai-je.

Gablok fit signe à Carlos de lui apporter une autre tequila, et pour une fois, je décidai de commander la même chose. Je risquais d'en avoir besoin.

— En fait, expliqua-t-il, on est tombé par hasard sur une vieille église abandonnée. Joe s'est dit qu'on devrait la photographier et faire imprimer des prospectus avec quelques citations tirées de la Bible pour accompagner les photos. Le truc, c'était de solliciter des dons afin de restaurer la fameuse église et de créer une « Société des Amis de Jésus ».

— Vous l'avez fait ?

Il but une gorgée de tequila avant de répondre.

— Évidemment ! Ensuite, on a acheté à Dallas un gros fichier informatique de tous les donateurs et adeptes des œuvres de charité de trois États, avec leur noms, leurs adresses et tout ça. On s'est aperçu que les dons venaient surtout des maisons de retraite, ce genre d'endroits. Les vieux sont dingues de tout ce qui concerne la religion, et ils sont souvent pleins de fric, grâce à leur pension et le reste.

— Et alors ? demandai-je.

— Il nous a fallu du temps pour faire tous les envois, mais en l'espace de seulement deux mois, on a ramassé plus de deux mille six cents dollars, et il nous restait encore des centaines de prospectus à expédier ! C'est alors que j'ai commencé à me méfier.

— Pour quelle raison ?

— On se faisait envoyer tout le courrier dans un vieil hôtel où on logeait Joe Malone et moi, et un jour, le facteur nous annonce que le receveur des postes voulait que je vienne signer une sorte de formulaire. Immédiatement j'ai trouvé ça louche mais j'ai rien dit à Joe, car je pouvais me tromper, alors je l'ai emmené avec moi au bureau de poste et j'ai arrêté la bagnole devant l'entrée principale, pendant qu'il allait se renseigner. Comme je l'avais deviné, le receveur

est sorti de son bureau accompagné de flics en civil et ils ont épinglé Joe. J'ai foutu le camp vite fait, foncé à l'hôtel, récupéré le pognon et hop, direction la frontière.

Je reposai brutalement mon verre vide sur la table.

— C'est une façon comme une autre de gagner sa vie, ironisai-je, tant que la justice ne vous tombe pas dessus.

Gablok prit un air songeur.

— Je préférerais exercer un métier honnête, mais j'ai essayé et ça rapporte que dalle. À quoi bon se fatiguer à faire un boulot si on gagne pas de fric ?

Compte tenu de la taille réduite du « pueblo », et étant donné que la « cantina » de Carlos était quasiment le seul endroit où je pouvais venir me détendre un moment, je rencontrai plusieurs fois Gablok au cours des semaines suivantes. Évidemment, je tentais de l'éviter au maximum, mais à l'exception des week-ends où, de son propre aveu, il se rendait à Cerritos, dans un bordel bien connu, il passait plusieurs heures par jour à la « cantina », et je ne pouvais pas toujours faire mine de l'ignorer. Mais je me disais que son passé finirait bien par le rattraper tôt ou tard, surtout après ce qu'il m'avait raconté au sujet de sa grand-tante.

— Croyez-moi, Albert, me confia-t-il un jour à la « cantina », une fois que vous avez eu un peu d'argent en poche, que vous avez goûté à la vraie vie, vous vous apercevez combien c'est idiot de travailler. Ma grand-tante, qui m'a élevé, a travaillé et économisé toute sa vie, mais elle ne savait pas profiter de son argent. Elle était veuve et propriétaire de trois vieilles maisons qu'elle passait son temps à récurer de fond en comble pour pouvoir ensuite les louer. En partant, les locataires laissaient derrière eux de vraies porcheries, et ma grand-tante devait recommencer à tout nettoyer. Toutes ses économies elle les conservait dans une boîte en fer blanc, au fond d'une vieille malle dans son armoire. Elle redoutait une faillite des banques comme à l'époque de la Dépression, et elle me parlait sans cesse de cette sinistre époque de vaches maigres.

— Vous viviez avec votre grand-tante, avez-vous dit ?

Gablok avala une autre gorgée de tequila, lécha le sel qu'il avait versé sur le dos de sa main, et poursuivit son récit :

— Oui, elle m'a adopté quand j'avais quatre ans, après la mort de ma mère. Elle avait déjà l'habitude de me garder, mais moi j'ignorais que c'était ma tante, jusqu'au jour où je me suis retrouvé chez elle. Elle habitait dans un bled paumé du Texas, et c'est là-bas que j'ai grandi jusqu'au lycée, quand j'ai commencé à avoir des fourmis dans les jambes. Sans que ma tante le sache, j'ouvrais parfois le vieux coffre et je sortais la boîte en fer blanc pour contempler tout ce fric. Des fois,

j'avais envie de foutre le camp avec, mais on peut quand même pas voler sa famille, hein ?

— Non, en effet, répondis-je. Ça ne se fait pas.

— Mais un jour, j'ai appris qu'en fait c'était pas du tout ma grand-tante, reprit Gablok. Ma mère et elle se connaissaient depuis longtemps, voilà tout, et quand elle a demandé au juge de paix du patelin le droit de m'élever, il a donné son accord. En découvrant la vérité, j'ai décidé de foutre le camp pour de bon, mais avant de partir, j'ai emporté le fric, puisqu'elle ne faisait pas partie de la famille en définitive, et de toute façon cet argent ne lui servait à rien. Pour ce qu'elle en faisait, elle aurait pu tout aussi bien conserver des morceaux de journaux.

— Ne me dites pas que vous avez réellement dépensé tout son argent ?

Il me regarda d'un air surpris, vaguement interloqué.

— Et comment que je l'ai dépensé ! J'aurais jamais imaginé qu'il y avait plus de douze mille dollars dans cette boîte en ferraille. Pendant plus d'un an j'ai vécu grâce à ce fric, de Floride en Californie, et j'ai appris à goûter aux plaisirs de la vie. C'est là que j'ai compris que le pognon était un aller simple pour tout ce qu'on peut désirer dans la vie, et quand je me suis retrouvé sans un rond, je me suis fait engager par une troupe de forains. Il a pas fallu longtemps au patron pour piger que j'étais un petit malin, et rapidement, il m'a laissé exploiter certaines de ses arnaques. Par la suite, je me suis mis à mon propre compte, et pendant des années j'ai lessivé les pigeons, jusqu'à ce que trop de shérifs se mettent de la partie.

Gablok consulta sa montre et annonça qu'il devait rentrer pour vérifier si Francesca avait bien fait le ménage, puis il se leva et se dirigea vers la sortie d'une démarche mal assurée. Quand Carlos vint récupérer les verres vides, je ne pus me contenir plus longtemps.

— Ah, Carlos ! fis-je d'un ton écœuré, y a-t-il une loi au Mexique qui interdit de flinguer un salopard ?

Carlos jeta un regard en direction de la porte.

— Ne te tracasse pas à cause de lui, Alberto. Je crois que bientôt il va partir.

Accaparé par mon roman, je ne retournai à la « cantina » que quelques jours plus tard. À peine étais-je entré que Carlos s'empressa de m'annoncer qu'il était certain que Gablok s'en allait pour de bon.

— Il amène sa voiture au garage de Robles pour réparation et il dit à mon ami Robles qu'il est heureux il retourne là où ils savent faire la mécanique. Mais mon ami Robles, il connaît la mécanique. Si lui il répare la voiture, la voiture elle roule.

— J'en suis certain, répondis-je.

Je bus quelques bières pour tuer le temps, en attendant que le

soleil soit moins brûlant pour rentrer chez moi. La nuit tombait tôt en cette saison, et bien que j'eusse la certitude d'avoir écrit pendant plusieurs heures, il était à peine un peu plus de dix heures du soir quand j'entendis frapper violemment à ma porte. C'était le *padre* Guillermo, dans tous ses états, à tel point qu'il en oubliait son bon maniement de la langue anglaise.

— Francesca ! s'exclama-t-il. Cet *hombre*, il boit trop et après il veut l'attaquer quand elle va nettoyer la vaisselle. Il déchire ses habits et elle reçoit des coups, avant elle réussit à fuir. Elle rentre chez elle à la course, en pleurant, hystérique comme vous disez chez vous. S'il vous plaît, *senor* Cannon, vous avez voiture et je vous supplie aller vite à Los Pinos prévenir *policia*.

Il y avait au moins deux douzaines de téléphones dans le village, mais les liaisons étaient si mauvaises, que je dus reconnaître que ce serait presque plus rapide de se rendre directement au poste de police situé à une dizaine de kilomètres.

— Où est Gablok ? demandai-je, tandis que nous nous dirigeons vers ma voiture.

— Le père et le frère de Francesca ils ont pris des fusils pour le tuer, mais lui il disparaît avant, et c'est tant mieux pour eux je dis, mais cet *hombre* il doit pas faire une chose comme ça sans être puni.

— Il va se diriger vers la frontière, dis-je, et sans doute a-t-il déjà dépassé Los Pinos. Je regrette presque que le père et le frère de Francesca ne l'aient pas rattrapé avant.

— Oh, non, *senor*, protesta le *padre*. Le tuer, il faut pas, mais la justice doit le punir, oui.

Nous atteignîmes rapidement Los Pinos et avec l'aide du *padre* Guillermo qui faisait office de traducteur, je donnai au policier de garde la description de la voiture de Gablok, ainsi qu'une partie de son numéro d'immatriculation dont je me souvenais. Muni de ces renseignements, le policier déclara qu'il allait prévenir le poste frontière le plus proche, et envoyer quelqu'un chez les Ybarra dès le lendemain à la première heure.

— Il ne peut plus échapper à la *policia* maintenant, dit le *padre* Guillermo d'un ton confiant sur le chemin du retour. C'est une bonne action vous avez fait, *senor* Cannon.

Hélas, Gablok avait réussi apparemment à s'échapper, car lorsque j'allai interroger le *padre* le lendemain, j'appris qu'en dépit d'une surveillance renforcée aux postes frontière, la police n'avait pu le repérer. C'est seulement le lendemain après-midi que je retournai chez Carlos, histoire de me détendre un instant. En entrant, je lui dis :

— Tu sais certainement que Gablok s'est fourré dans le pétrin.

Carlos acquiesça, mais je remarquai que quelque chose semblait le tracasser. S'emparant d'une lavette humide, il entreprit d'essuyer le

comptoir avant de répondre, et même à ce moment-là, il n'osa pas me regarder.

— *Si, señor*, je sais. Mon ami Paco Ybarra, il est venu ici directement avec son fusil. Je lui dis j'ai pas vu Gablok, mais à peine Paco il est reparti, ce Gablok il entre dans le bar.

— Il est revenu ici ! m'exclamai-je, stupéfait.

Carlos continuait à nettoyer le comptoir déjà propre.

— Très saoul il était, juste à l'endroit où vous êtes maintenant.

— Et ensuite ? demandai-je d'un ton pressant.

Carlos reposa la lavette et se mit à laver des verres de bière empilés derrière le bar.

— Il me dit il reçoit appel très important des États-Unis et doit repartir tout de suite. Il est très pressé, il dit, mais il veut pas prendre la route principale, il demande si je connais un raccourciment.

— Un raccourci, corrigeai-je.

Carlos acquiesça, répéta le mot correct, et poursuivit :

— Je lui réponds personne il connaît ce... raccourci sauf moi, mais comme il est bon client je lui explique comment aller.

— Quoi ? m'écriai-je, d'un ton si violent que les quatre clients assis à une table voisine tournèrent la tête dans notre direction pour voir si nous nous disputons.

Carlos se retourna pour s'essuyer les mains avec un torchon, avant de continuer à rincer toujours les mêmes verres.

— Je lui explique il doit rouler vite, parce que bientôt la pluie elle arrive, et le chemin que je connais il est plein de boue très tout de suite, et Gablok il s'en va.

Je proférai quelques jurons dont j'aurais aimé connaître la traduction en espagnol, mais Carlos comprit le message. Il remplit un grand verre de tequila qu'il posa sur le bar devant moi.

— Offert par la maison, dit-il, avant de reprendre sa lavette.

— Écoute, Carlos, dis-je, je sais que tu cherchais à bien faire, comme toujours, mais il va falloir t'expliquer avec le *padre* Guillermo. Il voulait que cet homme soit jugé pour son acte.

— Oui, je sais, reconnut Carlos, avec tristesse, vous avez raison, *señor*.

En rentrant à pied chez moi, je contemplai le ciel toujours aussi bleu. Il n'avait pas plu depuis plusieurs semaines. Du moins, je ne m'en souvenais plus.

Curieusement, je n'avais plus le cœur à écrire ce jour-là et je décidai de seller mon cheval pour faire ma promenade habituelle jusqu'à la mine de cuivre désaffectée. J'avais parcouru environ quatre kilomètres au petit trot lorsque j'aperçus un reflet métallique au loin dans le soleil couchant. Je lançai mon cheval au galop et ne tardai pas à identifier l'origine de ce scintillement inattendu. La voiture de

Gablok était toujours sur ses quatre roues, mais le radiateur avait défoncé le moteur, et le capot était replié en accordéon contre le pare-brise, résultat d'une collision frontale avec l'éboulis de roches provenant de la mine. Cette scène racontait l'histoire sans paroles d'un conducteur ivre qui fonce à toute allure en pleine nuit sur une route qui se termine en cul de sac.

Je mis pied à terre pour aller voir de plus près, et découvris Gablok affalé à l'intérieur de sa voiture, coincé derrière le volant. Des taches de sang séché constellaient le pare-brise étoilé et le siège avant ; à l'arrière, une valise, sans doute ouverte sous le choc, avait répandu son contenu sur le plancher : des sous-vêtements sales mêlés à des liasses d'actions pétrolières rouges bleues et vertes. J'observai longuement le cadavre de Gablok, en songeant que, quelle que fût sa destination finale dans l'au-delà, ce brave Carlos lui avait sans doute procuré un aller simple.

One Way Ticket
Traduction de Jean Esch

PEINTURE BAROQUE

par JEFFRY SCOTT

— Vous avez fabriqué *quoi* ? s'époumona Jerry Maybee. Ça fait *quoi* quand c'est exposé à l'air ?

Manifestement, Vogl testait sur un téléphone public son dernier gadget de fraudeur – et, tout aussi manifestement, le test était un flop. Il avait réussi à obtenu la communication, certes, mais sa voix était épouvantablement déformée, noyée dans la friture.

— Laissez tomber, cria Jerry Maybee. Je passerai tout à l'heure, vous m'expliquerez ça en direct.

Il raccrocha en faisant la grimace. De par sa longue expérience de sponsor et d'unique ami de Waldemar Vogl, il savait que lorsque le douteux génie l'appelait, c'était toujours pour déplorer des échecs, jamais pour annoncer une victoire.

À son arrivée, Maybee fut alarmé de voir Vogl exécuter une petite danse disgracieuse en guise d'accueil.

— Un pas en avant, trois pas en arrière, expliqua celui-ci. Pour un succès, cent déconvenues.

La panoplie du parfait petit inventeur jonchait le hangar à avions désaffecté où un Vogl enfiévré vivait et travaillait d'arrache-pied, en toute excentricité. Au milieu d'un amas de caisses, on distinguait une perceuse verticale, un tour magnifiquement entretenu, divers alambics contenant des liquides innommés et sans doute innommables, des câbles électriques entortillés comme des lianes en pleine jungle.

— Alors, s'enquit Jerry Maybee non sans bienveillance, qu'avez-vous encore loupé, vieux fou ?

Il se rendait bien compte que c'était une fantaisie, un caprice, de subventionner Waldemar Vogl, individu apatride, immigrant clandestin, docteur en engineering, en philosophie et Dieu savait quoi encore. C'était un peu comme de jouer aux machines à sous : la logique voulait que le jackpot finisse par sortir un jour ou l'autre – mais, pour le moment, il y avait une humiliante pénurie de cerises, de cloches ou de barres victorieusement alignées... L'appareil destiné à repiquer les cassettes vidéo sans avoir recours à un magnétoscope conventionnel – projet riche en possibilités illicites – avait fonctionné sur le papier, mais chaque cassette piratée aurait coûté mille livres. La carte bancaire universelle de Vogl avait démoli d'innombrables guichets automatiques sans rapporter le moindre penny.

Le côté positif de la chose, c'était que cette fantaisie ne coûtait rien

à Maybee puisqu'il finançait Vogl avec les deniers d'autrui. Ceux-ci n'en avaient d'ailleurs pas conscience ; cela évitait les discussions.

Vogl ouvrit le frigo et lança une boîte de bière à son invité.

— Je vais vous montrer un tour de magie.

Il s'affaira dans son coin et Maybee entendit un compresseur se racler bruyamment la gorge avant d'émettre un ronronnement patient et régulier. Vogl réapparut, équipé de lunettes protectrices en plastique et d'un masque à gaz. Allergique à la toilette et peu porté sur le rasage, il ne badinait pas avec la sécurité.

— Observez ! commanda-t-il d'une voix étouffée par le masque.

Il appuya contre le mur en briques un carreau de plâtre d'un blanc sale, à peu près de la taille d'un échiquier, et alla chercher sur son établi un pistolet vaporisateur fixé à l'extrémité d'un long tuyau. Il arrosa le panneau, qui passa d'un blanc grisâtre à un vert brillant aux reflets brunâtres.

Jerry Maybee plissa les yeux. Lorsque Vogl eut arrêté le pistolet, Jerry se baissa et tendit un doigt.

— Ça, c'est une coïncidence, murmura-t-il. Exactement la même couleur...

Vogl, qui était passablement sourd et, de toute façon, ne savait pas écouter, se méprit sur l'intérêt de son protecteur :

— Allez-y, touchez : c'est déjà sec. Joli, hein ? C'est ce que j'ai cru, dans ma folie. Maintenant, tournez le dos ; je vais vous montrer quelque chose dans un instant.

Jerry Maybee, qui appréciait rarement de recevoir des ordres, obéit en fronçant les sourcils.

— Un diluant, expliqua Vogl. Au début, c'était ça l'idée, *nu* ? Vous m'avez dit bien des fois : découvrez ce que veulent les gens. Donc, j'étais dans un magasin de bricolage – attention, hein ! je vole les trucs dont j'ai besoin, votre magot n'est pas gaspillé – et un client voulait du vernis en vaporisateur. Bonne affaire, deux onces de vernis vendues au prix du litre parce que des abrutis préfèrent se passer de pinceau. Le vendeur dit qu'il ne fait plus cet article. Ça sert une fois, puis le vernis se solidifie, bloque le vaporisateur, le rend *kaput* pour de bon. Et c'est fâcheux : les clients se plaignent, exigent d'être remboursés. Moi, je me dis : c'est vrai aussi pour beaucoup de peintures, pour les vernis à ongles, et j'en passe. Je me mets donc à travailler sur un superdiluant, capable de garder à l'état liquide n'importe quel produit.

Vogl grimaça. Son masque baissé pendouillait comme une fausse barbe mal collée.

— Trois semaines que j'essaie. Et voilà que je réussis au-delà de toute espérance. La vie est cruelle, pas vrai ?

Devant la perplexité de Maybee, il sourit jusqu'aux oreilles et ajouta vivement :

— Tournez-vous, regardez le panneau peint.

Le rectangle brun verdâtre avait disparu. Le rectangle blanc cassé était revenu.

— Très malin, déclara Jerry Maybee avec froideur. Vous avez retourné le pan...

Il n'alla pas au bout de son accusation. Agacé par ce qu'il croyait être un mauvais tour de prestidigitation, il avait donné un coup de pied dans le carreau de plâtre. Il se baissa pour le ramasser et l'examina sous toutes les coutures. Aucune des deux faces ne présentait la moindre trace de peinture.

Il entendit derrière lui un gargouillis de canalisation bouchée : Herr Dr Vogl gloussait.

— Observez par terre. J'ai mis la plaque sur une grille pour la faire sécher, mais il doit encore y avoir de la peinture dans les fentes du plancher.

Sacrifiant l'un des genoux de son coûteux pantalon, Jerry Maybee s'agenouilla pour regarder de plus près. Et, en effet, de luisantes lignes vertes aux reflets bronze décoraient les bords de l'égouttoir rouillé.

— Une peinture qui ne tient pas, gémit Vogl. On l'applique, elle sèche au contact. Dix secondes plus tard, elle redevient liquide, encore plus qu'avant : la friction est affectée par ce processus, je lubrifie les molécules et la gravité fait le reste, d'accord ? Et voilà une peinture qui, au lieu d'adhérer, glisse et glisse... dites-moi à quoi diable peut bien servir ma grandiose invention !

Tout en s'essuyant les doigts sur sa pochette, Jerry Maybee eut un ricanement dégoûté :

— Une peinture qui n'adhère pas ! Vous êtes un crack, Waldo. Trois semaines pour mettre au point le fin du fin en matière de produit inutile. J'ai un scoop pour vous : personne n'a besoin de molécules disjointes. Vous avez enfin atteint la perfection dans quelque chose... dommage que ce soit dans la défaite !

Tandis qu'il regagnait Londres, il médita sur la découverte sans intérêt de son protégé. Il y avait bien cet Américain qui avait inventé un adhésif pas très efficace et qui était devenu multimilliardaire grâce à ces petits blocs de feuillets autocollants qu'on pouvait coller et détacher à volonté... Tout était une question de point de vue, il fallait trouver le pied adapté à la chaussure. Il ne put s'empêcher de pouffer. De la peinture anti-adhérente... Celui qui trouverait un pied pour cette chaussure-là serait un génie encore plus grand que l'inventeur de la chaussure.

— Ce qu'il y a, déclara Bennett Truro, c'est que vous représentez un risque que je ne peux plus assumer.

Son visage en lame de couteau était pincé aux tempes, dans le

style des anciennes bouteilles de Coca, et il avait beaucoup trop de menton. Il avait les pieds perchés sur son bureau, les mains dans les poches. S'il était bouleversé à l'idée de renvoyer un associé, il camouflait son chagrin avec maestria.

— Ah ! fit Jerry Maybee. On donne dans le regret plutôt que dans la colère...

Il parlait d'un ton bien léger pour un homme dont l'estomac filait vers la Chine dans un ascenseur express tandis que le reste de sa personne restait en rade au niveau de la mer.

— Je le regretterais si je vous gardais plus longtemps, vieux frère, convint Truro avec chaleur.

Le silence régnait dans les bureaux voisins ; le reste du personnel était parti depuis longtemps.

— Soyons franc : je savais à quoi je m'exposais en prenant un « faiseur de coups » comme vous. Vous faites bel et bien des coups, Jerry. Je dirais même que vous en faites sans arrêt. Seulement voilà : ça vous dessert, côté honnêteté.

— C'est ma raison d'être, intervint Maybee avec une fierté qui n'était pas totalement feinte.

— Très juste. Votre... hum... vocation est ce qui m'a attiré au départ. Seulement voyez-vous... je crois au pouvoir du subconscient. Si une idée nous passe par la tête, ce n'est pas par hasard. Ces temps-ci, je n'arrête pas de penser à la fable de la grenouille et du scorpion. Vous la connaissez ? Le scorpion demande à la grenouille de lui faire traverser la rivière. Pas question, dit la grenouille, dès que tu seras sur mon dos, tu me piqueras à mort. Sottises ! réplique le scorpion, si je fais ça, tu coules et je me noie. L'argument paraissant raisonnable, la grenouille le prend sur son dos et, quand ils sont au milieu de la rivière, le scorpion la pique. « Pourquoi, puisque nous allons mourir tous les deux ? » demande la grenouille. « Parce que c'est dans ma nature », répond le scorpion... Je ne prendrai pas la peine de tirer pour vous la morale de l'histoire.

Jerry Maybee soupira, ouvertement ennuyé, intérieurement soulagé. Il s'agissait là d'une allusion générale, non de la funeste confirmation que Bennett Truro avait découvert ses malversations.

— Je n'ai jamais été très porté sur les sciences naturelles, Ben.

— Moi non plus. Mon subconscient me fait simplement comprendre que nous avons tiré le maximum l'un de l'autre, côté business. Étant donné que vous êtes un escroc pour le plaisir aussi bien que pour l'appât du gain, je serais stupide de vous exposer plus longtemps à la tentation. Et de m'exposer par la même occasion au désastre... Mais vous voyez le tableau.

« Nous sommes quittes. Vous avez une foulditude de contacts excentriques, vous connaissez des tas de gens utiles. Vous m'avez

montré mille façons de gagner quelques sous en rab, et certaines d'entre elles étaient même légales. Ne parlons pas des mille façons de préserver ces quelques sous des griffes du précepteur. De mon côté, je vous ai payé royalement et vous m'avez sans aucun doute arnaqué d'autant. Au total, ça fait beaucoup de bénéfices pour les deux parties, et je n'ai rien contre.

Maybe eut un sourire ingénu. *D'autant ?* Truro, par ignorance, offrait un parfait exemple du talent bien connu des Britanniques pour l'euphémisme.

— Malheureusement, poursuivit avec jovialité Bennett Truro, les meilleurs amis du monde doivent un jour se séparer, Jerry. Je vous laisse la voiture de fonction ; vous la garderiez de toute façon. Toute indemnité de licenciement est exclue : à l'heure qu'il est, vous l'avez sûrement déjà touchée d'une manière ou d'une autre. Cela présente au moins l'avantage d'éviter les formalités d'usage en pareil cas. Ne vous pressez pas, partez quand vous voudrez pourvu que ce soit rapide. Pas plus d'une semaine.

Lorsque Truro, qui se piquait de philosophie, tenait une théorie, il avait tendance à la justifier envers et contre tout. Se penchant encore plus en arrière, les mains jointes derrière la nuque, il s'adressa au calendrier déshabillé qui était accroché au-dessus du fauteuil de Jerry Maybee.

— Je me demande pourquoi vous êtes un pareil escroc, dit-il d'un ton sincèrement intéressé. A ce qu'on raconte, vous avez une fortune familiale à l'horizon... pas besoin de vous fouler.

— Oncle Fred... dit Maybee, laconique. Il possède encore la première livre sterling qu'il a gagnée, plus un million d'autres pour lui tenir compagnie. Vu qu'il est célibataire et que je suis son unique neveu, je suis son légataire universel – ce n'est un secret pour personne. Seulement voilà : il a à peine soixante ans, ne boit pas, ne fume pas, ne fréquente pas les femmes de mauvaise vie. Ce vieux grigou égoïste observe un régime draconien, riche en fibres, et veille jalousement sur sa petite santé. S'il m'a couché sur son testament, c'est par pur sadisme.

En réponse au haussement de sourcils interrogateur de Truro, Jerry Maybee maugréa :

— Je dois théoriquement hériter, d'accord. Le seul hic, c'est qu'il y a de fortes chances pour que Fred me survive et danse la java à mon enterrement. En attendant, il a le plaisir de me regarder transpirer : c'est une variante moderne du supplice de Tantale.

Presque sérieux, il murmura d'une voix songeuse :

— Tout cet argent qui me nargue depuis que je suis même, voilà ce qui m'a rendu... comment dire ? un tantinet avide, un tout petit peu retors. Ça peut se comprendre.

Bennett Truro émit un grognement dubitatif.

— Non, c'est dans votre nature. Vous avez des gènes de requin.

Avec un enjouement exaspérant, il ôta ses pieds de sur son bureau et se leva.

— Prêt pour un verre ? À votre place, j'accepterais. C'est ma tournée, naturliche.

À cet instant, une subite inspiration illumina Jerry Maybee. Les éléments qui tourbillonnaient dans son esprit depuis quelques minutes avaient pris forme, comme si sa tête était un kaléidoscope. S'il avait eu un verre à la main, il aurait porté un toast silencieux... À la peinture qui ne tient pas.

Il se borna à déclarer tout haut :

— Une autre fois, merci. J'ai des démarches à faire, des gens à voir... l'un de mes fameux contacts, justement.

Une heure plus tard, Waldemar Vogl, sa maigre carcasse enroulée dans une couverture crasseuse, ouvrait la porte de son hangar à un visiteur tardif.

— Déjà de retour ? Ah ! vous avez trouvé une utilisation à ma substance, c'est ça ?

— Pas de risque, mentit Jerry Maybee, mais il m'en faudrait un échantillon pour faire moi-même un essai. – Secrètement anxieux, il parcourut des yeux le vaste dépotoir. – Il vous en reste bien ?

— Seulement vingt litres, répondit Vogl d'un ton rogue.

— Mettez-m'en deux litres dans un pot, ça ira. Et grouillez-vous, hein ! dit-il d'un ton joyeusement incisif.

Jerry Maybee se frotta les mains et réprima un gloussement. Il aurait dû saisir tout de suite les possibilités du produit : peinture qui n'adhère pas pour client qu'on n'adore pas.

Tout en regardant le vieil homme transvaser un flot de peinture aussi brillante qu'une carapace de scarabée, Maybee s'enquit d'un ton détaché :

— Vous avez choisi cette couleur pour une raison particulière, Waldo ?

L'inventeur jura dans un patchwork de langues quand le pot déborda, éclaboussant ses pieds nus. Mais il haussa les épaules en sentant le chatouillis prémonitoire de la peinture qui commençait à perdre son adhérence.

— La couleur ? Il m'en reste beaucoup de la fois où nous avons repeint la voiture de votre ami avec mon appareil automatique.

— Et c'a été une belle réussite ! ironisa Jerry Maybee. À part qu'il a fallu trois types pour actionner le bidule du début à la fin... C'est-à-dire deux de plus que pour faire le travail à la main.

Vogl, maussade, ferma d'un geste sec le couvercle de la boîte.

— Les matériaux étaient défectueux.

Il enchaîna sur les chapeaux de roue, faisant valser la boîte dans les airs :

— Des supports en titane ! Il faut des supports en titane, Jerry.

— Sûrement, sûrement. — Jerry Maybee lui lança un regard presque affectueux. — Vous n'êtes pas un mauvais type, pour un maboul. Allez, donnez-moi ça, j'ai du pain sur la planche.

Il ne fit pourtant pas grand-chose les deux jours suivants, selon toute apparence. Il resta assis dans son bureau, à l'étage au-dessous de celui de Truro, à liquider ostensiblement ses dossiers tandis qu'un transistor gargouillait à un niveau sonore inaudible pour toute personne extérieure à la pièce. Jerry Maybee écoutait les prévisions météorologiques.

Le troisième jour, il serra la petite radio sur son cœur et l'embrassa en chantonnant : « Bingo ! » Puis il sortit de l'immeuble par le sous-sol et passa cinq minutes frénétiques — quoique bien préparées — à travailler sur une certaine voiture.

La longue figure de Bennett Truro apparut dans l'entrebâillement de la porte du bureau.

— Je dois m'absenter d'urgence. Une voisine de ma mère vient de téléphoner à ma secrétaire ; elle pense que Mère est souffrante. — D'un ton qui se voulait optimiste, il ajouta : — Fausse alerte, à tous les coups. C'est pour ça qu'elle refuse de faire installer le téléphone chez elle, la petite maligne : pour m'obliger à me déplacer. Et dire qu'on plaisante sur les mères *juives* !

La vieille Mrs. Truro habitait au fin fond de Birmingham.

— Est-ce qu'une voisine appellerait si ce n'était pas grave ? médita tout haut Jerry Maybee.

Dans la mesure où il avait lui-même donné ce coup de fil en prenant un accent de poissarde, un mouchoir sur le micro du combiné, il tenait à ce qu'on le prenne au sérieux.

— Vous feriez mieux de partir, Ben. Ils annoncent de la pluie et vous roulez comme une tortue quand les routes sont mouillées...

Rares sont les hommes qui reconnaissent leurs déficiences au volant d'une voiture.

— J'y serai dans deux heures, glapit Truro.

— Cinquante livres que non, contra Jerry Maybee. Ne faites pas attention, Ben, je plaisante... Quelle que soit l'heure à laquelle vous arriverez, j'espère que votre maman ira mieux.

— Les automobilistes sont fous, gémit le sergent Fenner. Ils ignorent la prudence.

De retour chez lui après une éprouvante patrouille routière, il avait parlé sévèrement à son fils et d'un ton rogue à sa femme. Il

essayait maintenant de s'excuser, d'une manière détournée.

— Un type, cet après-midi... un homme d'affaires de Londres avec une voiture de sport et des illusions d'immortalité... Il roulait à cent vingt à l'heure – minimum – la pluie s'est mise à tomber et il a perdu le contrôle de sa bagnole. Il a traversé deux voies avant de s'écraser contre un camion...

— Il est mort ?

— J'espère bien, il avait le bloc-moteur sur les genoux quand on est arrivés sur les lieux. Ça devait être assez inconfortable, s'il n'était pas trépassé.

— Je ne trouve pas cette réflexion de très bon goût, répliqua Mrs. Fenner avec raideur.

Avant qu'il ait pu se défendre en faisant valoir qu'il fallait bien pratiquer l'humour noir si on ne voulait pas fondre en larmes, elle le gourmanda :

— Qu'est-ce que tu t'es mis sur ta tunique ?

— De la peinture. Cette satanée voiture, sans doute...

Levant un bras, le sergent Fenner frotta sa manche entre le pouce et l'index.

— Ouais, la couleur est facilement reconnaissable.

— Bizarre, elle est encore humide... Regarde : elle part toute seule, et sans laisser de trace. Ça, c'est un coup de pot.

D'un geste sec, sa femme arracha une liasse de serviettes en papier du distributeur installé près de la cuisinière.

— Tiens-toi tranquille, Billy, sinon tu vas t'en mettre sur les mains et tout cochonner. Tu as raison, ça fera une économie de teinturier.

— C'est sûrement pas de la peinture. Un genre de revêtement plastique, je suppose.

Là-dessus, entre le dîner et leur émission télévisée favorite, ils eurent tôt fait d'oublier l'incident.

— Il paraît que la firme de ton associé Truro a fait faillite après sa mort accidentelle. Un trou de quasiment un quart de millions de livres. Rien à voir avec toi, naturellement ?

Jerry Maybee, une lueur de reproche dans ses yeux rusés, observa son tourmenteur.

— Si tu collais ton oreille un peu plus près du sol, oncle Fred, tu saurais que Ben avait un joli palmarès en matière de fraude fiscale. Il avait failli aller en prison la dernière fois, et il avait écopé d'une amende colossale. Tu peux parier que les fonds manquants ont été mis à gauche sur un compte numéroté, du côté de Zurich.

Rectification : cet argent, dûment blanchi, rapportait des intérêts à Grand Cayman, brûlait-il de se vanter.

— D'autre part, j'ai démissionné de *Truro Enterprises* bien avant

que Ben ne casse sa pipe. Il m'avait demandé de rester à titre de consultant, si bien que je passais au bureau quasiment tous les jours, c'est tout.

Visiblement désappointé, l'oncle Fred ne tarda pas à se ressaisir :

— Tu as une mine de déterré, fiston. Tu vis trop sur les nerfs. Ton père était pareil, toujours souffreteux. Il a été emporté avant son quarantième anniversaire... Tel père, tel fils, qui sait ?

En voyant l'expression de Jerry Maybee, son oncle s'égaya considérablement. Le coup avait porté. Oncle Fred adorait ces visites hebdomadaires, tout comme il avait adoré, dans sa déplaisante enfance, arracher les ailes des mouches et mettre le feu aux fourmilières.

Son neveu eut bien du mal à ne pas éclater de rire. Il se disait que l'oncle Fred avait fort peu de chances de vivre suffisamment longtemps pour découvrir si Jerry ferait de vieux os. D'ici une demi-heure, il quitterait sa maison du fin fond du Surrey pour se rendre en voiture à un banquet dans la City. Déjà le ciel était sombre, menaçant. Jerry Maybee estima que la pluie commencerait à tomber quelques minutes après le départ – le grand départ – de l'oncle Fred.

La pluie tomberait, incitant l'oncle Fred à mettre en marche ses essuie-glaces et, peu après, à actionner le lave-glace. Dans l'idéal, il accomplirait cette manœuvre dans la descente de Two Mile Hill. Le liquide initialement contenu dans le réservoir en plastique du lave-glace avait été remplacé par un doigt de peinture anti-adhérente. Laquelle serait étalée d'un bout à l'autre du pare-brise par les essuie-glaces, formant deux éventails aveuglants qui sécheraient presque instantanément. Lorsque les experts examineraient les débris de la voiture, la peinture liquéfiée aurait dégouliné sur la carrosserie.

Ce n'était pas garanti que le vieux vautour se tue dans l'accident. Rien n'était jamais certain dans la vie, pas même la mort. Cependant, à en juger d'après le test de conduite de Bennett Truro, la peinture antiadhérente ne risquait pas de faire grand bien à l'oncle Fred.

Truro avait affirmé que son meurtrier était un être intrinsèquement dépravé, imperméable à toute éthique. En fait, ce n'était pas tout à fait exact. En assistant à l'enterrement de son oncle, la semaine suivante, Jerry Maybee éprouva bel et bien un tardif regret, le sentiment lancinant d'être responsable d'une injustice.

C'était une honte, un scandale, de penser qu'il ne pourrait jamais féliciter Vogl d'être tombé par hasard, après si longtemps, sur une découverte si prodigieusement utile.

Sliding Paint

Traduction de Gérard de Chergé

ASSASSINAT POUR LA BONNE CAUSE

par FRANK SISK

Les Chevaliers de Pythias vous invitent à vous détendre.

Ce message cordial ornait le dossier vert des quelques bancs en fer forgé vissés au sol de l'allée bétonnée qui entourait le petit parc citadin. Pour le moment, l'heure et le temps n'incitaient guère à profiter de cette exhortation fraternelle. Une aube froide, assortie d'une brume sinistre et humide, avait déjà transformé en gadoue la neige de la veille. Pourtant l'un des bancs était occupé, et son occupant donnait l'impression d'être totalement détendu. Affalé sur son siège comme quelqu'un qui s'est assoupi, l'homme avait laissé tomber la tête sur l'épaule gauche. Il ne portait pas de chapeau et arborait d'épais cheveux poivre et sel. Le crachin qui formait une croûte glacée sur le col de son manteau ne paraissait pas le déranger. Il ne semblait pas non plus affecté par les bruits autour de lui – pas traînants et chuchotis – dont le volume et le nombre allaient croissant. Même la voix glaciale du capitaine Thomas McFate le laissa de marbre.

— Bon. Recouvrez-moi ce pauvre diable.

Un sergent, qui était déjà allé chercher un imper de rechange dans la voiture de police à proximité, retendit sur la tête et le torse du mort. On eût dit un linceul jaune, empesé.

— Débarrassez-moi de ces fichus badauds, reprit McFate.

Derrière lui un agent se tourna vers la foule qui s'était rassemblée depuis un quart d'heure et se rapprochait peu à peu.

— OK, m'sieurs-dames. Circulez maintenant. C'est ça. Retournez chez vous ou bien allez où vous voulez, sinon vous allez tous attraper la mort.

— Carabine gros calibre ou je n'y connais rien, confiait McFate au sergent. Et puis, c'est un coup tiré de loin. (Pivotant à demi, il braqua son visage cireux et émacié vers le trottoir d'en face.) De quelque part depuis cet hôtel. Du sixième ou du septième.

— Possible, capitaine. Je ne suis pas coroner, mais...

— Je serais prêt à le parier, Hanson. Dès que Bergeron sera de retour avec ce Damroth, je veux que vous alliez avec quelques hommes me passer ce bouge au peigne fin.

Au même instant une seconde voiture de police longea le bord du trottoir, projetant une gerbe d'eau sale parmi les badauds qui se dispersaient à contrecœur, et se gara derrière la première. Un

lieutenant, étonnamment juvénile, en descendit d'un bond et ouvrit la portière arrière afin d'aider un homme assez âgé, qui de toute évidence ne tenait nullement à être aidé. Ce dernier écarta le jeune lieutenant d'un geste de la main et mit pied à terre tout seul. Debout, il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts et paraissait beaucoup plus grand du fait d'une maigreur presque insupportable. Il avait également le visage maigre et d'une longueur donnant une impression de fragilité, mais sa bouche était large et puissante, et ses yeux noirs pétillaient d'intelligence, avec une étincelle d'humour.

McFate s'approcha de lui et lui tendit la main droite.

— Désolé de vous sortir du lit si tôt, docteur.

— Appelez-moi simplement monsieur, répartit le nouveau venu. Tous mes diplômes de médecine sont honorifiques. Utiles pour l'en-tête des lettres de la Fondation, mais ridicules dans les relations de tous les jours. Bon, alors quel est le problème ?

— Bergeron ne vous a rien dit ?

— Le lieutenant a été d'une discrétion parfaite.

McFate hocha la tête d'un air sinistre.

— Il obéissait aux ordres, docteur Damroth.

— À la lettre. Et puis-je vous rappeler que je préfère que vous m'appeliez monsieur.

— Pardonnez-moi. Je me présente : Tom McFate.

— Je sais. J'ai soixante-dix ans et depuis vingt ans que j'habite cette ville j'ai appris en lisant les journaux à connaître votre nom, votre visage, ainsi que vos exploits. Chaque fois qu'un article relatant les faits de la journée mentionnait le nom du capitaine Thomas McFate, c'était pour parler d'une affaire de vie ou de mort. Généralement de mort, et généralement de mort par homicide. Voilà pourquoi je vous ai déjà demandé quel était votre problème aujourd'hui. Et plus exactement, en quoi cela me concerne-t-il en cette heure indue de ce jour inclément ?

Les joues de McFate se creusèrent encore plus, comme s'il eût tenté de réprimer le sinistre gloussement qui lui servait de rire.

— Ma foi, monsieur Damroth, vous avez raison de parler d'homicide. Et c'est du beau boulot.

— Je suppose que vous employez le mot adéquat.

— À mon avis, la balle provient d'un calibre de 30. En plein cœur. Mort instantanée.

— Du beau boulot en effet, observa M. Damroth avec un léger sourire. (D'un étui à cigarettes en argent il sortit un cigarillo couleur miel.) Est-ce que je connais la victime ?

— Nous ne le savons pas. Mais lui paraissait vous connaître.

— Qui est-ce ? Ou plutôt qui était-ce ?

— Cela non plus, nous ne le savons pas encore. (McFate craqua

une allumette pour donner du feu à M. Damroth.) Il n'avait sur lui qu'un portefeuille vide contenant seulement l'une de ces cartes : « Prévenir en cas d'accident ».

M. Damroth se pencha vers la flamme.

— Je lis dessus mon nom.

— Effectivement, monsieur, dit McFate. Voudriez-vous jeter un coup d'oeil sur le corps afin de l'identifier ?

— Naturellement.

— Alors par ici, docteur. Excusez-moi ! La force de l'habitude !

Souriant, le vieil homme accompagna McFate jusqu'au banc et manifesta une attention clinique tandis que la partie supérieure de l'imperméable était rabattue, découvrant le visage. L'attention clinique demeura, mais s'y ajouta l'étincelle de l'identification.

— Vous le connaissez ? questionna McFate.

— Oui, très bien.

— De qui s'agit-il ?

Mais M. Damroth se posait tout haut des questions, s'adressant à son cigarillo.

— Partir ainsi... Un mois environ avant l'heure. Incroyable. Pauvre Ketch. Je me demande pourquoi.

— C'est son nom ? Ketch ?

Le vieil homme opina.

— Oui, c'est son nom. Harlan Ketch. Docteur Harlan Ketch. Un mathématicien extraordinaire. (Il se tourna et regarda McFate d'un air sérieux.) Dans son cas, le diplôme n'était vraiment pas honorifique.

Hanson, le sergent, intervint.

— Je savais que c'était pas un voyou. Ça se voyait à ses mains.

— Quand tu rentreras de l'hôtel d'en face, rapporte-moi de bonnes nouvelles, dit McFate à Hanson. (Puis s'adressant à M. Damroth :) Faisait-il partie de la Fondation ?

— Depuis les dix dernières années.

— Vous avez dit quelque chose comme quoi il serait parti environ un mois avant l'heure. Ou ai-je mal entendu ?

— Vous avez bien entendu, répondit le vieil homme perdu dans ses pensées. Le malheureux mourait d'un cancer. Il n'en avait plus que pour un mois. Deux mois tout au plus.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois, monsieur Damroth ?

— Pas plus tard qu'hier après-midi. Au thé nous avons eu notre discussion habituelle, facétieuse de ma part mais très sérieuse de la sienne, qui portait sur sa façon d'aborder l'éthique sous l'angle mathématique.

— Pas tout à fait dans mes cordes. (McFate sortit un mouchoir chiffonné de la poche de son ciré jaune.) Souffrait-il d'un rhume hier après-midi ?

— Question curieuse, McFate. (Le vieil homme regarda à présent autour de lui, l'esprit en alerte.) La réponse est non. En réalité, cela faisait six mois qu'il était immunisé contre le rhume banal.

— Un nouveau médicament de la Fondation ?

— L'un des plus vieux médicaments du monde, McFate. La morphine. Non seulement ça supprime la douleur, mais dans de nombreux cas cela détruit le virus du rhume.

— Ça alors, fit McFate. Ma foi, ça prouve quelque chose, monsieur.

Il déplaça le mouchoir en le secouant et le brandit. Près du centre se trouvait un trou dentelé de la taille d'une pièce de dix *cents*.

— Nous avons trouvé ceci sur ses genoux. Hanson pensait que Ketch avait été tué alors qu'il se préparait à se moucher. J'étais d'un avis différent. Je pense que j'avais raison.

M. Damroth considéra le capitaine avec intérêt.

— Quelle insinuation bizarre ! Le mouchoir était une excellente cible.

— Posée sur son cœur. Des fils blancs dans le tissu noir de son manteau là où la balle a pénétré. Un homme posté dans une chambre de l'hôtel d'en face avait besoin de ce genre de cible à l'aube. S'il avait une lunette sur sa carabine, il pouvait garantir un boulot bien propre.

— Un boulot bien propre, dites-vous encore. Je comprends maintenant ce que vous entendez par là. Mais, de toute façon, pourquoi le docteur Ketch se serait-il fait assassiner alors qu'il était si proche de la mort ? Avez-vous songé à cela ?

— J'y songe, monsieur. La douleur insupportable, peut-être.

— Je ne pense pas. Grâce à la morphine il ne souffrait pas trop. Il me l'a assuré lui-même. Il se fatiguait facilement. Il mangeait peu. Il maigrissait énormément. Mais c'étaient là les seuls symptômes qui nous apparaissaient, à moi et à ses autres collègues, et on le voyait tous les jours.

— Alors ce doit être autre chose. Une histoire d'assurance. Une double indemnité en cas de mort accidentelle.

M. Damroth fit lentement tourner le cigarillo entre ses lèvres et hocha la tête.

— Oui, ça se pourrait. Ça correspond mieux au personnage.

— Il avait donc une assurance de ce genre ?

— Nos conversations n'ont jamais porté sur ses dispositions en matière financière. Je ne sais pas.

— Était-il marié ?

— Oui. Il s'était remarié voici quelques années. Sa première femme est morte peu de temps après qu'il fut entré à la Fondation. Je la connaissais à peine. Je connais à peine sa femme actuelle – ou plus exactement sa veuve —, mais j'ai déduit sans mal que leur mariage n'était pas une réussite totale.

Une demi-heure plus tard, A.B.C. Damroth, président de la Fondation Tillary, et Thomas McFate, chef de la Brigade criminelle, descendaient d'une voiture de police et empruntaient une allée mouillée pour gagner l'entrée d'un immeuble modeste. Il leur fallut cinq pressions bien espacées mais prolongées sur un bouton placé sous une boîte aux lettres au nom de Ketch pour obtenir une réponse. Et une réponse pas très courtoise par-dessus le marché, avant que M. Damroth ne se présente. Mme Ketch, dont la voix endormie était un peu rauque, quitta alors son ton excédé, et, surprise, se confondit en excuses. La porte électrique s'ouvrit devant le couple bizarrement assorti, et tous deux enfilèrent en silence un long couloir sonore jusqu'à une porte brunâtre portant l'inscription B-22. Après qu'ils eurent frappé, celle-ci fut ouverte par une femme bien en chair âgée d'une trentaine d'années. Elle était encore en train d'ajuster un négligé vaporeux tout en essayant d'arranger ses cheveux orangés. Tandis qu'elle reculait pour les faire entrer dans le vestibule, puis dans la salle de séjour, elle fit de nouveau part de sa surprise, présenta ses excuses, et se dit même honorée d'accueillir le célèbre docteur Damroth.

Quand la bonne femme eut mis fin à son torrent d'exclamations sans queue ni tête, M. Damroth dit doucement :

— Je suis désolé d'avoir à vous annoncer une mauvaise nouvelle au sujet de Harlan.

Mme Ketch ne saisit pas vraiment.

— Malheureusement il n'est pas là.

— Nous le savons, intervint McFate. Il est mort, ajouta-t-il avec raideur.

Mme Ketch parut un instant déroutée, mais elle resta debout.

— Mort, répéta-t-elle, arborant fugitivement une expression proche d'une joie intense. Ma foi, c'est, c'est, c'est... (Puis elle ouvrit de grands yeux maintenant qu'elle assimilait pleinement le fait.) C'était prévisible.

Elle s'assit sur une chaise.

McFate l'examina d'un œil torve.

— Vous vous attendiez à ce qu'il meure aujourd'hui ?

— Pas forcément aujourd'hui. (Puis la femme réagit au regard glacial de McFate.) Mais qui est cet homme, docteur Damroth ?

Le vieux monsieur fit les présentations et, tandis que Mme Ketch se répétait le mot « police », il ajouta, s'adressant à McFate :

— Me permettez-vous de poser à madame quelques questions ?

— Je vous en prie. Bien entendu.

— Vous n'étiez pas sans savoir que Harlan était condamné, je présume.

Mme Ketch, radoucie par cette entrée en matière, répondit :

— Oui, je le savais. Un cancer. Au début je ne l'ai pas cru. Mais par la suite il m'a demandé de parler à son médecin. C'était incurable, et il n'en avait plus que pour peu de temps.

— Quand vous en a-t-il fait part, ma chère ? s'enquit M. Damroth avec un ton tellement suave que McFate en rentra les joues.

— Il y a quelques semaines.

— Je vois. Et pourquoi ne l'avez-vous pas cru au début ?

— A cause de toute son histoire au sujet des polices d'assurance, répondit Mme Ketch. Doux comme un agneau, mais rusé comme un renard quand ça l'arrangeait.

McFate s'éclaircit la voix, mais Damroth le prit de court.

— Pour quelle raison exactement une histoire d'assurance vous a-t-elle fait douter que votre mari fût à l'article de la mort ?

— Ça cadrait tellement mal avec le personnage, répondit Mme Ketch. Ou plutôt c'était lui tout craché. Ses scrupules moraux, comme il disait. Il avait fait de moi la seule bénéficiaire de sa police d'assurance, et il en avait exclu sa fille chérie.

— Il a vraiment fait ça ?

Même le visage du vieil homme marqué par la vie accusa une ride supplémentaire sous l'effet de la surprise.

— Oui, répondit Mme Ketch avec une pointe de défi. Et pourquoi se serait-il gêné ? Après tout, sa fille a un mari maintenant, encore un pauvre rat de bibliothèque comme Harlan. Et moi, qu'est-ce que j'ai ?

— Vous rappelez-vous le montant exact de la police d'assurance ? demanda Damroth.

— Vingt-cinq mille.

— Eh bien, voilà ce que vous avez.

Son visage s'adoucit tant elle en éprouva de satisfaction.

— Ma foi, c'est vrai. En effet.

McFate intervint.

— Peut-être davantage, s'il y a une clause de double indemnité.

— Non, il n'y en avait pas, et ils n'ont pas voulu qu'il l'ajoute. Mais ils l'ont ajoutée dans la mienne attendu que j'étais nettement plus jeune, précisa-t-elle avec fierté.

— Dans la vôtre ? intervint Damroth derechef. Vous avez donc maintenant une police d'assurance, madame Ketch ?

— Eh bien, oui. Du même montant, mais avec cette clause de double indemnité. C'était ça l'arrangement. C'est ce qui m'a mis la puce à l'oreille la première fois qu'il a évoqué ça.

— Et qui, si je puis me permettre, est le bénéficiaire de votre assurance ?

— Qui sinon sa précieuse fille ? Mais à présent je peux toujours modifier ça. Et je ne vous promets pas que je ne le ferai point.

Damroth sourit d'un air étrange.

— Je vois. Vous avez accepté de souscrire une assurance à votre nom, dont la seule bénéficiaire serait la fille de Harlan, à condition qu'il fasse de vous la seule bénéficiaire de l'assurance qu'il avait déjà. C'est cela ?

— Oui, mais je ne suis pas idiot. Tout ce laïus sur l'éthique qu'il aimait débiter – comme quoi il agissait au mieux des intérêts de tous, etc. —, avec moi ça ne prenait pas. Avant de signer au bas du contrat, je l'ai obligé à m'emmener chez son médecin. Il avait bien un cancer, pas de doute là-dessus.

Damroth garda le silence, pensif, mais McFate prit la parole.

— Il n'est pas mort d'un cancer.

— Non ? Il est mort de quoi, alors ?

— D'une balle de carabine.

— Vous voulez dire qu'il a été abattu ?

— Oui, c'est ça.

— Par qui ?

Mme Ketch était manifestement intriguée.

— Nous ne savons pas encore. Vous auriez une idée ?

— Qui, moi ? Non. Mais quelle drôle de coïncidence ! Pas plus tard qu'hier soir... ça m'en donne..., ça m'en donne la chair de poule.

Elle fronça les sourcils d'un air plus perplexe qu'apeuré.

Damroth intervint doucement.

— Quelle est cette coïncidence, chère madame ?

— Eh bien, il m'a remis une enveloppe sur laquelle il était marqué qu'elle ne devait être ouverte qu'après sa mort. Cachetée à la cire, et tout et tout. Et à l'intérieur il y avait une clef et un mot disant...

— Pouvons-nous voir ce mot ? s'enquit Damroth.

— Bien sûr que non, répliqua sèchement Mme Ketch. Ce sont des choses personnelles entre mari et femme.

— Oui, effectivement, dit le vieil homme avec ce même étrange sourire.

Une fois de retour dans la voiture cinq minutes plus tard, McFate dit à Damroth :

— C'est la première fois que j'entends parler d'éthique au cours d'une affaire. Pourriez-vous me mettre au parfum pendant que nous roulons ?

Le vieil homme émit un petit rire.

— Je ne suis moi-même pas trop renseigné sur le sujet, mais je vais peut-être pouvoir vous expliquer grosso modo la théorie de Ketch. C'était un mathématicien, pas un philosophe. Seulement, vu que les mathématiques sont une science logique, le mathématicien pur en arrive invariablement à penser que l'on peut mettre en équations les parties principales de la philosophie, à savoir, la logique, l'esthétique et l'éthique. Descartes a dit quelque part « *Omnia apud me mathematica*

fiunt » : « Chez moi tout se transforme en mathématiques ». C'était pareil pour Harlan Ketch.

— J'entends ce que vous me dites, mais ça ne va pas plus loin, observa McFate.

— Vous avez sans doute fait de l'algèbre autrefois. Vous vous rappelez l'équation simple $a + b = c$. Eh bien, Ketch utilisait des équations semblables, beaucoup plus complexes certes, pour déterminer une ligne de conduite lorsqu'il se trouvait confronté à un problème. Si, dans ce simple exemple algébrique, a représente deux pommes et b trois pommes, c équivaut donc à cinq pommes. Au carré, cela ferait vingt-cinq. Maintenant dans le cas de Ketch, il se peut que c , disons, ait représenté le cancer, m la mort, t le temps qui lui restait à vivre, h le bien-être de sa fille...

— Monsieur Damroth, je suis perdu. Pourquoi h pour le bien-être de sa fille, et pas *foubl*

— Ma foi, j'ai choisi h parce qu'elle s'appelle Honora.

— Elle est mariée ?

— Oui, à un prof de lycée qui s'appelle Speares et que j'ai rencontré une ou deux fois. Un type sympathique. Ils sont tous les deux très jeunes.

— Et la veuve ne les porte pas dans son cœur.

— De toute évidence. En réalité, je crois que c'est cette animosité, surtout entre la, euh, veuve et Honora, qui a précipité le mariage. Les jeunes gens ont décidé d'attendre que Bill – c'est le prénom de Speares – passe sa maîtrise. Mais la situation chez les Ketch est devenue intolérable. Harlan a fini par donner son consentement, à contrecœur. Son unique enfant, voyez-vous, et elle n'avait pas plus de dix-huit ans à l'époque. Toutefois, contrairement à tant de mariages de jeunes, celui-ci a tenu le coup. J'ai cru comprendre que Harlan les avait dépannés de temps à autre sur le plan pécuniaire. Un tout petit peu seulement, car Mme Ketch, apparemment, était rapace. (Le vieil homme sortit un autre cigarillo.) Mais laissons là ces commérages, McFate. Revenons à votre formation.

— Pas pour le moment, monsieur, merci. (La voiture se garait le long du trottoir dans le quartier des finances.) Il faut d'abord que j'apprenne ici quelque chose.

— Où diable sommes-nous ?

— Au siège d'une compagnie d'assurances. Vous voulez venir ?

— C'est indispensable si je veux parfaire ma propre éducation.

Après être passés entre les mains d'un réceptionniste et de plusieurs cols blancs de plus en plus importants sur l'échelle hiérarchique, Damroth et McFate finirent par être admis dans une cage en verre occupée par un vice-président adjoint du nom de Melrose. Une fois que ce dernier eut écouté la requête présentée par le

policier, il s'adressa à un interphone. Quelques minutes plus tard, une jolie fille plaça deux cartes perforées sur son bureau, puis se retira avec un sourire poli. Melrose échangea les lunettes qu'il portait pour une paire qu'il prit dans sa poche et examina brièvement chaque carte.

— Mme Harlan B. Ketch, prénom Melanie, annonça-t-il, est assurée pour un montant de vingt-cinq mille dollars. Une clause double cette somme en cas de mort accidentelle, sauf si la mort survient dans un accident d'avion sur un vol non régulier. La prime a été payée à l'avance il y a deux semaines pour une année entière.

« M. Harlan B. Ketch – B pour Broadbent – était assuré par nous pour un montant équivalent, mais sans cette clause dite de double indemnité, jusqu'à voici quatre jours. Il y a quatre jours, M. Ketch a résilié son contrat et s'est fait verser la somme, intérêts compris, de sept mille trois cent quarante dollars et vingt-six cents. Par chèque. Le chèque a été honoré le lendemain par la *Pioneer Bank and Trust*. (Melrose lâcha les cartes et ôta ses lunettes.) Cela répond-il à vos questions, messieurs ?

— À toutes sauf à deux, dit McFate. Quel est le bénéficiaire du contrat de Mme Ketch ?

Melrose prit une carte et remit ses lunettes.

— Mme William S. Speares, prénom Honora.

— Et de l'autre contrat ?

— Mme Speares... Non, il y avait eu une modification. Au moment de la résiliation, la seule bénéficiaire était Mme Harlan B. Ketch.

Une fois qu'ils furent ressortis, Damroth prit la parole :

— McFate, je commence à discerner l'ombre qui plane sur une équation où s'entremêlent logique et éthique.

— Poursuivez dans cette voie alors...

— Je crois également savoir où nous allons nous rendre à présent. A la *Pioneer Bank and Trust*.

— Je vais vous dire quelque chose, monsieur. Si j'apprenais l'algèbre aussi vite que vous assimilez les méthodes de l'enquêteur, je serais chef adjoint de la police du jour au lendemain.

Ils arrivèrent à la banque quelques minutes avant dix heures et s'approchèrent d'une dame guindée aux cheveux bleus, occupant la place assise la plus proche de l'entrée, derrière une balustrade en acajou. La plaque sur son bureau indiquait qu'il s'agissait de la seconde trésorière adjointe. Après avoir jeté un coup d'oeil acéré au cigarillo de Damroth et à l'insigne de McFate, elle marmonna quelque chose à propos d'un certain M. Kessler et se leva pour se diriger vers un autre bureau, plus grand, trois rangs derrière. Lorsqu'elle revint, elle le désigna du doigt, précisant que M. Kessler allait les recevoir. Ce monsieur, aux manières brusques, à la calvitie prématurée à en juger par son visage juvénile et sans rides, s'avéra être le trésorier adjoint. Il

entra aussitôt dans le vif du sujet.

— Le docteur Harlan Ketch a encaissé chez nous un chèque du montant indiqué il y a quatre jours, déclara Kessler, consultant des notes ainsi que plusieurs dossiers qui semblaient apparaître comme par miracle au bout de ses doigts. Il n'a pas déposé un sou de la somme. A vrai dire, il a clos son compte d'épargne de deux cent trois dollars et quatre-vingt trois *cents*.

— Et il est parti avec tout cet argent ? questionna McFate.

— Pas en totalité. Il a emporté cinq mille en billets de vingt dollars. Nous lui avons fourni la grosse enveloppe kraft. Pour le restant approximatif de la somme, nous avons établi un chèque certifié d'un montant de deux mille cinq cents dollars. Je me suis personnellement occupé de cette transaction, et je m'en souviens tout particulièrement à cause de son insistance sur la date.

— À l'ordre de qui le chèque était-il établi ? demanda McFate.

— George Tinker. Apparemment le docteur Ketch espérait conclure une affaire avec M. Tinker et il voulait sceller leur accord grâce à ce chèque.

Cigarillo au bec, Damroth observa :

— Vous avez parlé de la date. Je suppose qu'il s'agit de la date du chèque.

— Oh, oui. (Kessler consulta un autre document.) Il a beaucoup insisté pour que le chèque soit postdaté du..., oui, c'est ça, il n'était encaissable qu'à partir d'aujourd'hui.

— Je me demande, dit Damroth, arborant ce drôle de sourire sur son visage de vieil homme, si ce chèque a déjà été encaissé ce matin, monsieur Kessler.

— Les banques ne sont ouvertes que depuis une heure, monsieur. Mais... enfin, voyons. D'ordinaire, les gens n'attendent guère pour toucher un chèque de ce montant. (Il décrocha un téléphone, parla, attendit, parla encore en fronçant les sourcils, légèrement surpris, puis raccrocha.) Le docteur Ketch et M. Tinker sont bien matinaux, messieurs. M. Tinker a encaissé le chèque à 9 h 15 à la *Merchant Savings*. Nous pouvons donc en déduire que l'affaire a été conclue de manière favorable.

Il eut un sourire de satisfaction professionnelle.

— Conclue de manière irrévocable, en tout cas, observa Damroth, souriant étrangement.

Une heure plus tard dans le bureau exigü du capitaine Thomas McFate se firent un rapport et une analyse de la situation, le tout assorti d'une pause café. Le rapport fut celui du lieutenant juvénile nommé Bergeron et portait sur les résultats d'un enquête préliminaire qu'il avait menée à l'hôtel de l'autre côté de la rue, en face du banc des Chevaliers de Pythias. La chambre 727 avait été louée l'après-midi

précédent à un certain W. Collins, lequel avait quitté l'hôtel ce matin peu après le lever du jour.

Personne ne pouvait fournir de description de W. Collins, vu qu'il était arrivé à l'hôtel en fin d'après-midi, heure à laquelle, d'ordinaire, beaucoup de gens prennent une chambre. Et il était parti quelques minutes avant que le veilleur de nuit ne termine son travail. Or à cette heure-là, le veilleur de nuit était à moitié endormi et parvenait tout juste à garder les yeux ouverts pour achever la paperasse essentielle de fin de service.

— M. Collins est un pro, dit McFate après le départ de Bergeron.

— M. Collins, alias M. Tinker, commenta Damroth.

— Alias quelques autres.

Un sergent apporta deux récipients de café et quatre beignets. Le pragmatique et l'intellectuel regardèrent le ciel de plomb par la fenêtre crasseuse, tout en sirotant et mâchonnant en silence pendant quelques minutes. Puis le pragmatique prit la parole :

— Comment un *gentleman* comme le docteur Ketch a-t-il réussi à rencontrer un malfrat tel que ce Tinker ?

— Je me le suis demandé également, répondit l'intellectuel. Voici un an, l'intérêt que portait Harlan à la logique inéluctable des chiffres propre aux jeux de hasard l'a conduit vers les tables de jeu. À titre purement expérimental, je vous rassure. Il pariait peu et gagnait peu également. Mais il avait bel et bien mis au point un vague système, et il a utilisé pendant quelques mois les tripots comme laboratoire. Toutefois il n'a pas mené à terme son système, d'après ce que je me rappelle. Il m'a dit une fois que le plafond imposé par la banque dans la plupart des maisons de jeu empêchait la progression des chiffres d'atteindre une conclusion significative.

— Ce Ketch gambergeait sec.

— Son astuce de chèque certifié est caractéristique, observa Damroth.

— Expliquez-moi ça.

— À mon avis, la clef de la transaction entre Ketch et Tinker, c'était le règlement. Il fallait que chacun d'eux fût sûr que l'autre respecterait bien le contrat de son côté. Manifestement personne ne pouvait payer Tinker pour assassiner Ketch à sa propre demande, sinon Ketch lui-même. Et vu que ce genre d'accord n'est pas à proprement parler protégé par la loi, Ketch ne pouvait pas se permettre de payer à l'avance. Il y a toujours le risque, j'imagine, que des hommes comme Tinker n'honorent pas le contrat. Par conséquent Ketch a trouvé un moyen de payer Tinker une fois seulement que l'affaire aurait été conclue de manière satisfaisante. Cela explique l'heure : avant l'ouverture des banques aujourd'hui. Ainsi que le chèque certifié postdaté.

— Si Ketch avait toujours été vivant à l'heure d'ouverture des banques, il aurait fait opposition au chèque. C'est ça ?

— Exact. Dans le monde des affaires, cela s'appelle une prime d'incitation au travail. Ketch a fortement « incité » Tinker à le tuer ce matin avant l'ouverture des banques.

McFate avala un peu de café, puis redressa soudain le dos.

— Prime d'incitation au travail, voilà l'expression. Il a dû également « inciter » Tinker à tuer Mme Ketch.

— Exact, encore une fois. (Le vieil homme se passa la main sur le menton pour en ôter les miettes.) Vous devenez très doué pour résoudre ces équations d'éthique, McFate.

— Bien joué. 7500 dollars contre 50 000.

— Avec sa fille pour seule héritière. Jolie équation. Un chèque légèrement postdaté, une mort légèrement retardée, plus un assassinat pour raisons éthiques, tout cela égale une fortune pour la fille méritante, moins toute contestation de la part de l'épouse peu méritante.

— D'accord, monsieur, fit McFate impatiemment. Mais maintenant que la victime est morte, comment pourra-t-elle payer Tinker pour l'assassinat de Mme Ketch ?

— Tinker sera payé par le truchement de Mme Ketch, répliqua Damroth.

— Cinq mille dollars dans une enveloppe kraft. Elle n'a pas l'air de ce genre-là. Il faudra qu'il la tue.

— Et il le fera. C'est son travail, non ?

McFate se mit debout.

— Je commence à comprendre, oui. La clef qu'il lui a donnée hier soir. Et ce mot.

— Dans une enveloppe à n'ouvrir qu'après sa mort. Il ne s'est pas trompé sur elle, n'est-ce pas ? Et de plus, il a bien synchronisé son affaire. Lorsqu'elle a fait sauter le cachet à la cire hier soir et qu'elle a lu le mot, il était sans doute trop tard pour utiliser la clef. Mais elle l'aurait utilisée ce matin, que Ketch fût mort ou pas. Par cupidité et curiosité. Elle doit être en train de s'en servir en ce moment même.

— Vous croyez que c'est la clef d'un coffre ?

— Certainement pas. Si je connais mon docteur Harlan Ketch – et j'apprends à le connaître de mieux en mieux aujourd'hui –, il aura déposé cette enveloppe kraft dans la consigne automatique d'une gare ferroviaire ou routière au diable vauvert, un endroit qui aura des chances d'être assez désert après le départ des voyageurs du matin. Bref, un endroit où M. Tinker pourra travailler sans être dérangé.

McFate tendit la main vers le téléphone et donna un ordre au standard. Puis s'adressant à Damroth :

— Je vais peut-être pouvoir l'intercepter chez elle avant qu'elle ne

parte.

Damroth sourit.

— Je serais prêt à parier que c'est trop tard.

Effectivement, personne ne répondit.

Du coup, en policier pratique, McFate prit la mesure qui s'imposait alors. Toujours armé du combiné, une carte municipale codée déployée devant lui, il commença à poster des hommes à tous les endroits de la ville où se trouvaient des consignes automatiques, sans oublier de donner une description très personnelle de Mme Ketch. ;

— C'est le genre nana à tifs orange dans les trente-cinq ans, répétait-il pour la sixième fois avant de s'interrompre soudain pour écouter, le visage figé, sans expression. Puis il raccrocha et fit pivoter son fauteuil vers Damroth.

— Il l'a eue. À coups de couteau. On vient de retrouver le corps d'une nana à cheveux orange dans une ruelle près de la gare de bus de Brixon. Terminus.

Damroth garda le silence un moment. Il prit un autre cigarillo dans son étui et le plaça entre ses lèvres jaunes d'un air pensif.

— Ma foi, monsieur, finit-il par dire, la question d'éthique qui me vient maintenant à l'esprit est celle-ci : le crime paie-t-il toujours ? Mais peut-être devrais-je ne pas poser la question ?

— Parfois, répondit McFate. Pourquoi ?

— J'essaie de me mettre dans les dispositions d'esprit de Ketch quand il a élaboré son équation. Il a dû envisager la possibilité que la compagnie d'assurances essaie d'invalidier le contrat en prétendant qu'il y avait eu collusion.

— C'est forcé, vu les circonstances, dit McFate. Mais bien sûr, elle devra en apporter la preuve.

— Il faut au moins deux personnes pour qu'il y ait collusion, n'est-ce pas ?

— C'est ce que disent les hommes de loi.

— Donc il ne reste plus qu'à retrouver M. Tinker.

— C'est tout.

— Pour faire plaisir à un vieil homme, accepteriez-vous de me dire en toute franchise quelles sont vos chances ?

— Officieusement, oui. A peu près une sur cent. Bon sang, une sur mille.

Damroth hocha la tête comme si cela fût venu confirmer une opinion hésitante. Puis, allumant le cigarillo, il déclara :

— McFate, voyez-vous, je commence tout juste à me rendre compte que les mathématiques sont une science terrifiante.

LE BANDIT DU SUPERMARCHÉ

par STEPHEN WASYLYK

Tout seul au fin fond du supermarché, en compagnie du bourdonnement sourd du rayon des surgelés, Klauder leva la tête, ayant perçu comme un léger cri, lointain, semblant provenir du devant. Probablement quelque autre client qu'indignait une brusque flambée des prix.

Il expédia une fournée de repas surgelés dans son chariot, déjà garni d'une demi-douzaine de spécialités du même acabit, et poursuivit nonchalamment sa déambulation solitaire parmi les boîtes de conserves et autres marchandises, évoluant librement ; il faisait toujours ses emplettes le mercredi, jour calme, le soir, à l'heure creuse, juste avant la fermeture.

Parvenu à la caisse une quinzaine de minutes plus tard, il vit l'unique caissière prostrée dans son box étroit, toute pâlotte, la bouche aussi béante que son tiroir-caisse, encadrant ses joues de ses mains tremblantes. Derrière elle, le jeune gérant, blond roux, moustachu, flanqué d'un adolescent, semblait lui apporter son soutien, face au shérif du comté, Meg Boniface.

Solidement plantée, bien droite, tête haute, épaules effacées, cheveux bruns coupés court, un tantinet grisonnants, son épaisse veste d'hiver ouverte, Meg tenait un calepin d'une main et un stylo-bille de l'autre ; arborant une robuste et rassurante présence, elle attendait patiemment que s'apaise la jeune caissière, une blonde frisottée à visage mince et nez proéminent.

Ce tableau familial fournit à Klauder la raison du petit cri.

Le bruit du chariot attira l'attention de Meg ; voyant Klauder derrière, elle haussa les sourcils, une lueur d'espoir au fond des yeux.

— Hold-up, expliqua-t-elle, bien inutilement. Pareil aux autres. Vu quelque chose ?

— Rien.

— Zut. Vous auriez pu être utile.

— S'il avait le flingue habituel, je n'aurais rien fait.

Elle tapota sèchement le calepin.

— Je ne m'attends pas à vous voir jouer les héros, mais vous auriez fait un bon témoin.

— Il était *court sur pattes*. *Petit*. Le pistolet, lui, était *gros*, plaça avec force la caissière, sentant menacé son bref passage sous les projecteurs. (Après tout, elle se trouvait au centre du braquage).

Il n'y a pas de petit pistolet quand on vous en brandit le canon sous le nez, pensa Klauder.

— Les vêtements ? s'enquit Meg.

— Un parka brun roux. Capuchon rabattu et quelque chose en travers de la figure... L'a rien dit. Juste pointé le pistolet sur la caisse. Je savais ce qu'il voulait. J'ai donné l'argent. Il m'a fait signe de m'aplatir sur le plancher et s'est sauvé.

Klauder commença à décharger son chariot.

— Hé là, intervint le gérant. (Le courroux faisait tressauter sa blonde et tombante moustache). On vient d'être braqué. On peut pas s'occuper de ça maintenant.

Klauder empila ses repas surgelés à côté d'une demi-douzaine d'équivalents en boîte, un assortiment qui vous situait bien son homme : vivant seul et détestant faire la cuisine.

— Allez, la vie continue.

— Il n'y a pas de liquide dans la caisse.

— Je vous ferai un chèque.

— En ce qui concerne les chèques, nous avons pour règle...

— Le shérif se portera garant pour moi.

— Tu parles ! (Meg se tourna vers le gérant). Question provision, ses chèques, c'est pas comme son chariot.

Le gérant cligna des yeux, déglutit, nota le sourire narquois, et lâcha un « pfui » discret, n'appréciant manifestement pas qu'un shérif pût plaisanter en un pareil moment ; loin de se douter que cette bonne humeur traduisait un soulagement : pas de créature sanguinolente étalée par terre, rien qu'un peu de fric envolé.

— Parfait, fit Klauder. Mais va vous falloir reporter là-bas les surgelés avant que ça fonde, parce que, moi, je ne m'en charge pas.

Le gérant contempla l'amas empilé, roula des yeux, indiquant par là que le commerce de détail était sans conteste l'antichambre du martyre, et s'empara de la caisse enregistreuse.

Meg entraîna la jeune fille à l'écart, le laissant seul astreint à faire bruyamment le total des acquisitions alimentaires de Klauder, tandis que l'ado les enfournait pêle-mêle, une à une, dans de grands sacs en papier.

Klauder lui remit le chèque.

— Considérez ça comme un nouveau départ. Et remerciez le ciel que personne n'ait été blessé.

Il gagna la porte et Meg lui emboîta le pas ; imposante incarnation de la force publique, mais femme séduisante néanmoins.

— Exactement comme les trois autres, dit-elle. On croirait que c'est programmé sur ordinateur. Peut-être que quelqu'un l'a vu cette fois-ci.

Klauder jeta un œil sur la file de boutiques de la petite aire

commerciale ; toutes obscures, sauf une, à une cinquantaine de mètres.

— Laverie automatique, précisa-t-elle. Novachek y est allé voir. Il a dû trouver quelqu'un avec qui tailler une bavette, ou bien il lave ses chaussettes.

Klauder se dirigea vers sa bagnole et elle l'escorta.

— Il faut qu'on mette un terme à ces hold-up, Klauder. (Un rien de souci dans la voix). On approche du point critique.

Il opina du chef. D'ici à ce qu'un olibrius fasse l'imbécile, que ce foutu flingue se mette à partir, et qu'une vie se perde en plus du fric, il n'y avait pas loin.

— Si vous cessiez un peu de vous enrichir en sculptant ces canards et nous donniez un coup de main ?

Il déposa les sacs sur le plancher, côté passager.

— Volontiers, avec joie, mais je dois me rendre demain à Baltimore pour voir Halley et palper un chèque. Je serai de retour vendredi après-midi.

— Tantôt, un de nos gars a vu Natalie Machin-Chose qui fonçait vers l'ouest en dépassant allègrement la vitesse limite, et voilà que vous vous remettez aux repas surgelés pour four à micro-ondes. Ça sent le départ définitif. L'avez blessée ?

Sacrée Meg ; elle avait le chic pour tirer des conclusions. Natalie Thurman, la grande blonde qui avait loué le chalet à côté du sien, ne reviendrait pas.

— Je suis cordialement invité à lui rendre visite à Pittsburg à n'importe quel moment. Comme on ne peut pas être heureux avant de savoir pourquoi, elle est partie parce qu'elle s'est contemplée une fois de trop dans une glace : en sweat-shirt, jeans, bottes, et coiffée en queue de cheval. Ça n'était pas elle, ça, pas du tout, à ce qu'elle a dit. Elle est du genre institut de beauté une fois par semaine, chemisier de soie, tailleur à jupe courte, collant et talons aiguilles. Elle a contacté son ancien cabinet juridique et a récupéré son boulot.

— Très fâcheux, mais ça ouvre une bonne perspective pour un enrichissement chacun de son côté. À propos, j'apprends que vous faites de si bonnes affaires que vous pouvez vous offrir une gouvernante.

Il eut un sourire en coin. Étant donné que le vendredi précédent, dans l'hebdomadaire du cru, son annonce portait un numéro, elle ne pouvait être au courant que si Harry et Jane, le couple qui sortait ce canard, l'avait informée.

Il se glissa derrière le volant.

— Seulement pour trois jours par semaine.

Elle referma la portière.

— Bon vent, et surveillez votre vitesse. Si un motard vous flanque

une contredanse, je ne pourrai rien pour vous.

En regagnant ses pénates, par des routes sombres et désertes, il se prit à songer que les créatures portant insigne ont peine à remplir leur office sans concours extérieur. Meg en offrait un parfait exemple. Dans le comté, il ne se passait à peu près rien, en bien ou en mal, sans qu'un quidam ne s'avise de dire : « Vaut mieux en parler à Meg. » Et on s'empressait aussi de lui rendre service ; lui compris. Elle avait toujours dû faire appel à la police d'État pour ses enquêtes, mais ayant découvert qu'il était un inspecteur de la criminelle de Philadelphie, en retraite anticipée, elle n'avait pas hésité à profiter de son expérience ; allant même jusqu'à persuader les autorités du comté de la laisser l'engager à titre d'inspecteur-consultant, afin, lorsqu'elle sollicitait son aide, qu'il fût rémunéré pour ce qu'il eût consenti à faire pour rien. C'était peut-être ça, son secret. Elle était régulière avec tout le monde.

Il se gara sous son auvent à voiture, sortit les sacs, et demeura un instant immobile dans la nuit froide et silencieuse. À sa gauche, on parvenait à discerner l'étendue noire de l'eau uniquement grâce à la nuance plus claire apportée par la neige au bord du lac. À une centaine de mètres plus haut sur la route, le chalet de Charlie et Grâce Boynton, plongé dans le noir, était proprement indiscernable. Ils ne reviendraient pas de Floride avant deux bons mois.

Natalie, qui l'avait loué pour l'hiver, ne reviendrait pas du tout, elle. Dire qu'elle lui manquerait, c'était peu dire. Grâce à elle, il avait à nouveau connu des émotions demeurées en totale léthargie depuis la mort de sa femme, et il lui en était reconnaissant.

Tous deux avaient pris son départ à la légère, en apparence. Une attitude très adulte. Mais tous deux savaient qu'elle ne partait pas pour troquer une tenue sport contre une tenue chic. Un attachement amoureux devait avoir un fondement plus solide que la gratitude.

Le vendredi après-midi, il revint à temps pour déposer un chèque appréciable à son compte avant la fermeture de la banque. Ce talent pour sculpter des canards sauvages en plein vol avait surgi de nulle part, et leur valeur montait en flèche depuis que Halley avait décidé de les faire figurer dans les catalogues de ses démarcheurs ; ceux du début devenaient déjà des pièces de collection.

Il retira son courrier à la poste et fit un saut au journal où il trouva deux réponses à son annonce.

Une candidate exigeait le transport, vingt dollars de l'heure, un repas, et aucune tâche impliquant des mains mouillées. Il tendit l'autre réponse, rédigée d'une écriture tremblotante, à Harry Persky, propriétaire, directeur et rédacteur en chef du petit hebdo.

Harry eut un sourire entendu.

— Mabel. Elle répond à peu près à toutes les annonces. C'est peut-

être sa façon à elle de démentir qu'elle a quatre-vingt-neuf ans, ou bien elle espère pouvoir intenter une action en justice pour attitude discriminatoire en raison de son âge. Une dame pleine d'allant, Mabel. Vous voulez continuer à passer l'annonce ?

Il déclina d'un revers de main.

— On ne ferait pas mieux, non ?

Meg se tenait derrière son bureau, les yeux fermés, le menton soulevé par la main gauche, un stylo-bille dans la droite. Il se racla la gorge.

— Toujours en balade, le bandit du supermarché ? Elle ouvrit les yeux, s'étira, bâilla, et secoua la tête.

— Un fantôme, dissipé en fumée. Me demande pourquoi il n'a jamais prononcé un mot. Pourtant pas difficile de déguiser sa voix, si c'est ça qu'il craint.

— Tous les braquages ont eu lieu par une soirée creuse, juste avant la fermeture, comme l'autre soir ?

— Le mardi ou le mercredi. Quoique ça lui rapporte beaucoup moins de cette façon-là. Les gérants ne sont pas stupides. Ils ne laissent fonctionner qu'une seule caisse, avec juste assez de liquide pour rendre la monnaie. Le soir où vous étiez là, il a récolté quelque trois cents dollars. Les autres fois c'était dans ces eaux-là. Un braquage à main armée par mois, avec pareil rendement, ça ne vaut guère le coup de s'y risquer.

— On ne peut pas dire que vous soyez submergée par une vague de hold-up. À ce rythme, vous avez amplement le temps d'établir une surveillance.

— Certes, mais vous seriez bien aimable de me dire où, parce que je n'ai pas suffisamment d'hommes pour couvrir toutes les grandes surfaces.

— Vous avez procédé à des interpellations de conducteurs, une fois alertée ?

Elle soupira.

— Pas la moindre description de véhicule, Klauder, et les juges ne voient pas les barrages routiers d'un très bon oeil.

— Qu'est-ce que ça a donné, Novachek, finalement ? Un témoin ou des chaussettes propres ?

— Une jeune femme avec un bébé. Elle n'a rien vu, rien entendu.

— Quelqu'un d'autre dans la laverie ?

— Seulement le gamin qui fait la monnaie et compatit lors qu'une machine à laver ou un séchoir avale vos pièces sans fonctionner. Il élevait son niveau culturel en se plongeant avec délice dans *Penthouse* avec son baladeur vissé sur sa tête vide. Il n'aurait pas perçu un massacre sur l'aire de stationnement.

Klauder se leva.

— Je reviendrai mercredi soir, pour parcourir le dossier, et ensuite j'irai jeter un coup d'oeil aux quatre supermarchés déjà braqués. Qui sait, je tomberai peut-être sur quelque détail qui nous dira quel pourrait être le prochain.

Il avait à moitié franchi la porte lorsqu'elle lança :

— Je suis désolée pour Natalie.

Il s'immobilisa.

— Je survivrai.

— Avec des repas surgelés, compléta-t-elle, pince-sans-rire. Mais ne désespérez pas, Klauder. Une bonne cuisinière, ça finit toujours par se trouver.

Il n'aurait jamais dû faire état des talents culinaires de Natalie.

Le mercredi, il alla contempler les fameux repas dans le frigo, gratifia d'un bref regard le four à micro-ondes, jura, envoya tout ça au diable, claqua la porte du frigo, et gagna la ville pour échouer dans le bar-grill-room de Trevane.

Quand il était venu s'installer dans la région, obtenir une table en milieu de semaine ne posait pas de problème, mais depuis l'ouverture de la station de ski, l'établissement de Trevane était toujours bourré de couples chics et dans le vent, sveltes, épanouis, pleins de santé, en pulls fleuris à col montant et pantalons enfoncés dans les bottes : pour tout ce petit monde, être aperçus ailleurs, sur des pentes neigeuses plus populaires, plus grand public, eût été le signe d'une déchéance sociale dont ils auraient eu le plus grand mal à se remettre. Le restant de l'année, l'endroit était garni par leurs clones, lesquels avaient acheté des appartements en copropriété dans cet amas confus mais cosu de brique et de bois à l'autre bout du lac ; un conglomerat médiocre mais rupin, truffé de balcons, patios, lucarnes et autres agréments.

Longuement penché sur une bière au bar, Klauder, morose, les imaginait tous fabriqués en série, à la chaîne, dans une usine secrète enfouie au cœur de la montagne, où œuvraient des lutins, dotés d'un particulier sens de l'humour, qui les débitaient tout équipés et munis de cartes de crédit.

Trevane en personne vint à son secours et le conduisit à une table d'angle.

— Désolé, Klauder. Je déteste faire attendre de vieux clients, mais...

— Pas besoin de vous excuser, dit Klauder. Empochez, empochez. Ils vous laisseront choir dès qu'ils auront découvert un autre endroit.

Cet afflux de sportifs huppés apportait de l'argent, mais aussi des embarras. Meg se voyait contrainte d'accroître et éparpiller ses modestes effectifs, d'élargir sa sphère de contrôle et de passer plus de

temps derrière son bureau à des tâches administratives.

— Cette engeance, c'est comme les graines de pissenlit, disait-elle. C'est joli à voir voler dans le vent, mais ça devient moche et envahissant quand ça se pose et prend racine.

En pénétrant dans son bureau, il vit qu'elle n'était pas là mais avait laissé le dossier à sa disposition. Comme elle disait, ces hold-ups auraient pu sortir d'un ordinateur. Il prit note des dates. Le premier se situait fin octobre ; les autres suivaient à quatre et cinq semaines d'intervalle. Tous perpétrés le soir entre huit et neuf. Il repéra les emplacements sur la carte. Cela ne donnait rien de significatif.

Voulant arriver sur les lieux au moment approximatif des hold-up, il passa une petite heure à remonter le moral d'un Novachek morfondu, cette recrue de fraîche date étant consignée à l'intérieur pour avoir négligé de relever le nom de la femme interviewée à la laverie automatique.

— Ça vous apprendra à garder vos hormones dans votre poche revolver quand vous êtes en service ! lui avait décoché Meg.

L'enseigne lui apparut soudain dans l'obscurité à travers un léger voile de flocons annonciateurs d'une forte chute. *Village d'Andorre*. Curieux, cette manie de qualifier de village un pâté de maisons. Juste au-delà, un carrefour doté de stops, avec poste d'essence self-service et, attirés comme par un aimant, une modeste rangée de magasins, bordée par une bande d'asphalte allant rejoindre le ciment du poste. Plutôt petiot pour un supermarché, celui du bout – pas minimarché pourtant, ni magasin fourre-tout ; trop important. Les autres boutiques allaient du nettoyage à sec à l'agence immobilière. Tous plongés dans le noir, à part le supermarché. Il se gara et se remémora le rapport dans le dossier. Il n'y avait eu que deux personnes dans cette mini « grande surface ». Un signe du pistolet les avait expédiées au sol avant le départ de l'homme, et aucune n'avait eu l'inconscience ou le cran de se relever avant plusieurs minutes. Le seul autre témoin possible était le bonhomme dans sa cabine, au poste d'essence. Il n'avait rien remarqué ; encadré de cloisons, une vitre à l'épreuve des balles devant lui, il avait seulement vue sur les pompes, un point c'est tout. À peu près au moment du hold-up, oui, peut-être bien, il avait eu un client – une cliente, une jeune femme roulant dans une vieille bagnole. Ayant payé cash. La retrouver pour interrogatoire tiendrait du miracle.

La chute de neige commençait à devenir sérieuse lorsque Klauder parvint à sa seconde étape. Aire commerciale un peu plus conséquente ; le supermarché itou, comme si le type s'employait à gravir les échelons dans le braquage. À nouveau, une seule caissière, que le braqueur avait envoyée s'aplatir avant de s'éclipser. Trois

autres magasins ouverts, dont deux à l'autre bout et un au centre. Les deux du bout étaient trop éloignés ; même avec une raison de regarder au dehors, on n'aurait pu voir qu'une vague silhouette mouvante. Dans la boutique à cartes postales et menus cadeaux, la vendeuse avait été accaparée par une jeune mère et son bébé. Comme la plupart des femmes, elle s'était intéressée au bébé plus qu'à toute autre chose.

Superbe ! apprécia Klauder. Si ce type décide d'opérer sur une grande échelle, Meg a vraiment du souci à se faire.

Lorsqu'il parvint au troisième supermarché, la neige avait atteint trois pouces d'épaisseur. Il ne s'arrêta pas. Schéma analogue, s'accordant aux trois autres : deux magasins encore ouverts en plus du supermarché ; le puzzle prenait forme. Meg n'aurait aucune peine à loger les pièces manquantes pour compléter le tableau.

Et ce faisant, elle obtiendrait un *modus operandi* semblant programmé sur ordinateur. Parka brun roux – dans le comté, une personne sur deux en portait, y compris lui —, visage dissimulé, le type gardant le silence, pistolet, les gens présents s'aplatissant au sol (les vitrines garnies d'alléchantes marchandises et de bandes-réclames leur bouchant la vue au cas où ils auraient eu l'audace de se redresser pour voir l'agresseur détalé), seulement deux ou trois autres magasins ouverts, le type disparaissant aussi promptement qu'un politicien interrogé sur un surcroît d'émoluments.

C'était ça, le cœur du problème, ce tour de passe-passe. Après tout, selon les lois du hasard, quelqu'un aurait dû remarquer quelque chose, repérer une bagnole filant en vitesse. Il ne s'attardait sûrement pas dans les parages, le bonhomme...

Ouais, ouais. Klauder eut un sourire en coin. Il ne se rappelait pas avoir noté ce fait en lisant un des interviews de la troisième enquête, mais si ça ne s'y trouvait pas, il était prêt à parier qu'en revenant sur place le lendemain il se le ferait confirmer.

Mais si, c'était bien dans le dossier ! Allant à la fenêtre, il contempla la neige en train d'épaissir la couche de plusieurs centimètres recouvrant déjà la bagnole. S'il tardait à s'en aller, il resterait là toute la nuit avec Meg et Novachek en compagnie d'un pot de café. Il se retourna vers Meg.

— Et voilà, dit-il. Une jeune femme au poste d'essence, une jeune mère dans la boutique à cartes postales, une jeune femme dans la quincaillerie, une jeune femme avec un bébé dans la laverie automatique. Personne ne la connaissait et elle n'avait pas assez d'importance pour susciter une description détaillée. En fait, Novachek ne s'est même pas soucié d'obtenir son nom...

— Bon sang, fit Meg, à peine m'en suis-je aperçue. Ah, bon sang, elle s'était déjà tirée.

— ... mais le préposé au poste d'essence semblait croire que celle qu'il a vue pilotait une vieille guimbarde, et il y avait une bagnole de ce genre devant la laverie automatique. Envoyez donc Novachek trouver le dessinateur de la police d'État ; qu'il lui fasse faire un croquis de la femme qu'il a vue, et aille ensuite le montrer aux trois autres. Si je ne m'abuse, ils diront que c'est la même femme. Elle amène le braqueur sur place dans sa tire. Si la voie paraît libre, elle s'en va détourner l'attention de quiconque se trouve dans la seule boutique suffisamment proche pour poser problème pendant que le gars opère au supermarché. Au moment où les personnes présentes ont enfin le culot de s'arracher du plancher, il est déjà planqué à l'arrière de la bagnole.

— Bon Dieu ! fit Meg d'une voix douce, vous voulez dire qu'il pouvait être à cinquante mètres de nous ce soir-là ?

— Vous étiez sur les lieux avant qu'elle n'ait eu le temps de se tailler ; aussi a-t-elle été interrogée comme témoin possible. Vous recherchiez un homme, pas une femme. Quand elle a démarré, elle emmenait le braqueur avec elle. C'est comme ça qu'il disparaît si rapidement. C'est tellement simple qu'on devrait le sacrer Voleur de l'Année.

Assise les yeux fermés, Meg semblait visualiser la chose en esprit.

— Il y a une faille dans votre théorie, Klauder. Si c'est la même femme, pourquoi a-t-elle eu par deux fois un bébé avec elle ?

— Si l'on tient pour acquis qu'aucune mère n'ira délibérément emmener son bébé participer plus ou moins à un hold-up, surtout par une froide soirée d'hiver, peut-être y était-elle forcée.

— Forcée ?

— Pas de baby-sitter disponible. Avant tout, il faut faire faire ce croquis. Si on l'identifie comme étant la femme en question, vous n'aurez qu'à mettre sous surveillance tout emplacement commercial répondant à la configuration des quatre premiers – rien que le supermarché et deux ou trois autres magasins ouverts – et attendre qu'une jeune femme à vieille bagnole se pointe, avec ou sans bébé. Combien en voyez-vous ?

— Deux seulement. À moins qu'il ne retourne à l'un des quatre précédents.

— Trop futé pour s'y risquer. (Klauder jeta un coup d'œil à la fenêtre). Qu'est-ce que ça va donner, cette tempête de neige ?

— Trente centimètres au matin. Le comté est en état d'urgence.

Il se saisit de son parka.

— Je file. Sur la route du lac, les congères ont probablement déjà cette hauteur.

Elle l'accompagna jusqu'à la porte.

— Espérons que vous avez vu juste, Klauder. Et ceci encore :

pourquoi se contentent-ils d'un seul hold-up par mois ? Vous n'en auriez pas une petite idée, par hasard ?

Il haussa les épaules.

— Peut-être qu'ils sont à court pour payer leur loyer.

Debout devant la fenêtre, sa tasse de café matinale à la main, il contemplait la neige amoncelée ; au moins trente centimètres dans les zones plates et le double pour les congères. À la station de ski, la direction devait être en extase.

L'État dégagerait les routes principales tandis que le comté se chargerait des secondaires, en particulier celles empruntées par les cars scolaires. Les services du shérif seraient submergés jusqu'à ce que les choses se tassent.

— C'est une loi naturelle, Klauder, avait dit Meg. Quand il neige, la criminalité diminue et les embêtements augmentent.

Embêtements en partie représentés, en l'occurrence, par le retard imposé à Novachek ; empêché de joindre l'artiste de la police d'État et d'aller exhiber des copies de son croquis aux trois personnes ayant vu la jeune femme. Ennuyeux, mais pas catastrophique. Même en considérant qu'on se trouvait dans un mois court, le prochain hold-up ne devait pas intervenir avant deux semaines au minimum.

Il travailla toute la journée, en se demandant s'il était saisi d'une fringale de fric, ébaubi par le nombre de canards sauvages qu'il s'était engagé à réaliser pour Halley. Il ne s'interrompit que pour se restaurer et se bagarrer d'une part avec la neige et de l'autre avec le pesant appareil à soufflerie dont George Boynton avait tenu à lui faire cadeau.

— Sacrebleu, je suis trop vieux pour continuer à me servir de ce machin-là. Alors autant vous le céder.

Lorsqu'il eut fini de se frayer un chemin jusqu'à la route, il crut avoir compris comment George avait contracté sa maladie de cœur.

Un vrombissement progressif dans la nuit, annonçant l'arrivée du chasse-neige, l'amena à faire un peu de calcul mental. Toutes les routes étant désormais dégagées, Novachek aurait la voie libre pour aller voir l'artiste dans la matinée. Il serait de retour à temps pour montrer des copies aux trois quidams ayant reluqué la jeune dame. Voilà qui fournissait à Klauder deux bonnes raisons de se rendre en ville. D'abord pour se taper un bon breakfast n'impliquant aucune vaisselle, et passer ensuite au bureau de Meg, afin d'y voir de quoi la jeune créature avait l'air.

Le croquis donnait plutôt une impression d'ensemble, entraînait peu dans le détail. Elle lui apparut un peu plus âgée qu'il ne l'imaginait. Joli visage, à mâchoire carrée indiquant pas mal de caractère. Une

bouche généreuse, de longs cheveux tombant sur les épaules, de sous le bonnet de laine. Considérant le contour de la mâchoire, il se dit que son hypothèse sur l'absence de baby-sitter était probablement juste. Elle avait emmené le bébé parce qu'elle n'avait pas le choix.

— Ouais, tous conviennent qu'il pourrait s'agir de la même femme, dit Meg, mais cessez de paraître si content de vous. Nul ne la connaît, dans ces quatre secteurs commerciaux.

— Quelle taille ?

— Un mètre cinquante-huit, un mètre soixante, et brune aux yeux bleus, d'après Novachek. Je m'en vais montrer le croquis à la ronde dans les deux zones susceptibles, selon moi, d'être les prochaines cibles, pour voir si quelqu'un la connaît par là. Si ça ne donne rien, je laisserai une copie pour qu'on puisse nous contacter si on la voit. J'imagine qu'elle doit l'accompagner lorsqu'il vient étudier son objectif. Qu'en dites-vous ?

De l'autre côté de la fenêtre, de bruyants manieurs de pelle, dégageant les façades, chargeaient de neige des camions ; une neige destinée à être déversée dans le lac. Devant les immeubles en copropriété et la station de ski, la puissance solaire avait dissipé la neige. Sans que ça coûte rien, avaient amèrement remarqué quelques contribuables irascibles.

Il lui tendit le croquis.

— On ne peut y aller qu'au jugé. Ça ne peut pas faire de mal de prospecter une fois dans ces secteurs. Peut-être aurez-vous du pot ; mais, moi, je ne laisserais pas de croquis. La plupart des gens sont de piètres acteurs. En la voyant apparaître, quelqu'un pourrait devenir nerveux. Si elle ou lui a suffisamment de flair pour s'en aviser, non seulement ils renonceront au hold-up, mais ils prendront probablement la tangente. Ce qui vous laissera le bec dans l'eau. Pas moyen de prouver quoi que ce soit pour les autres hold-up ; non, il faut prendre cette jolie paire sur le fait lors du prochain coup. Je propose donc de prospecter d'abord une fois. Pas de résultat : alors je miserais sur le schéma habituel et placerais les supermarchés sous surveillance aux heures les plus calmes, le mardi et le mercredi soir, durant la dernière semaine de ce mois-ci et la première de celui qui vient. Je ne les imagine pas modifiant un *modus operandi* qui leur a réussi.

— Ça me paraît bon, mais avec cette neige, des fanas de la glisse vont nous envahir chaque week-end, entraînant boulot et heures supplémentaires pour tout le monde. Ça me laissera plutôt à court d'effectifs pendant la semaine. Je ne pourrai peut-être pas immobiliser deux hommes à faire la planque pendant des heures.

Il sourit.

— Deux hommes, quels hommes ? fit-il. On s'en chargera nous-

mêmes. Etant donné que vous êtes restée assise à ne rien faire ces temps-ci, ça vous fera du bien de sortir.

Elle se renversa dans son fauteuil, croisa les bras, et le considéra d'un œil torve.

— Restée assise ? À ne rien faire ? Ah, qu'en termes diplomatiques vous présentez les choses, Klauder!

— Ne soyez donc pas si susceptible. On le fait, oui ou non ?

— Oh ! d'accord, Klauder. (Elle lui sourit). Comme vous dites, ça me fera du bien de sortir.

Dans l'art du faux sourire, elle était vraiment championne. Il avait touché un nerf ; il devrait payer.

Il se demanda quand et combien.

Une dizaine de soirs plus tard, il se trouvait garé dans le plus petit des deux emplacements sélectionnés, une rangée de douze établissements commerciaux ; agence bancaire à un bout et supermarché à l'autre. Tous fermés, à l'exception d'une vidéo-location, au fond, près de la zone sombre, d'une épicerie fine spécialisée dans la vente de bière à deux portes de là, et d'une pizzeria au centre. Par moins de zéro, tout le monde restait chez soi, à part les courageux ou les cinglés. La vidéo-location n'avait même pas encaissé de quoi payer l'électricité, et la pizzeria ne faisait pas beaucoup mieux ; mais de l'épicerie, la bière était sortie par paquets de six bouteilles toute la soirée. Ça devait réchauffer, la bière. Le rendement de l'épicerie était nettement supérieur à celui du supermarché. Si l'amateur de hold-up avait un minimum de jugeote, il se rabattrait sur elle.

C'était le second soir de surveillance. Le premier n'avait rien donné, sinon des remarques fielleuses sur son intelligence de la part de Meg, tandis que, les pieds posés sur un tiroir ouvert, elle se massait des orteils qu'elle prétendait gelés, bien qu'enveloppés de chaussettes en tissu thermogène. Si rien ne se produisait ce soir, il faudrait remettre ça la semaine suivante. En espérant qu'il ferait plus chaud.

Nonobstant bottes et gants théoriquement protecteurs, il frappait des pieds et battait des mains. L'intérieur de la voiture était approximativement à la température du frigo de sa cuisine. Pas question de mettre le chauffage : un pot d'échappement fonctionnant sur un véhicule garé, eût alerté tout amateur de hold-up tant soit peu sagace.

Même la thermos pleine de café qu'il avait emportée n'avait guère fait d'effet. S'il devait donner la chasse, il serait bien trop engourdi pour bouger vite.

Depuis la veille au soir, il avait la vague impression de perdre son temps. Constatant qu'une auto stationnait un temps démesurément long devant la pizzeria, il réalisa soudain que la femme n'avait pas

choisi l'établissement le plus proche du supermarché à seule fin de détourner l'attention de toute personne se trouvant à l'intérieur. La bagnole de la dame devait être à la fois bien postée et fin prête à démarrer, de façon qu'un bonhomme fuyant à toutes jambes fût exposé le moins longtemps possible. À chaque fois, elle avait choisi un genre d'endroit qu'elle pouvait quitter à son gré. Même la laverie automatique. Si elle y avait été retenue, c'était parce que Novachek et Meg étaient survenues trop rapidement.

Mais à la pizzeria, elle aurait dû attendre que sa commande soit prête. Qu'elle parte les mains vides et des préparateurs de pizzas courroucés ne manqueraient pas de se souvenir de cette cliente indigne, coupable de leur faire perdre non seulement leur temps, mais également la dose supplémentaire de précieuse sauce au piment. Et si plusieurs personnes attendaient avant elle...

Il en resta là de ses cogitations : il avait laissé passer ces détails. Le supermarché du coin ne pouvait pas être l'objectif. Et Meg ne l'avait pas encore appelé à la rescousse ; il s'était donc probablement fourré le doigt dans l'œil, là encore.

S'apercevoir qu'il s'était trompé rendait brusquement le froid plus froid, ses pieds plus glacés, ses mains plus engourdies. Sacré nom de nom !

Autant partir et passer délivrer à Meg la mauvaise nouvelle.

La bagnole dérapa en s'engageant sur l'autoroute.

La radio couina son nom.

— Rentrez et ramenez-vous, génie ! Tout est terminé.

Il sourit de soulagement et décrocha le micro.

— Vous les avez tous les deux ?

— Ce que nous avons va tellement vous surprendre que vous serez enchanté de vous remettre à vos canards sauvages. Je songe à vous remplacer par une table tournante.

La première phrase lui faisait savoir que quelque chose d'important lui avait échappé. La seconde qu'appréhender le bandit du supermarché n'avait pas suffi à amadouer Meg et l'empêcher de lui décocher des piques, pour avoir osé dire qu'elle restait assise à ne rien faire.

Une créature du genre poupée était assise devant le bureau de Meg, tête baissée, mains croisées sur les genoux, en jeans et bottes, enveloppée d'un ample pull à col roulé ; un petit bout de femme, oui, mais caractère et compétence émanaient du visage comme des mains longues et fines. Le croquis l'avait plutôt desservie, mais seule une photo en couleurs, ou un portrait véritable, aurait pu restituer les subtiles nuances et les tendres ombres nécessaires pour un plein effet. On l'aurait fort bien vue tendant une carte bleue à Trevane.

— Je vous présente Mme Andréa Sharon, le bandit du supermarché, dit Meg. Elle a tout fait toute seule. (Un sourire se forma sur ses lèvres). Vous sous-estimez constamment les capacités des femmes, Klauder.

Il se débarrassa de son parka. Toujours lanceuse de fléchettes ; mais ne pas la voir déchaîner ses foudres habituelles sur un tremblant coupable, voilà qui était curieux. Jusqu'ici, les femmes n'y échappaient jamais. Elle était même plus dure avec elles qu'avec les hommes.

— Étant donné qu'elle est assise ici, il semblerait que ce soit la seule erreur que j'aie commise.

Meg gratifia la femme d'un bon sourire.

— Je vous permet d'être furieuse après lui si le cœur vous en dit. C'est lui qui a subodoré ce que vous faisiez, et comment vous vous y preniez ; seulement, il croyait dur comme fer que vous étiez la modeste assistante d'un homme.

La scène qui se déroulait devant les yeux de Klauder lui apparaissait aussi folle que les images d'une TV dérégulée. Pas la moindre indignation. De la compassion plutôt..., de la sympathie. Or Meg sympathisait avec ceux qui violaient la loi aussi souvent que la NASA expédiait des hommes sur la lune !

Les yeux de la femme se levèrent vivement vers Klauder, puis revinrent aussitôt fixer ses mains sur ses genoux ; leur expression lui rappelait celle d'une biche apeurée qu'il avait surprise un matin près de son chalet.

Meg se leva, tapota l'épaule de la coupable, et dit :

— Ne vous en faites pas pour la petite. J'ai envoyé quelqu'un la chercher.

Après quoi, elle fit signe à Klauder de la suivre hors de la pièce.

Elle se jucha d'une fesse sur le coin d'un bureau inoccupé, tandis que Klauder se versait une tasse de café brûlant qu'il enserra ensuite de ses mains à moitié gelées.

— Première femme bon chic bon genre pratiquant le hold-up que j'aie jamais rencontrée. Ça vous montre où en est arrivé la société. (Elle lui décocha un léger coup de poing sur le bras). Je ne peux vraiment pas vous blâmer d'avoir pensé que quelqu'un d'autre était dans le coup. On aurait pu avoir un indice si la vendeuse de cartes postales et ce jeune abruti de la laverie avaient eu la bonne idée de nous dire qu'elle leur a laissé le bébé pour courir chercher quelque chose dans sa bagnole. Dans sa bagnole, je t'en fiche ! Elle les a utilisés comme baby-sitters pendant qu'elle braquait les supermarchés. Ils n'ont pas fait le rapprochement. Pourquoi l'auraient-ils fait ? Qui irait imaginer qu'une mère peut vous demander de garder son bébé pendant qu'elle file commettre un hold-up ?

Il buvait son café à petites gorgées, se demandant combien de temps la chaleur du liquide mettrait à atteindre ses pieds.

— Moi, lâcha-t-il.

— Bien entendu, fit-elle. Si un crime était commis et que votre mère ait pointé le bout de son nez dans les parages, vous la colleriez sur votre liste de suspects. Je parle de gens *normaux*, Klauder. Bon. Mais ce soir, pas de bébé. Elle disposait d'un baby-sitter. Elle s'est garée, est entrée dans la boutique, a vérifié que la voie était libre, puis a foncé vers le supermarché, en levant son col roulé devant sa figure et rabattant la capuche sur sa tête ; tout ça si rapidement qu'elle m'a eu par surprise. Mes vieux os frigorifiés ne m'ont pas permis de bouger assez vite pour la stopper...

— Vous étiez censée m'appeler pour que je vous donne un coup de main.

— Je n'ai pas besoin de coup de main pour me mesurer à une femme seule, Klauder. Bon. Et hop, en un rien de temps, voilà qu'elle ressortait. À cinq mètres de la porte, ce n'était plus qu'une cliente ordinaire retournant à sa voiture. À propos, il ne nous est jamais venu à l'esprit que si le braqueur ne prononçait jamais un mot, c'était parce qu'une voix de femme reste une voix de femme, quand bien même on essaie de la déguiser.

Dans le bureau, là-bas, la femme fixait toujours ses mains.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Nous avons eu une longue conversation...

— Une longue conversation ? Depuis combien de temps est-elle ici ?

— Oh, l'emploi du temps du baby-sitter l'a obligée à opérer plus tôt ce soir. J'ai dû l'appréhender vers sept heures et demie.

— Merci infiniment. Gentil à vous de m'avoir laissé geler là-bas pendant plus d'une heure. Parfait, nous sommes quittes.

— Quittes ? Je ne vois pas ce que vous voulez dire. (Sa voix était onctueuse). Je voulais simplement m'assurer que ma prise était la bonne. Toujours est-il que son salopard de mari l'a plaquée, s'est volatilisé en raflant tout l'avoir du ménage. Il a même emporté les cartes de crédit, arguant qu'elles étaient sa propriété ; la laissant toute démunie avec un bébé de neuf mois dans un de ces fameux appartements en copropriété...

Ouais. L'image TV se faisait moins dingue ; il ferait bien de s'installer dans le désert de Gobi, le salopard, et peut-être même n'y serait-il pas à l'abri d'une juste vindicte !

— ... Comme logement, c'est pas mal, bien sûr, mais ça ne se mange pas. Même si elle pouvait le vendre, ce qu'elle ne peut faire sans la signature du gars, ça prendrait des mois et quant à l'aide sociale, on n'y bat pas des records de vitesse, surtout quand le

fonctionnaire voit devant son bureau une personne faisant aussi peu pitié.

— Je pensais qu'il existait quelque chose comme une allocation d'urgence ?

— Essayez d'en obtenir une en donnant comme adresse un de ces appartements rupins.

— Pas de parents ?

Elle poussa un soupir.

— Cessez donc, Klauder ! Tout ce qui peut vous venir à l'esprit, elle ne vous a pas attendu pour le faire. Elle a sollicité de l'aide à toutes les agences conçues par les spécialistes du « social », composé tous les numéros de téléphone imaginables, rempli toutes les sortes de formulaires savamment concoctés pour dérouter les nécessiteux. Et n'allez pas me dire qu'elle aurait pu trouver du travail. Elle a essayé tant et plus, jusqu'au jour où elle a dû vendre sa voiture pour payer l'épicerie, ainsi que la majeure partie de sa garde-robe et de son mobilier. La bagnole dont elle s'est servie était empruntée. Et d'ailleurs, si elle en trouvait un, de boulot, que pourrait-elle faire avec le bébé sur les bras ? Un boulot où l'on peut garder près de soi un bébé de neuf mois, c'est rare, or par ici les crèches coûtent les yeux de la tête et sont bourrées.

L'image devenait nette, normale.

— Quand le salopard s'est taillé, il l'a laissée sans un radis. La bonté du prochain, c'est très surfait, Klauder. Elle avait besoin d'argent. Elle a utilisé tous les moyens légitimes pour en obtenir, sans aucun résultat ; alors elle s'est dégotté un baby-sitter pour quelques heures, le temps de braquer un supermarché. En attendant qu'un secours lui parvienne, d'un côté ou d'un autre. Il fallait qu'elles mangent, elle et sa mère. (Elle marqua une petite pause). Vous savez le genre d'occupation auquel certaines femmes se voient contraintes, Klauder ?

Il haussa un sourcil.

— Fabriquée comme elle est, elle se serait fait beaucoup plus de trois cent dollars par mois, ça c'est sûr.

Elle lui cingla le bras d'un revers de main.

— J'aurais dû vous faire poireauter là-bas jusqu'à la fermeture. Ah ! ça, pour ce qui est de laisser les gens tomber dans l'ornière, on est servi. Alors qu'on nous rebat les oreilles de programmes sociaux, voici une femme et son enfant sur le point d'être affamés parce que pour celui-ci, elle n'a pas les qualités requises, pour celui-là, il lui manque certains papiers, pour cet autre son appartement est rédhibitoire, enfin, bref, parce que tout le monde s'en fout !

Il lança un regard à la tête courbée de la jeune femme. S'il lui fallait braquer des supermarchés, elle avait choisi pour ce faire à la

fois le bon motif et le bon comté.

— Pourquoi est-ce que j'en viens à penser que, si son histoire se vérifie, vous avez quelque chose en tête qui n'implique pas une peine de prison ?

— Oh, son histoire se vérifiera. On ne me berne pas souvent, surtout pas une femme. Et ma foi, oui, j'ai quelque chose en tête...

— Sous l'insigne ornant cette opulente poitrine, bat le bon cœur d'une bonne âme.

— Laissez tomber mon opulente poitrine. Pour le moment, l'important, c'est de les laisser ensemble, elle et le bébé. Ça, je peux le faire en jurant au procureur et au juge que sa carrière criminelle est terminée, parce qu'elle a trouvé du boulot. Pour le reste, si je m'y prends bien, elle obtiendra la mise à l'épreuve.

— Pas dans cet État. Condamnation obligatoire pour usage d'arme meurtrière...

Les yeux de Meg s'élargirent.

— Arme meurtrière, un pistolet en plastique, Klauder ? Jamais de la vie.

C'était peut-être exact. Andréa Sharon ne devait pas avoir l'argent nécessaire pour s'en procurer un vrai ; en tout cas, si ce n'était pas un joujou au départ, Meg avait su le métamorphoser d'un coup de baguette magique.

— D'où vient-il, le boulot ?

— Question bagnole, pas de problème. Les concessionnaires font des concessions...

Oui, certes. Pour des clients. Et quand ils sont suffisamment avisés pour rester dans les bonnes grâces d'un shérif affable au service d'une bonne cause.

— ... et je connais un homme qui non seulement a besoin d'une gouvernante, mais ne serait pas du tout dérangé par un bébé, pendant qu'il sculpte ses chefs-d'œuvre, en se faisant un tas d'argent...

Il s'apprêtait à battre en retraite, mais elle abattit une main sur son épaule si violemment qu'il grimaça.

— Après tout, Klauder, c'est de votre faute si elle s'est fait prendre. Quelque chose de bon pour elle aurait pu survenir le mois prochain et le Bandit du Supermarché n'aurait plus été que de l'histoire ancienne. Je pense que dix dollars de l'heure, avec tout ce qu'elles pourront ingurgiter, elle et sa mère, ça pourrait aller.

Il ouvrit la bouche, mais avant que le moindre son n'ait pu sortir, Meg ajoutait :

— Écoutez, ce n'est que temporaire, pendant que je m'appliquerai à mettre le feu sous quelques postérieurs bureaucratiques. (Elle lui tapota délicatement l'épaule). C'est drôle, on dirait que je réussis

toujours à faire quelque chose de gentil pour vous.

— De gentil pour moi ?

— C'est une bonne cuisinière. Or, songez à quel point vous les détestez, ces repas surgelés !

On tire parfois profit d'une capitulation, comme une paire de puissances mondiales a pu le constater. Il écarta la main de Meg et sourit.

— Comment faites-vous pour avoir une telle profusion d'idées ?

Elle lança son ultime fléchette, articulant lentement, avec un évident plaisir, comme un joueur de poker étalant quatre as tout en raflant le pot.

— Oh ! quand on reste assise toute la journée à ne rien faire, les idées, ça vient tout seul.

The Supermarket Bandit

Traduction de Philippe Kellerson

© 1992, Bantam Doubleday Dell Magazine.

[1] Fromage de brebis à la saveur acidulée, conservé dans de la saumure.
(*N.d.T.*)

[2] White Anglo-Saxon Protestant: Blanc(he) protestant(e). Terme à connotation péjorative. (*N.d.T.*)

[3] Artillerie montée.

[4] Distinguished Service Cross, correspondant à la médaille militaire.
(*N.d.T.*)